

LE SEPTIESME LIVRE

DE LA QUATRIESME PARTIE D'ASTRÉE

Cependant que ces choses se passoient ainsi sur les rives de Lignon, Dorinde et ceux qui l'avoient accompagnée à Marcilly, furent incontinent apres le souper conduits par Clindor et Leontidas dans leurs chambres, tant pour ce qu'ils estoient lassez de la longueur du chemin qu'ils avoient fait, que d'autant que l'heure les y convioit. Et resolurent, devant que se donner le bon-soir, que le matin Periandre et Merindor seroient conduits vers le grand Druide pour le supplier de les presenter à la Nymphé, leur semblant que la protection qu'ils luy vouloient demander estoit si juste, qu'il ne feroit point de difficulté de joindre ses prieres aux leurs. Et apres, si la Nymphé l'avoit agreable, Dorinde à quelque heure du jour pourroit luy dire le sujet de son voyage. Cette resolution prise, chacun se retira dans la chambre qui luy avoit esté preparée, Dorinde, Florice, Palinice et Circene, ayants voulu estre ensemble afin de se pouvoir mieux entretenir dés la pointe du jour. Dorinde qui avoit trop de sujet d'inquietude, ne pouvant reposer, esveilla ses compagnes, et se mettants toutes dans un lict, apres s'estre baisées et caressées comme leur amitié les y convioit, elles se firent mille petites demandes curieuses, ausquelles ayant esté satisfait d'un coste et d'autre, en fin Florice reprenant la parole, dit à Dorinde : Mais, ma parente, d'où pensez-vous que procede le desir que le roy Gondebaut fait paroistre de vous avoir entre ses mains ? car nous ne sçavons point quel interest il peut avoir en vous. – O Florice, respondit Dorinde en soupirant, si vous sçaviez ma miserable fortune, vous ne me feriez pas cette demande ; j'avois desja commencé de vous en raconter quelque chose en la presence d'Alexis et d'Astrée, mais la survenue des gens de Gondebaut m'empescha de continuer. Je vous assure que je ne croy pas qu'une plus desastreuse fille que Dorinde soit jamais née en ces contrées.

– Il me semble, reprit Palinice, qu'il seroit bien necessaire que vos amies en sceussent quelque chose, puis que la puissance de Gondebaut y estant meslée, ce ne sera pas une petite prudence, si vous pouvez vous conserver. – Helas! dit Dorinde, avec les larmes aux yeux, si je n'esperois en la justice du Ciel, mal-aisément pourrois-je attendre quelque salut. – Et toutesfois, adjousta Circene, vous devez vous aider vous-mesme en tout ce que vous pourrez, car j'ay ouy dire que les dieux qui ont donné la prudence aux hommes pour s'en servir en semblables occasions, se plaisent d'ayder et d'assister de leurs faveurs ceux qui sans se perdre de courage essayent de vaincre les coups de la fortune, soit avec la prudence, soit avec la force. – C'est pourquoy, continua Florice, il est à propos que nous sçachions cette affaire, afin que, joignant les forces de nostre esprit avec vostre jugement, nous puissions et vous bien conseiller, et vous servir en tout ce qui dépendra de nous, car croyez-moy, ma parente, que deux yeux voyent plus que ne fait pas un seul, et il me semble que nous ne sçaurions avoir une meilleure commodité que cette-cy, puis que peut-estre y a-t'il plusieurs choses qu'il ne seroit pas à propos de publier, et qu'estans seules comme nous sommes, autre que nous ne pourra entendre. Dorinde qui vid bien qu'il estoit necessaire qu'elles sceussent ce qu'elles luy demandoient, et qu'il estoit impossible d'en trouver une meilleure commodité, apres s'estre teue quelque-temps, reprit la parole de cette sorte.

HISTOIRE DE DORINDE, DU ROY GONDEBAUT, ET DU PRINCE SIGISMOND

Il y a des personnes, ô mes cheres compagnes, qui sont tant aymées du Ciel que leurs bonheurs surpassent leurs desirs, et d'autres, au contraire, que la fortune hait de sorte qu'elle leur envoie des desastres plus grands qu'elles ne sçauroient penser. Je puis dire avec beaucoup de raison que je suis de ce dernier ordre, puis que jamais je ne me suis imaginé mal-heur qui ne me soit advenu, et bien souvent encore j'en ay eu de ceux que jamais personne n'eust preueus. Et toutesfois, comme j'espere que vous jugerez par ce qui me reste à vous raconter de ma miserable vie, je ne pense en estre coupable, sinon qu'en tant que je n'abrege point mes jours par quelque violente resolution, et que mon destin n'est prolongé que pour faire voir jusqu'où peut arriver l'infortune d'une personne malheureuse.

Vous sçavez, aussi bien que moy peut-estre, mes compagnes, que Gondebaut eut trois freres, à sçavoir Chilperic, Godomar, et Godegesile, desquels il ne luy reste plus que Godegesile, le plus jeune, seigneur de la Bourgogne superieure, car les autres deux ayants fait un grand amas de Germains, s'estoient emparez du royaume par le gain de la bataille qui fust donnée dans les champs Authunois, que Gondebaut et le jeune Godegesile perdirent, et pensant estre roy paisibles de tout l'Estat, renvoyerent de là le Rhin leurs troupes auxiliaires, lors que Gondebaut, les voyants desarmez, et vivre sans soupçon de luy qu'ils croyoient mort, tout à coup les vint assieger dans Vienne, ayant r'allié promptement toutes les forces de son party, et les pressa de sorte qu'il contraignit les habitans de luy rendre le ville, et Chilperic entre ses mains, auquel, le jour mesme de son entrée, il fit trancher la teste et precipiter sa femme dans le Rhosne avec une pierre au col, et puis fit brusler tout vif Godomar dans une tour où il s'estoit sauvé. Or Chilperic laissa deux filles, l'aisnée nommée Mucutune, et l'autre Clotilde, toutes deux si jeunes que sans doute leur aage innocent obtint le pardon de l'offense que leur pere avoit faite. Et toutesfois Mucutune, peu apres, fut mise par le commandement du roy entre les Vestales pour y passer une vie retirée et solitaire. Quant à Clotilde, sa beauté et sa discretion furent telles qu'elles la firent estimer de chacun et particulièrement du roy, qui l'ayma autant que si elle eust esté son propre enfant ; et de fait, Sigismond son fils, ne luy estoit pas plus cher que cette belle princesse.

Ce jeune prince avoit esté desja marié avec Amalberge fille de Thierry roy des Ostrogots, de laquelle, quoy qu'ils eussent demeuré peu de temps ensemble, car elle mourut bien-tost apres, il eut toutesfois un fils et une fille, l'un nommé Sigerie, et la fille Amasinde. Je vous ay voulu rafraischir la memoire de ces choses, de peur que, si le long temps que vous estes demeurées parmy ces bois et ces rives de Lignon vous les avoit fait oublier, vous voiiis en puissiez souvenir, parce que la memoire est grandement necessaire, pour ce que j'ay à vous dire. Or le roi Gondebaut, apres plusieurs conquestes tant de là les Alpes que sur les Gallo-Ligures et autres nations estrangeres, jugeant qu'il luy devoit bien estre permis de donner en fin quelques jours aux jeux et aux passe-temps, se resolut de montrer aussi bien la grandeur de sa majesté par les exercices de la paix qu'il en avoit fait paroistre la force par ses exploits belliqueux à tous ceux contre lesquels il avoit tourné ses armes.

Il choisit à ce dessein sa grande et riche ville de Lyon, où il fit proclamer Tinel ouvert durant les Baccanales, preparant tant de spectacles dans les cirques, tant de tournois et de behours, et tant de combats sur l'eau que sa magnificence fit estonner tous ceux que la curiosité y avoit amenez. Mais pour rendre les jeux et les assemblées plus agreables, il pensa que ce qui luy manquoit le plus, estoit une Cour de dames, car, luy estant veuf dés long-temps, et la

princesse Amalberge femme du prince Sigismond estant morte depuis deux ans, il n'y avoit point de dames qui demeurassent dans la maison royale. Cela fut cause qu'il se resolut de retirer de Vienne la jeune princesse Clotilde sa niece, où il l'avoit tousjours fait nourrir depuis la mort de Chilperic son pere, d'autant que, pour Amasinde fille du jeune Sigismond, elle estoit encore presque au berceau, Sigerie son frere qui estoit son aîné, n'ayant pas plus de quatre ans. Clotilde venue en la presence de Gondebaut, sceut user d'une si grande prudence, et parut si belle et si agreable aux yeux de chacun, que le roy augmenta de beaucoup la bonne volonté qu'il luy portoit, et comme s'il eust oublié qu'elle estoit fille de Chilperic, il ne faisoit point de difference d'elle à ses propres enfans. Mais ce qui est un peu extraordinaire, cette bonne volonté avec laquelle il aimoit Sigismond et Clotilde presque egalement, au lieu de faire naistre entr'eux de l'envie et de la jalousie (comme elle fait bien souvent parmy les personnes d'un tel âge) elle causa en eux un effet tout contraire, les liant de nœuds si estroits d'amitié, que celui du parentage estoit le moindre.

D'abord que Clotilde fut arrivée, et qu'on luy eut fait sa maison, la Cour parut de beaucoup plus belle, parce que Gondebaut mit à son service douze jeunes filles des principaux de son royaume, qu'il sembloit avoir curieusement choisies entre les plus belles et les plus agreables qui fussent en tous ses Estats. Je fus esleue de ce nombre, non pas pour mon merite, mais plustost pour le lieu d'où j'estois née, ou bien pour donner plus de moyen à la fortune de m'affliger et de me persecuter. En ce temps là, je pensois estre entierement exempte des importunités de Periandre pour sa legereté, de Bellimarte pour sa tromperie, et de Merindor pour le change qu'il m'avoit donné de son frere pour luy. Mais aussi-tost qu'avec le temps la deformité de mon visage se perdit, ne voilà pas Periandre qui revient vers moy ! et comme si de tout le temps qui s'estoit passé depuis mon mal, il n'eust fait qu'un sommeil, il s'esveille, et veut que je le croye mon serviteur, s'efforçant de me le persuader avec les mesmes paroles dont il souloit autrefois user, devant que sa legereté me fut cogneue, sans espargner ny serment ny protestation, pour fortifier ce qu'il disoit.

D'autre costé Alderine vint à mourir pour mon mal-heur, laissant ce trompeur de Bellimarte en liberté, seulement, comme je croy, pour me remettre en la mesme peine où ses desseins et l'autorité du roy m'avoient si longuement tenue.

Et pour comble de ma misere, il ne falloit plus sinon que ce moqueur de Merindor en fist de mesme. Et comme si la fortune m'eust voulu surcharger de tous les plus pesants fardeaux qu'elle peut mettre sur tous les mortels, ne voilà pas, quelques mois apres, que cet effronté, comme s'il eust beu toute l'eau du fleuve d'oubly, et qu'il eust pensé que j'en eusse fait de mesme, me vient trouver, et avec un visage riant, me tend les bras d'abord, fait semblant de s'estonner de ce que je ne veux plus vivre avec luy, comme je soulois faire devant sa trahison, et se plaint de moy a chacun de mon changement et de mon humeur inegale. O dieux ! et en quel pays ouyt-on jamais parler d'une telle impudence ! Et veritablement on la peut dire telle en tous trois, mais beaucoup plus en Merindor, parce que, si Periandre m'avoit quittée, lors que la maladie me rendit affreuse, et s'il estoit depuis revenu, quand le beau temps m'avoit rendu ce que le mal m'avoit osté, il estoit en quelque sorte excusable, d'autant que ce n'estoit pas moy qu'il avoit aymée, mais ce peu d'esclat qu'il nommoit beauté, et en cela il y avoit quelque espece d'excuse pour luy.

Quant à Bellimarte, quoy qu'il commist une tres-grande et insigne mechanceté, si trouvois-je encore des excuses pour luy, d'autant que c'estoit en fin l'affection qu'il me portoit, et la bonne estime qu'il avoit de moy, qui le pousoient à me vouloir espouser, encore qu'il fust desja marié. Mais pour Merindor, je ne sceus jamais trouver autre excuse, sinon qu'il estoit homme, et que, comme tel, il luy estoit permis d'estre inconstant et trompeur, et toutesfois

j'avoue que je ressentis plus vivement la desloyauté de cettuy-cy, d'autant que ç'avoit esté avec moins de raison, et que j'avois plus d'inclination à luy vouloir du bien qu'à tous les autres.

Doncques durant ces Bacchanales, il advint que le roy un jour, apres avoir donné le plaisir à la princesse Clotilde et aux dames, de divers jeux et spectacles, s'alla promener dans ces beaux jardins de l'Athenée où le Rhosne et l'Arar s'assemblants, il se fait une plage tres-agreable entre ces deux grands fleuves, que depuis les roys ont embellie de toutes sortes d'artifices, la peuplant d'arbres, l'enrichissant de fontaines somptueuses, et l'embellissant de parterres et de diverses allées qui, se perdans d'une confusion tres agreable les unes dans les autres, presentent tousjours quelque chose de nouveau à l'œil curieux de celuy qui s'y promeine. Il est bien vray qu'en ce temps là les arbres se ressentoient encore de la rigueur du froid, d'autant que la saison n'estant encore guiere avancée, n'avoit eu le loisir de leur rendre l'agreable verdure de laquelle le prochain hyver les avoit despouillez. Mais le roy, pour en couvrir le deffaut, ayant fait ouvrir les voûtes où il faisoit conserver grande quantité d'orangers, les fit arranger si industrieusement le long des allées qu'il sembloit que l'esté fust revenu au lieu du printemps.

Ce fut en ce temps-là, et en ce mesme lieu que Periandre, Bellimarte et Merindor firent resolution de renouveler leurs importunitéz, et, comme si c'eust esté par gageure, vindrent vers moy au mesme ordre qu'ils m'avoient trompée. Periandre, comme le premier trompeur, fut aussi le premier à parler de cette sorte : C'est bien aujourd'huy le jour, belle Dorinde, de vos victoires et de vos triomphes, car par tout où vous jettez les yeux, il n'y a rien que vous ne voyez ceder à vostre beauté. Je le regarday froidement, et puis sans luy rien respondre, je tournay la teste de l'autre costé, et continuay de me promener avec mes compagnes. Mais sans s'estonner de cette froideur, il revint devant moy, et me retenant par ma robe : Comment, me dit-il, belle dame, vous ne me respondes point ? – Est-ce moy, respondis-je alors desdaigneusement, à qui vous parlez ? – Et comment, repliqua-t'il, puis que je vous ay nommée par le nom qui vous est le mieux deu, en pouvez-vous douter ? – Et s'il vous plaist, luy dis-je en le regardant entre les yeux, dites-moy, je vous supplie, comment m'avez-vous nommée ? – Par vostre propre nom, dit-il, n'avez-vous pas ouy que je vous ay nommée belle Dorinde ? – Belle Dorinde ? repliquay-je incontinent, il n'y en a plus icy qui ait ce nom ; ne sçavez-vous pas bien qu'elle mourut de la petite verole ? Il rougit à ce mot, et toutesfois il respondit : Mais depuis elle est ressuscitée. – Si elle est ressuscitée pour d'autres, je n'en sçay rien, mais assurez-vous, luy dis-je, qu'elle est à jamais morte pour vous. Et apres ce mot, quoy qu'il me voulust dire, je ne daignay jamais tourner la teste de son costé.

Alors Bellimarte, voyant son compagnon hors de combat, s'approcha de moy, et me voulut prendre soubz les bras, mais feignant de ne l'avoir point veu encore, je tournay les yeux sur son visage, et le regardant ferme, je luy dis : Seigneur Bellimarte, Alderine que vous cherchez n'est pas icy. – Alderine, me respondit-il, a esté cause une fois de mon malheur, que sa memoire, maintenant qu'elle n'est plus, ne me soit pas autant malheureuse qu'elle m'a esté. – Les dieux, luy dis-je, sont si bons, que tousjours du mal d'autruy ils en font le bien de quelqu'autre, et ce malheur duquel vous vous plaignez a esté mon bon-heur, de sorte que je serois bien ingrate si j'en perdois jamais le souvenir. – Mais en effet, adjousta-t'il, vous sçavez bien que veritablement elle est morte, et qu'il n'y a plus d'Alderine, ny pour vous ny pour moy. – Seigneur Bellimarte, luy dis-je assez froidement, vivez en repos de ce costé-là, et vous assurez qu'encore qu'il n'y ait plus d'Alderine pour moy, je ne prendray jamais envie de vous espouser, de peur d'estre une autre fois l'Alderine de quelqu'autre Dorinde.

A ce mot Bellimarte me quitta aussi honteux que Periandre, et incontinent Merindor vint

prendre sa place, et j'avoue, comme je vous ay dit, que c'estoit celuy de tous contre qui j'estois la plus offensée. Madame, me dit-il, apres avoir fait une grande reverence, je loue Dieu que la fortune m'ait maintenant donné le pouvoir absolu de vous assurer que je suis vostre tres-humble serviteur. – Sont-ce, Merindor, luy respondis-je, les paroles desquelles vous aviez instruit vostre frere quand vous me l'envoyastes ? – Belle Dorinde, reprit-il incontinent, quand j'ay souhaité ce bon-heur à mon frere, ç'a esté pour ne vous pouvoir en ce temps-là rendre un plus grand tesmoignage de mon affection, mais maintenant que je suis libre, je vous parle pour ce Merindor qui vous a tousjours aimée, et qui mourra avec cette passion. – Merindor, l'interrompis-je avec un peu d'impatience, ces assurances que vous me donnez seroient bonnes pour en tromper quelqu'autre que Dorinde, et toutesfois, si j'avois une sœur, pour n'estre point ingratitude du bon office que vous m'avez voulu rendre, je la conseillerois de recevoir vostre bonne volonté ; mais pour moy, n'y pensez plus, car un tres-bon astrologue m'a assurée que le mariage de vous et de moy n'est point fait dans le Ciel. Et lors, me tournant vers mes compagnes, sans vouloir plus parler à eux, nous nous mismes à danser et à sauter aux chansons, selon l'ancienne coustume des Gaulois.

Plusieurs chevaliers de la Cour oyrent leurs discours et mes responses. Et d'autant qu'il y en a tousjours un grand nombre qui ne font qu'aller espiant ce qui se fait en semblables assemblées, pour apres en entretenir le roy, et par ce moyen s'insinuer en ses bonnes graces aux despens d'autruy, ils ne manquerent pas de le luy aller incontinent redire, et le roy, qui prist plaisir à mes reproches, les raconta à diverses personnes, se moquant de ces trois chevaliers.

Mais voyez si ce n'est pas avec raison que j'ay dit que la fortune qui à quelques-uns donne plus de bon-heur qu'ils n'en peuvent desirer, me donne plus de malheur que je ne puis imaginer ! Car qui eust jamais pensé que ces reproches que j'avois faites avec tant de raison à ces outrecuidez, me deussent rapporter tant de peines et de travaux que depuis j'ay ressentis ? Et toutesfois il advint que le roy les treuvant à son gré, et oyant raconter la grande affection que ces chevaliers me portoient, conceut quelque bonne opinion de moy et depuis ce jour ne me vid jamais sans m'en faire la guerre. O dieux ! que ces faveurs, quelque temps apres, me cousterent cher ! car je ne sçay comment le roy trouva sujet d'amour en moy, et s'y opiniastrea, comme vous entendrez, pour mon extreme mal-heur, vous protestant que je ne m'en pris garde que si tard, qu'il me fut impossible d'y remedier.

Les grands roys et les grands princes, encores qu'ils ayent ce pouvoir de commander aux hommes, qu'on dit estre un assaisonnement qui rend de bon goust toutes les viandes, pour ameres qu'elles soient, si est-ce que d'autant plus que le Ciel a eslevez par dessus ceux ausquels ils commandent, d'autant plus aussi les a-t'il rendus inferieurs en la liberté dont jouissent les personnes privées ; parce que, tout ainsi que les tours plus eslevées sont veues de plus loin que les cabanes et les cahuettes des bergers, aussi la grandeur des roys est tellement à la veue de tous, qu'ils ne peuvent faire un pas, qu'ils ne soient aperceus de chacun, ny une moindre action qui ne soit sujet à la censure de tout le peuple, et cela est cause qu'il est presque impossible qu'une dame en puisse estre recherchée qu'incontinent toute la Cour ne s'en apperçoive.

Gondebaut qui avoit en plusieurs autres occasions espreuvé à ses despens cette incommodité qui suit et poursuit les grands princes, voulant essayer d'y rapporter quelque remede, car il sçavoit bien que s'il faisoit autrement, Argingentorix et le reste de mes parens s'en offenseroient, et que mesme la princesse Clotilde auroit un tres-juste sujet de se plaindre, fit dessein d'user en cette recherche de tant de prudence qu'il pust tromper les yeux des plus clair-voyants. Quant à moy, qui estois entierement ignorante du dessein du roy, et qui n'avois

les yeux tendus que sur cette sage princesse, je taschois par toutes mes actions de gagner ses bonnes graces, et je m'aperceus par beaucoup de faveurs qu'elle me faisoit, que je ne m'estois point travaillée en vain, dont j'avois un si grand contentement, que chacun le pouvoit lire en mon visage. Et je cogneus bien alors le proverbe estre veritable qui dit qu'il n'y a meilleur fard que le contentement, car il est certain qu'il me sembla que j'avois un autre visage, et que je n'estois plus celle que je soulois estre, et mon jugement n'estoit pas seul, puis que mes compagnes m'en disoient autant, et mesme la sage princesse qui, par ses faveurs, en estoit la cause principale.

Le roy cependant qui avoit tous ses desseins à me rendre malheureuse, demeura quelques jours bien empesché, ne sçachant par où commencer pour me faire en quelque sorte cognoistre son intention, car me voyant si jeune, il ne sçavoit si j'aurois assez de retenue pour me sçavoir bien taire. Un soir en fin que l'on dançoit, et que selon la coustume on va desrobant celle qui danse, le roy à son tour s'approcha de moy et aussi-tost qu'il me toucha la main : J'aymerois mieux, dit-il, avoir desrobé le thresor que je tiens que d'avoir conquis toutes les Gaules. Je luy respondis en sousriant : Seigneur, le larcin que vous dites, en toute sorte est fort petit, mais il est encore beaucoup moindre au prix d'un si grand empire. – Si ce que vous estimez si peu, me dit-il en me serrant doucement la main, se pouvoit aussi-tost acquerir que j'aurois conquis toutes les Gaules, je vous promets, ma belle fille, que dés cette heure mesme je mettrois le harnois, que je ne laisserois jamais, que je n'en eusse fait la conqueste entiere. Et à ce mot, sans attendre ma response, il passa vers une autre. J'avoue que je demeuray un peu surprise de cette harangue ; toutesfois ne me pouvant persuader qu'il y eust quelque chose en moy qui pust arrester ny les yeux ny les pensées du roy, je creus que c'estoit la coustume de parler ainsi à toutes, et seulement pour envoyer le temps, et en cette creance, je ne fis pas plus de fondement sur ses paroles.

Le roy cependant qui demeroit aux escoutes pour voir ce que je ferois, n'en oyant point de nouvelle, creut que j'avois plus de jugement que celles de mon aage n'ont pas accoustumé d'avoir. Et comme l'un des principaux enchantemens d'amour, c'est de flatter le cœur qui aime, et luy faire prendre à son avantage plusieurs actions que la personne aimée fait sans y penser, ce mesme amour fit ce mesme enchantement dans l'ame du roy, et luy persuada que la cognoissance qu'il m'avoit donnée de sa bonne volonté m'estoit agreable. Cela fut cause que devenu plus assuré de ma discretion, et plus hardy à se descouvrir, un jour que nous estions dans les jardins de l'Athenée, et que mes compagnes estoient un peu separées de moy, il y vint voir la princesse qui se promenoit. Et parce que j'estois seule, et presque aupres de la porte, essayant de prendre d'un arbre une fleur qui estoit un peu trop haute, il s'arresta pour me la cueillir, et puis me la donnant : Recevez, me dit-il, cette fleur, ma belle fille, pour gage du cœur que je vous ay desja donné. Et sans s'arrester davantage aupres de moy, il alla trouver la princesse qui desjà, l'ayant aperceu, venoit au devant de luy. J'advoue que cette seconde declaration ayant esté devancée de celle que je vous ay racontée, faillit de m'ouvrir entierement les yeux.

Toutesfois j'estimois de sorte les pensées de ce prince estre esloignées de ce qui me pouvoit toucher, que je demurai encore en mon aveuglement, sans toutesfois me relascher à personne de chose quelconque. Et cela fut cause que, cognoissant par ces deux tesmoignages que je me sçavois taire, il pensa qu'il estoit temps de s'assurer en ma discretion, si bien que de là à quelques jours que Clotilde se preparoit pour se desguiser et danser soubz des habits de nymphes, dryades, nappées et nayades, il fit semblant d'avoir la curiosité de voir comme cette jeune princesse s'habilloit. Et par ce qu'il feignit qu'il ne falloit pas que ces preparatifs fussent veus de plusieurs, il y vint tout seul, et d'abord s'arrestant à louer Clotilde, qui veritablement

estoit une tres-belle princesse, et en qui la nature n'avoit non plus esté avare des beautez de l'esprit que de celles du corps, il fit semblant de nous vouloir toutes voir, et expres, il reprenoit quelquefois aux unes quelque chose, et en adjoustoit à d'autres.

Et ayant ainsi passé devant toutes, et qu'il vid que chacune estoit empeschée à se bien ageancer, il s'approcha de moy, et me dit fort bas : Quant à vous, ma belle fille, vous estes si belle qu'on n'y sçauroit rien adjouster, ny diminuer, sans vous faire tort. La honte m'empescha de luy respondre, et luy qui s'en aperceut a la rougeur qui me monta au visage : Si vous estes, continua-t'il, aussi discrete à l'advenir que vous l'avez esté jusqu'icy, je vous rendray la plus grande et la plus heureuse de vostre race. Et à ce mot, s'approchant encore plus pres de moy, il me mit dans le sein un petit billet avec tant de promptitude que si je ne l'eusse senty, peut-estre ne m'en fusse-je pas pris garde.

Ce fut bien à ce coup que je devins aussi rouge que si j'eusse eu le feu au visage, et je ne doute point, pour peu que l'on m'eust regardée, qu'il y eust personne qui ne s'en fust aperceue, mais toutes mes compagnes estoient de telle sorte empeschées à s'accommoder qu'elles ne virent pas mesme lors que le roy sortit. Je ne doutay plus depuis ce jour là du dessein de Gondebaut, car je n'estois pas si ignorante des recherches des hommes, comme vous avez pu entendre, que je ne l'eusse bien reconnu d'un autre, dès la premiere declaration qu'il m'en fit, mais de luy j'advoue veritablement que jusqu'à cette fois je ne me l'estois pu imaginer. Ce fut bien alors que ma peine n'y fut pas moindre qu'avoit esté mon ignorance, ne sçachant comme j'avois à me conduire en une affaire tant importante pour moy ; car de la cacher à Clotilde, je craignois de faire une grande faute et de laquelle je pouvois encourir un grand blâme, de la luy dire aussi, je prevoyois que je me rendrois entierement Gondebaut ennemy, et cette princesse grandement offensée contre luy. D'autre costé je sçavois combien les hommes estoient trompeurs, et la preuve que je venois d'en faire estoit encore si fraische que je l'avois tousjours devant les yeux. Outre ces considerations, pourquoy pouvois-je penser que le roy me voulust rechercher, sinon pour me ruiner d'honneur ? consideration qui me pressa de telle sorte que je faillis de porter à l'heure mesme à Clotilde la lettre qu'il m'avoit mise dans le sein, mais quelque demon m'en empescha, me remettant devant les yeux la confusion où je mettrois cette princesse, et comme je troublerois toutes ses resjouyssances.

Je me resolus donc de laisser passer les jours qui restoient des Bacchanales, et puis de chercher quelque bonne occasion de le faire entendre à Clotilde, qui me faisant l'honneur de me tenir en ses bonnes graces, me donneroit le meilleur conseil que je sçaurois prendre. Et de peur que le papier que le roy m'avoit mis au sein ne se perdist ou ne fust veu de quelqu'un, je courus l'enfermer dans une layette où j'avois accoustumé de tenir plusieurs autres choses semblables, et quoy que ma curiosité fust assez grande, si est-ce que le dessein que j'avois fait m'empescha de le decacheter.

Quand je revins, je trouvay mes compagnes presque toutes en estat de danser, et la princesse qui me vid la moins avancée, m'appella paresseuse, et elle-mesme prist la peine de m'aider, tant elle avoit de particuliere bonne volonté pour moy.

Le roy cependant, de qui l'amour n'estoit point d'autre naturel que sont tous ceux des hommes, desquels les commencements ne sont qu'impatiences et que transports, n'avoit rien devant les yeux que cette violente passion qui s'estoit d'autant plus accreue en luy que mon silence luy avoit fait concevoir un espoir qui n'estoit pas petit. Il estoit incessamment apres à rechercher les moyens qu'il y devoit tenir, et ne faisoit que penser et repenser mille chimeres sur ce sujet. En fin, revenant le soir bien tard du bal, lors que tous les chevaliers qui l'avoient aydé à mettre au lict furent retirez, il appella un jeune homme qui le servoit en la chambre, et auquel il se fioit grandement pour semblables affaires. Il le fait mettre à genoux au chevet de

son lict, luy découvre la passion, qu'il avoit pour moy, et luy commande en mesme temps sur sa vie de la tenir secrette, et de chercher les moyens necessaires à son contentement. Ce jeune homme qui estoit accoustumé à semblables discours, ne s'estonna pas de la violence de cette affection, car depuis peu il en avoit bien veu d'aussi ardente que cette-cy, quand le roy aima Cryseide, mais il jugea bien qu'il y auroit de la peine : Parce, luy dit-il, seigneur, que cette fille a desja esté recherchée de plusieurs, et de fortune elle a tousjours esté trompée de tous, de sorte que malaisement se fierat'elle à quelqu'un.

Le roy qui, suivant en cela la coustume de ceux qui ayment, se flattoit de cette opinion que j'avois de la bonne volonte pour luy, luy respondit avec assurance qu'il ne se mist point en peine de cela, et que desja il avoit rompu cette glace, estant bien assuré que je sçavois qu'il m'aimoit, et que peut-estre ne luy voulois-je point de mal, mais que toute la peine n'estoit plus que de me pouvoir faire entrer en confiance de quelqu'un, par le moyen duquel il me pust faire entendre bien au long tout ce qu'il desiroit que je sceusse, parce qu'on avoit de telle sorte les yeux sur luy, quil ne pouvoit parler à moy qu'à mots interrompus, et avec une continuelle crainte que Clotilde ou mes compagnes s'en aperceussent ; que cette doute l'empeschoit de me donner loisir de luy respondre, ny de venir à quelque conclusion avec moy. Et pour ce, adjoustoit-il, pensons un peu s'il seroit à propos de nous servir de Periandre, de Merindor ou de Bellimarte, ausquels il est permis de l'entretenir autant qu'ils veulent, car encore qu'ils en soient amoureux, je sçay qu'ils n'oseroient aller au contraire de ce que je leur commanderay. Ardilan, tel estoit le nom de ce jeune homme, apres y avoir quelque temps pensé sans dire mot, luy respondit en fin de cette sorte : J'ay ouy, seigneur, tout ce qu'il vous a pleu de me dire, et ensemble j'ay songé un moyen par lequel j'espere que vous pourrez parvenir à ce que vous desirez. Premièrement je ne suis point d'opinion que vous vous serviez de ces trois chevaliers que vous avez proposez, pour plusieurs raisons, car je laisse à part qu'ils [sic!] en sont grandement amoureux, et que chacun d'eux l'a voulu espouser, puis que vous sçavez qu'ils n'oseroient manquer à vos commandemens.

Mais il faut que vous croyez que Dorinde ne s'y fierat jamais, d'autant qu'ils l'ont desja trompée, qu'elle les hait, et en fin qu'elle ne leur voudra jamais estre de tant obligée, qu'elle ne leur puisse refuser tout ce qu'il luy plaira sans crainte de leur langue. Si bien que je croy qu'il n'y a pas un plus assuré moyen pour ruiner toute cette affaire que de la mettre entre les mains de l'un de ces trois, ayant tousjours ouy dire que si l'on veut obtenir quelque grace de quelqu'un, il la faut faire demander par une personne qui luy soit agreable, et si l'on veut persuader quelque chose, que celuy y doit estre employé qui est tenu pour homme de bien ; mais ceux desquels vous parlez sont ses ennemis, pour le moins elle les estime tels, et il n'y en a un seul qu'elle n'ait esprouvé pour trompeur. Devant toute autre chose donc, il faut rejeter leur entremise, et puis il faut prendre garde de ne parler jamais plus à elle en lieu où vous puissiez estre veu, parce que la jalousie de ses compagnes, ou plustost l'envie, pour peu quelles s'en apercoivent, en fera faire un si grand esclat dans la Cour, que vous serez contraint pour mille considerations de vous en retirer ; et en fin, il est necessaire de gagner quelqu'un qui soit aupres de sa personne, et en qui elle se fie. Et apres y avoir bien pensé, je n'en trouve point de plus propre que la fille qui la sert à la chambre, parce que celle-là trouvera toutes les commoditez qu'il luy plaira de parler à elle, et qu'encore qu'on les voye souvent en conseil, on n'en entrera point en doute, outre que Dorinde, se fiant desja en cette fille, elle pourra luy persuader aisément tout ce que vous voudrez, et d'autant que la plus grande difficulté de ce dessein, c'est de gagner celle que je dis, je vay songeant une ruze qui nous en fera venir à bout. Il faut, seigneur, au commencement l'esblouir avec ce metal auquel si peu de personnes peuvent resister, et puis je suis resolu de luy persuader que je suis amoureux d'elle,

et que je la veuX espouser ; elle n'est pas trop laide, si bien qu'elle le croira facilement, outre que presque toutes les femmes, pour peu qu'on leur die de leur beauté, en croyent ordinairement beaucoup, et par ces deux moyens, je prendray accès auprès d'elle.

Le roy, oyant la proposition d'Ardilan, la trouva si bonne et en fut si aise que, luy semblant d'avoir desja tout ce qu'il desiroit, il se leva à moitié sur le lict, et l'embrassant le tint long temps contre son sein, luy disant : Je voy bien, Ardilan, que veritablement tu m'aymes, et que sans toy je n'aurois jamais contentement, mais sois assuré que je reconnoistray tes services de telle sorte que comme je te tiens pour le meilleur serviteur qui fut jamais, tu advoueras aussi qu'il n'y eut jamais un meilleur maistre que le tien. Et puis se remettant dans le lict : Va donc, mon amy, dit-il, songe à cette affaire, je te la remets entierement entre les mains, et pour ce qu'il faut donner à la fille de chambre de Dorinde, demain nous chercherons quelque chose qui soit à propos.

Le lendemain, Ardilan, pourveu de tout ce qui luy estoit necessaire, ne manqua point de chercher les moyens de parler à Darinée (tel estoit le nom de la fille qui me servoit) et parce que c'estoit en une saison en laquelle il semble que chacun soit hors du sens, et qu'en ce temps-là estre sage soit une espece de folie, il en trouva bien-tost la commodité parmy ces desbauches et ces desguisements d'habits, car le soir mesme, il s'habilla en fille, et avec quelques autres jeunes hommes revestus comme luy, alla porter ce qu'ils appellent un momon dans le logis de mon pere, où il avoit esté adverty que ce soir Darinée estoit allé [sic!] souper, ainsi qu'elle faisoit bien souvent.

C'est la coustume, comme vous sçavez, de ce lieu, et comme je crois aussi de tout le reste de la Gaule, que ces momons entrent si librement dans toutes les maisons, que jamais on ne leur demande qui ils sont, et soudain ils mettent sur la table un mouchoir où est l'argent qu'ils veulent jouer, et font tout ce qu'ils ont à faire, sans parler, car s'ils disoient un mot, ils perdrieroient tout ce qu'ils jouent. Ardilan estant donc entré dans la maison d'Arcingentorix, l'un de ses compagnons qui avoit la charge de jouer, posa l'argent et les dez sur la table. Soudain plusieurs chevaliers, qui ce soir soupoient avec mon pere, se mirent à jouer contre luy ; et cependant Ardilan fit un tour de salle pour voir si Darinée y estoit.

De fortune il trouva qu'elle dansoit en une autre salle avec plusieurs filles, il se mit au dessous d'elle pour la prendre par la main, et d'autant qu'il estoit dispos, et qu'il dansoit fort bien, il attiroit les yeux de toutes les filles et particulierement de Darinée qui, desireuse infiniment de le reconnoistre, le considera long-temps. Et cela fut cause que la danse estant finie, elle le fit asseoir auprès d'elle pensant que ce fust une fille, luy faisant mille demandes pour le faire parler et ses compagnes aussi. Tant qu'il pensa que les autres le pourroient decouvrir, il ne leur respondit qu'avec des signes, mais quand elles furent lassées de l'importuner, et qu'elles se separerent un peu, prenant la main de Darinée, et faisant semblant de la baiser, si le masque ne l'en eust empesché, il luy dit assez bas : Est-il possible, Darinée, que vous ne cognoissiez pas la personne du monde qui vous ayme le mieux ? Elle qui avoit fort peu de cognoissance de luy et qui peut-estre ne l'avoit jamais ouy parler, demeura bien estonnée de ces paroles, et d'en mescognoistre la voix ; c'est pourquoy, plus curieuse encore qu'elle n'avoit point esté : Mais, la belle fille, luy dit-elle, si ce que vous dites est vray, pourquoy ne voulez-vous pas que je vous cognoisse ? – Parce, dit-il, que je vauX si peu que, quand vous me cognoistriez, je crains que vous me mesprisiez. – Ce n'est point, dit-elle, ma coustume d'estre si peu civile envers les personnes qui ont le merite que j'ay reconnu en vous. – Ce sera donc, reprit-il, sur cette assurance que je vous diray que je suis Ardilan, qui suis, depuis le jour que vostre maistresse vint à la Cour, de telle sorte devenu vostre serviteur, que je ne pense pas avoir jamais contentement que je ne reconnoisse que vous ayez agreable le

service que vous ay voué.

Mais à quoy perds-je le temps de vous raconter toutes ces choses, puis que pour le sujet de mes malheurs il suffit que je vous die que, devant partir d'ensemble, Darinée qui pensoit cette recherche estre veritable, et qui la jugeoit tres-avantageuse pour elle, consentit d'en estre servie, à condition qu'il ne la trompast point, comme elle avoit veu que plusieurs personnes m'avoient traictée. Ardilan qui estoit fin, luy fit tant de protestations et tant d'assurances qu'elle qui n'avoit pas plus d'esprit qu'il luy en falloit, fit aisément tout ce qu'il voulut. Et pour l'interessier encore davantage, il luy mist au doigt une bague, et la pria de la garder pour l'amour de luy ; elle en fist quelque difficulté au commencement, parce qu'il luy sembloit qu'elle valoit trop, mais il la pressa de sorte, qu'en fin elle la retint, à condition que je ne le trouverois point mauvais. – Comment ? Reprit incontinent le ruzé, seriez-vous bien tant à la bonne foy que de luy parler de semblables choses ? – Mais vous, luy dit-elle, penseriez-vous bien que j'y voulusse manquer ? – Hé ! ma fille, repliqua-t'il, que je ne m'estonne pas qu'il y ait si peu d'affection qui ayent la fin desirée, car il n'y a rien qui ruyne tant toutes sortes d'affaires que les divulguer, d'autant que s'il y en a quelques-uns qui desirent le bien d'autruy, il y en a cent fois autant de ceux qui l'envient, si bien que quand la chose qui est avantageuse leur vient aux oreilles, ils n'ont point de repos qu'ils ne l'ayent entierement divertie, et qu'ils n'en fassent rompre les traictez avec tant d'artifice que ceux là mesmes ausquels ils font le mal les en remercient comme d'une grande grace. Ma fille, continua-t'il, apres s'estre teu quelque temps, voulez-vous que nous vivions toujours ensemble comme je le desire avec passion ? n'en parlez à personne que vous n'y soyez du tout resolute, autrement assurez-vous que les envies et mesdisances de la Cour sont telles qu'elles renversent tout ce qu'elles jugent estre au gré ou à l'avantage de quelqu'autre. – Mais, dit Darinée, si ma maistresse en est advertie par quelqu'autre, quelle occasion n'aura-t'elle pas de me tancer et se douloir de moy ? – O ma fille ! respondit Ardilan, et comment le sçaura-t'elle, si vous n'en parlez à personne ? Car quant à moy, je n'ay garde d'en ouvrir la bouche, puis que je vous prie de ne le point publier, et que je le crains grandement pour plusieurs raisons que je vous diray une autrefois. Mais aussy pourquoy le dire à Dorinde ? Est-ce pour en prendre son advis ? O Darinée ! qu'elle a bien plus de faute de prendre vostre conseil que vous le sien ! et que, si elle eust tousjours esté aussi sage que Darinée, elle n'eust receu les desplaisirs desquels vous parliez tantost. J'ay peur que l'on prenne garde à nous, cela est cause que je ne vous en puis dire maintenant ce que j'en sçay, mais la premiere fois que je parleray à vous, je vous en veux entretenir bien au long, et lors vous verrez que toute la faute vient de son costé, et que toutesfois nous pouvons encore y apporter du remede, pourveu qu'elle vous vueille croire. A ce mot, il la laissa seule, sans attendre qu'elle luy respondit, bien-aise d'avoir pour ce coup plus fait qu'il n'eust osé esperer.

Cependant, deux ou trois jours apres qu'Ardilan eut parlé à Darinée, quelque bon demon me remit devant les yeux le danger qu'il y avoit de garder plus longuement ce papier que le roy m'avoit donné ; de sorte que deux ou trois fois je fus preste à le jeter dans le feu sans le lire, afin d'esteindre ainsi une flamme dans une autre flamme, ou bien de le porter à Clotilde, et me descharger par là de tout ce qu'on m'en pourroit imputer de blasme. Mais, à la premiere opinion, je disois en moy-mesme : si je le brusle, peut-estre n'y a-t'il rien qui m'offense, et le roy venant à le sçavoir, aura occasion de se douloir de ce mespris, car que luy respondray-je lors qu'il n'en parlera ? Il vaut donc mieux le lire et puis le brusler. Mais si Clotilde aussi en a quelque vent, ou par le roy, ou par quelqu'autre, combien en seray-je blasmée ? Et il ne faut point douter que Gondebaut mesme ne soit celuy qui peut-estre le luy dira, s'il void que je ne vueille consentir à tout ce qui luy plaira, ou s'il vient à changer d'humeur, comme Merindor et

Periandre m'ont assez appris à mes despens, que la plus longue constance d'un homme ne dure qu'autant que ses yeux ne voyent rien qui leur plaise davantage. En cette doute, en fin je me resolut d'aller vers Clotilde, et luy faire voir cette lettre, mais la supplier de n'en parler à personne. Cette princesse, disois-je en moy-mesme, me fait l'honneur de m'aymer, je m'assure qu'elle ne fera rien qui ne me soit avantageux ; mais soit ainsi que le roy l'entende, ne sçait-t'il pas que mon devoir m'y oblige ? Je m'assure que si promptement il m'en veut mal, lors qu'il aura passé cette humeur, il sera le premier à m'estimer et à dire que j'ay eu raison. En cette resolution, je prends la lettre, et m'en vay trouver Clotilde. De fortune elle estoit dans son cabinet où elle passoit le temps avec plusieurs de mes compagnes, et parce qu'elle me faisoit l'honneur de m'aimer plus chèrement que pas une des autres, aussitost qu'elle me vid, elle s'en vint à moy. Et comme entre les jeunes personnes il y a tousjours mille petites nouvelles à se raconter, elle me tira aupres d'une fenestre un peu separée, où elle me raconta non seulement tout ce qu'elle avoit fait depuis que je ne l'avois veue, mais encore, comme je croy, tout ce qu'elle avoit pensé, et puis me dit : Mais vous, Dorinde, qu'avez-vous fait depuis que vous n'avez esté pres de moy ? Je veux que vous m'en rendiez compte jusqu'à la moindre pensée. – Madame, luy dis-je, je le feray une autre fois tant qu'il vous plaira, mais pour ce coup il faut que je vous supplie de me permettre que je vous entretienne d'une chose qui est de plus grande importance ; et parce que je ne voudrois pas que personne s'en aperceust, je vous supplie d'entrer dans vostre arriere-cabinet, et m'appeller, afin que toute seule vous puissiez voir et ouyr ce qui est à propos que vous sçachiez.

Cette jeune princesse, curieuse de sçavoir ce que je luy voulois dire, et desireuse aussi de me contenter, fit tout ainsi que je l'avois suppliée, et renfermée dedans, elle s'assit, et en mesme temps je me mis à genoux devant elle, comme j'avois accoustumé, et la suppliai tres-humblement devant que faire semblant de ce que je luy dirois, de bien prendre garde à ce qui en pourroit arriver, que ce qui me convioit de le luy decouvrir estoit le desir que j'avois de ne point sortir de mon devoir, et de me conduire en toute chose comme elle me commanderoit. Et lors je luy monstray non seulement la lettre du roy, mais je luy dis encore tout ce qui s'estoit passé en ces deux ou trois rencontres, que Gondebaut avoit parlé à moy, ce que je fis avec tant de franchise qu'elle cogneut bien qu'il n'y alloit point de ma faute. Mais ce qui la contenta le plus, ce fut de voir la lettre encore cachetée, dequoy apres m'avoir grandement louée, elle l'ouvrit, et leut qu'elle estoit telle.

LETTRE DU ROY GONDEBAUT A DORINDE

Vous ne trouverez pas estrange que quelqu'un vous ayme, puis que vous l'avez desja tant esté, mais si ferez bien peut-estre, quand vous considererez que celui que vous avez maintenant vaincu, ne l'a jamais esté des plus puissans de la terre. Que si jusques icy il n'y a rien eu d'invincible à mes armes, ordonnerez-vous, ma belle fille, que la victoire que je souhaite avec plus de passion, me soit desniée par vous, à qui j'offre, avec ma couronne et mon sceptre, tous mes lauriers et mes triomphes ?

Clotilde demeura longuement muette apres la lecture de cette lettre, et en fin reprenant la parole : Dorinde, me dit-elle, il ne falloit pas me prier avec tant d'instance que je ne parlasse à personne de cette affaire, elle m'est d'assez d'importance pour ne la point publier, et parce que vous m'en demandez conseil, et que je suis obligée de vous le donner, non pas à la volée mais tel que je le voudrois recevoir de quelque autre en semblable occasion, je veux toute cette nuict pour y bien songer.

Nous nous separasmes de cette sorte, et pour ne faire point soupçonner à mes compagnes que

ce fust quelque chose bien secrette, la sage princesse sortit en riant et me commanda d'en faire de mesme, comme si nous n'eussions parlé que des contes ordinaires pour rire.

Vous sçavez qu'il y avoit quelque temps que le prince Godomar jeune frere de Sigismond, estoit allé voyager par les Cours des roys voisins, apprendre les coustumes et mœurs des estrangers, et cognoistre et leurs forces et leurs provinces, et que pour faire profit de ses voyages, il avoit mené avec luy ce grand et prudent Avite, qui avoit non seulement esté son gouverneur, mais celuy aussi de son frere Sigismond. Or ce jeune prince depuis peu estoit de retour au grand contentement du roy et de tous ses peuples, car veritablement Sigismond et Godomar, ayans esté si bien instruits, donnoient une grande esperance d'eux à ceux qui les voyoient. Ce prudent gouverneur, sur toutes les choses qu'il leur avoit le plus recommandées, ç'avoit tousjours esté l'amitié et concorde entr'eux, leur remonstrant que les petites choses s'accroissent par l'union, et les grandes se diminuent par la discorde, que celle qui avoit esté entre leur pere et ses freres, outre l'horreur qu'elle avoit rapportée à toutes les Gaules de leur ambition et inimitié, encore avoit-elle failly de leur faire perdre entierement leur Estat. Que cette playe saigneroit longuement dans leur maison, si eux, avec un contraire dessein, n'y remedioient, c'est-à-dire en s'entr'aymans autant que les autres s'estoient hays. Ces sages remonstrances avoient eu tant de pouvoir sur les esprits de ces jeunes princes, qu'on ne sçauroit s'imaginer une plus grande amitié ny union que celle qui estoit entr'eux. Mais d'autant que ce sage homme recognust bien à la physionomie et aux actions, quoy qu'enfantines, de Clotilde, qu'elle seroit un jour une tres-grande et tres-prudente princesse, il creut que c'estoit l'avantage de ces deux princes de se lier d'une estroite amitié avec elle, puis que celle que le sang et la proximité pouvoient faire naistre entr'eux estoit fort foible, pour les homicides et cruautez extremes que leurs dissensions avoient produites.

Ces bons advis et les bonnes qualitez de Clotilde qui n'avoit rien qui ne fust grandement aymable, furent cause que ces princes l'aymerent de telle sorte, que les racines de la haine de leurs peres furent non seulement arrachées entierement, mais de plus, ces jeunes cœurs se lierent ensemble d'une si forte affection qu'ils avoient autant de soing de la conservation l'un de l'autre que de la leur propre. Il n'y avoit rien de secret entr'eux, et d'autant qu'ils cognoissoient l'humeur de Gondebaut un peu violente et sanguinaire, ils se trouvoient bien souvent ensemble pour prendre conseil de ce qu'ils avoient à faire, et sur toute chose, suivoient ordinairement le prudent advis du sage gouverneur. Et toutesfois, comme il y a de certaines inclinations aveugles qui nous portent plus à aymer une personne qu'une autre, il est certain que la princesse avoit quelque affection plus grande envers le prince Sigismond, qu'envers son frere Godomar, et cela fut cause que cette fois, le trouvant à propos, elle ne voulust parler qu'à luy seul de mon affaire. Elle luy raconte donc tout ce qui s'estoit passé, luy montre la lettre du roy, et luy demande ce qu'il est d'advis qu'elle me die et qu'elle fasse. D'abord Sigismond en demeura grandement estonné, et apres il luy demanda comme elle avoit sceu toute cette recherche, et de quelle facon je l'avois receue. A quoy la princesse respondit : Dorinde s'y conduit comme elle doit, et contentez-vous qu'elle n'y fera rien que par mon advis, car c'est elle de qui j'ay receu cette lettre toute cachetée, et qui m'a advertie de tout ce que je vous ay dit.

Or voyez, je vous supplie, combien il est dangereux de donner de telles cognoissances aux jeunes hommes ! Jamais Sigismond n'avoit tourné les yeux sur moy que pour me regarder indifferemment comme toutes mes autres compagnes, et si j'estois tousjours en lieu où il me pouvoit bien considerer, car je n'abandonnois gueres Clotilde d'où il ne bougeoit une grande partie du jour, et oyant ces discours, comme si l'amour de son pere eust deu allumer la sienne, il commença de me desirer.

O Dieu ! mes cheres compagnes, ne vous estonnez point si je dis si souvent qu'il y a des personnes auxquelles il arrive plus de bon-heur qu'elles n'eussent osé esperer, et d'autres auxquelles des infortunes accourent qu'on n'eust jamais pensées ; car ne suis-je pas une de ces mal-heureuses à qui il semble que la fortune ne vueille espargner une seule infortune ? Qui jamais eust pensé que Clotilde, en blasant le pere d'une faute, eust donné envie au fils de la commettre ? Ne faut-il pas advouer que sans mon mal-heur cela ne fust jamais advenu ? Voilà donc ce jeune prince qui fait dessein sur moy, et d'autant qu'il ne sçavoit si sa recherche me seroit aussi desagreable que celle de son pere, il resolut de cacher pour le commencement cette affection à Clotilde, sçachant assez qu'elle l'en destourneroit en tout ce qui luy seroit possible, et peut-estre en feroit de mesme envers moy. Il se met donc à des-appreuver grandement le dessein du roy, monstre de s'en estonner, et de treuver si peu de sujet d'amour en moy, qu'il luy sembloit que j'estois la fille de toute la Cour qui luy en donneroit le plus tard ; et puis revenant à ce qui estoit de Gondebaut : Ma sœur, luy dit-il, car c'est ainsi qu'il la nommoit, il faut bien prendre garde que cette recherche ne passe plus avant, car, encore que Dorinde en ait usé jusques icy comme elle a deu, si est-il à craindre qu'une longue poursuite ne luy fasse changer de dessein. Une place resiste bien aux premiers et seconds efforts, qui sera forcée en fin aux troisiemes, outre qu'il faut que vous sçachiez que l'amour est un mal contagieux, et qui se prend bien souvent l'un de l'autre. – Mon frere, respondit la sage princesse, je suis fort peu informée de la qualité de cette maladie, mais j'en ay bien l'opinion que vous dites, et c'est pourquoy j'ay désiré d'en avoir vostre advis. – En cecy, respondit le prince, je vay fort retenu, tant parce que c'est une affaire qui touche le roy, que c'est un roy encore qui est mon pere ; mais l'honneur de nostre maison, et le vostre particulier, ma sœur, m'obligent de vous en parler plus librement que je ne ferois pas. Je vous diray donc que je prevoy, veu l'humeur du roy, qu'il pourroit arriver beaucoup de mal de cette affaire, si vous ne vous opposez à la naissance de cette affection, et ayez cette creance pour assurée que quand elle aura pris ses racines profondes, vous ne les arracherez jamais, ou si vous le faictes, ce sera avec de si grands efforts que mal-aisément en aurez-vous du contentement. Laisser prendre force au mal, c'est chose fort dangereuse en toutes maladies, mais en amour plus qu'en toutes les autres. Voilà donc mon advis pour le commencement. Si nous voyons que le mal fasse progres, il faudra recourir à d'autres remedes que le temps et les occasions nous produiront. Mais sur tout prenez garde que Dorinde ne se trompe elle-mesme, ou qu'elle ne vous trompe, car l'amour est si fin que bien souvent il se saisist d'un cœur sans qu'il s'en aperçoive, et si cela advenoit, assurez-vous, ma sœur, que vous travailleriez apres longuement en vain. – Ce malheur, respondit la princesse, pourroit bien arriver, mais je ne le crains pas, car Dorinde est si sage fille, que mal-aisément penseray-je qu'elle manque jamais à ce qu'elle doit, ny à elle, ny à moy.

Le lendemain, aussi-tost que Clotilde m'eust retirée à part : J'ay pense, me dit-elle, Dorinde, à vostre affaire, ou pour mieux dire à nos affaires, car j'y ay ma part aussi bien, et peut-estre mieux que vous. Il faut que vous monstriez quelle vous estes en cette occasion, et que vostre prudence et vostre courage se fassent paroistre : vostre courage à mespriser tout ce qui peut nuire à vostre reputation, et vostre prudence à le mespriser ; en sorte que le roy ne se puisse offenser, ny contre vous, ny contre moy. Pour le premier poinct, vous devez vous représenter que le roy ne vous recherche que pour vous ruyner, et qu'aussi-tost que l'on s'en apercevra, vous estes perdue d'honneur, car quel dessein pourroit-il avoir qui ne fust ruyneux pour vous ? Souvenez-vous des genereux ancestres desquels vous estes yssue, et avec combien de peines et de hazards, ils ont acquis la reputation qui en est demeurée à vostre race, et ne vueilliez avoir si peu de courage d'estre la premiere qui mette une honteuse tache à vostre maison. Et

pour ce qui est de la prudence, il faut, Dorinde, combattre cet ennemy, non pas en luy resistant ou bien en l'offensant, mais en le fuyant. Tout amour est de telle nature qu'il se laisse plus aisément surmonter par la fuite que par la resistance, mais plus encore l'amour des roys que toutes les autres, d'autant que les princes puissans ne peuvent avoir un plus grand desplaisir que quand ils trouvent quelque chose qui leur resiste, leur semblant que c'est grandement offenser leur puissance que de leur en opposer une qui arreste le cours de leurs volontez. Je vous conseille donc qu'usant de la prudence, et non point de la resistance, vous fuyiez cet ennemy, c'est à dire que vous évitiez toutes occasions de vous trouver en lieu où Gondebaut puisse parler à vous. Et s'il advient qu'il en trouve quelqu'une, feignez de n'entendre rien en ce qu'il vous dira, et de ne vous jamais persuader qu'il vous aime, voire jusques-là de ne point entendre que c'est à dire qu'aimer. Peut-estre que, si vous vous conduisez de la sorte, il s'en destournera de luy-mesme, ou pour le moins s'en lassera, et sur tout souvenez-vous qu'il ne s'y passe chose quelconque dont je ne sois advertie, et soyez assurée que tant que vous en userez ainsi, je ne vous abandonneray pas.

Ce fut le sage conseil que Clotilde me donna, et que je me resolus d'observer religieusement, tant pour les raisons qu'elle m'avoit alleguées, que pour avoir este si mal-traittée de tous ceux qui m'avoient tenu le mesme langage que je voyois dans la lettre du roy. Je remerciay donc le mieux qu'il me fut possible la princesse de l'honneur qu'elle me faisoit, et confirmay encore les sermens que j'avois faits de ne sortir jamais de ses commandemens, avec les protestations plus grandes que je pus imaginer. Et apres luy avoir baisé la main, pour tesmoignage de l'affection que j'avois à son service, nous sortismes du cabinet, afin que, si de fortune quelqu'un y prenoit garde, il ne pust soupçonner que nous eussions traicté d'affaires plus importantes que de nos passe-temps ordinaires.

Or le roy demeura quelques jours sans parler à moy, fust qu'il attendit de voir quel effect auroit eu sa lettre, ou que, m'en prenant garde, je ne luy en donnasse pas la commodité qu'il eust désirée. Mais Ardilan cependant ne perdoit point de temps, parce, comme il estoit fin et ingenieux, qu'ayant trouvé moyen de parler à Darinée presque tous les matins lors qu'elle alloit au temple, il l'avoit de sorte gagnée, et par ses belles paroles, et par ses presents, que cette fille estoit entierement à luy, et le tout avoit esté conduit si finement par eux, que jamais personne de la Cour ne s'en estoit aperceue. Le roy d'autre costé, depuis qu'il s'en estoit descouvert à cet homme, sous l'esperance qu'il luy avoit donnée et pour ne faire point recognoistre son dessein, se tenoit tellement retiré que n'eust esté ce que j'en avois dit à Clotilde, elle ne s'en fust jamais pris garde. Il passoit fort peu de jours, qu'à quelque heure elle ne prist la peine de m'en parler, et de s'enquerir de moy, s'il n'y avoit rien de nouveau, et tousjours me donnant quelque bon advis comme j'avois à me conduire. Et une fois en fin qu'il y avoit desja assez long-temps que nous n'en oyions plus parler, je luy dis que je croyois que le roy auroit changé d'opinion, puis qu'il demuroit muet si longuement, mais elle, mettant la main sur sa bouche : Non, non, m'amie, me dit-elle, ce feu se couve plus ardent sous la cendre, vous le verrez esclorre lors que vous y penserez le moins. N'ayez point opinion d'estre hors de ce danger, que vous ne voyez que Gondebaut en ayme une autre alors je le croiray, sçachant assez que les nouvelles penses effacent les premieres. Mais jusqu'à ce que nous voyons ce que je dis, demeurons plus soigneusement sur nos gardes, et asseurons-nous que l'ennemy fait semblant de dormir, lors qu'il se prepare à une plus dangereuse attaque. La forest d'Erieu, que quelques-uns nomment de Mars, est esloignée de la ville d'une bonne lieue et demie, comme vous sçavez et d'autant qu'elle est en lieu plain, et que les arbres de haute fustaye laissent le dedans du bois fort net et fort aisé à y courir à cheval, Clotilde, qui se plaisoit infiniment à l'exercice de la chasse, y alloit souvent lors que le temps estoit beau,

et que les veneurs luy venoient rapporter qu'il y avoit quelques bestes dans les toiles, et presque tousjours elle y alloit à cheval si la chaleur du soleil le luy permettoit.

Avez-vous point veu, mes compagnes, comme l'on peint Harpalyce, cette genereuse fille Thracienne, lors qu'à course de cheval elle poursuivoit en pleine campagne le cerf dispost, ou, le javelot au poing, elle attaquoit les plus furieux sangliers ? Figurez-vous que nos habits estoient encore plus beaux, car nos robbes de couleurs, toutes chargées et d'or et d'argent, jointes au corps, les manches à demy-couppées, les escharpes en broderie r'attachées à gros chattons sur l'espaule, le reste flottant au gré du vent, les chappeaux dont les cordons de pierreries estinceloient autant que les rayons du soleil, les pennaches qui couvroient presque une partie du chappeau, nos cheveux qui, relevez et annelez au droit du front, s'en alloient ondoyant le long de nos joues comme si c'eust esté par nonchalance, les tours de perles qui separoient le col de la gorge, et les pendants d'oreille, qui sembloient autant d'estoilles esclattantes, bref, tout le reste de nostre habit augmentoit de sorte la beauté naturelle qui pouvoit estre en nous, que veritablement nous y avions toutes un tres-grand avantage. C'estoit la coustume que nous allions, comme il nous plaisoit, ou ensemble ou separées, pourveu que nous fussions tousjours à la veue de nostre gouvernante, et lors que quelque chevalier nous vouloit entretenir, il le pouvoit tant que le chemin le lui permettoit. Ce jour, Merindor estoit aupres de moy, et sans que je luy respondisse, alloit continuant ses ordinaires importunitez. Gondebaut qui avoit tousjours l'œil sur moy, soudain que, nous eusmes passé le pont du Rhosne, et que nous commençasmes d'entrer dans la plaine, ne faisant pas semblant de me regarder, appella Ardilan, et luy commanda qu'aussi-tost que je mettrois pied à terre pour entrer sur les échaffauts aupres des toiles, pour voir le combat des chevaliers et des sangliers, il fist semblant qu'un fer fust mal attaché au cheval que je montois, et qu'il y mist un clou si avant dans le pied, que le pauvre cheval ne se pust soustenir dessus qu'à grande peine.

Il faut que vous sçachiez que cette chasse se faisoit de telle sorte que les bestes estans enfermées, apres les avoir travaillées quelque temps, et fait revenir cent fois devant les yeux des dames, s'il s'y rencontroit quelque sanglier qui fust grand, l'on abattoit les toiles du costé où il faisoit le plus beau courre, et avec les chiens on le prenoit à force.

Or ce jour, apres que plusieurs chevaliers eurent fait voir leur courage et leur adresse en la mort de plusieurs sangliers, le roy qui avoit le dessein que je vous diray, leur commanda à tous de sortir, et de monter à cheval, et faisant abattre les toiles du costé d'une grande plaine, il contraignit un grand sanglier de sortir, et incontinent, et les dames et les chevaliers se mirent apres les veneurs. Merindor, comme c'estoit la coustume, me mit à cheval, et puis alla rendre ce mesme devoir à ma compagne. Quant à moy, qui voyois desja Clotilde bien esloignée, je poussay mon cheval qui, encore qu'à moitié estropié du clou qu'Ardilan luy avoit mis dans le pied, ne laissa de galopper sans que je m'en prisse garde, mais à la premiere fois que quelque mauvais passage me contraignit d'aller le pas, je fus toute estonnée qu'à peine le pauvre cheval pouvoit toucher la terre du pied. Cela fut cause que Merindor et ma compagne m'attraperent bien tost, et que nous ne pusmes joindre Clotilde qui au grand galop alloit suivant la chasse. Le roy qui tout expres estoit demeuré bien loing derriere avec fort peu de gens, nous atteignit bien tost, et feignant de ne savoir quel estoit le mal de mon cheval, me demanda comme il s'estoit blessé, et si ce n'avoit point esté en sautant quelque fossé. Je luy dis que je ne sçavois pas ce qu'il pouvoit avoir, mais que je craignois fort, s'il continuoit de marcher ainsi, que je ne ferois pas grand voyage sans beaucoup de temps. Il fit semblant de regarder si en toute la compagnie il n'y avoit point de cheval sur lequel je puisse monter, mais ils se trouverent tous trop vicieux, ou pour le moins trop incommodés. Il n'y avoit plus rien qui

donnast de l'incommodité au roy que Merindor, et toutesfois il s'estoit reculé avec beaucoup de respect, mais il ne laissoit d'avoir tousjours les yeux sur nous. Cela fut cause qu'il luy commanda de courre apres Clotilde, et avertir nostre gouvernante que je ne pouvois joindre la troupe, afin qu'elle donnast ordre de m'envoyer un autre cheval, ou qu'elle me vinst tenir compagnie, n'estant pas à propos de me laisser ainsi seule. O Dieu ! comme quelquefois ceux qui font plus de semblant de vouloir mettre l'ordre, sont ceux qui en desirent plus de desordre ! Merindor partit à course de cheval, et ma compagne par respect demeura derriere nous, où quelque chevalier de la suite du roy l'alloit entretenant. Mais luy, sans vouloir perdre temps : Et bien ! ma fille, me dit-il, que respondrez-vous à la lettre que vous avez eue de moy ? Quel jugement donnerez-vous de ma vie ou de ma mort ?

Je previs bien, soudain que je vis le roy, que je serois attaquée, et qu'il n'y avoit point moyen d'éviter cette rencontre, de sorte que j'allois songeant en moy-mesme quelle response je luy ferois. J'avois bonne memoire de ce que Clotilde m'avoit dit, et j'y estois bien resoluë, mais les Bacchanales n'estoient pas encore passées et je craignois de faire esclat, qui estoit ce qu'elle m'avoit le plus deffendu, de sorte que j'estois bien en peine. En fin je me resolus de remettre la response que je luy voulois faire à un autre temps, si bien que je luy dis avec un visage assez riant : Seigneur, la response que vous voulez de moy, je ne la puis faire à cette heure, et je vous supplie tres-humblement de ne m'en point vouloir presser de quinze jours, et lors vous sçavez qui me le fait faire. – J'attendray, me respondit-il, tant qu'il vous plaira, mais je croy bien que ce delay est inutile. Toutesfois, ma belle fille, puis que vous le voulez ainsi, et que je ne veux jamais aller au contraire de vostre volonte, promettez-moy qu'en ce temps-là vous me ferez assurément response. – Seigneur, luy repliquay-je, je vous le promets sur tout ce que je puis jurer de plus assuré. – Or, ma belle fille, me dit-il alors en sousriant, il faut que vous sçachiez que pour avoir le moyen de parler à vous, c'est moy qui ay rendu vostre cheval en l'estat que vous le voyez, et jugez par là que je n'auray point faute d'invention pour en trouver encore la commodité quand il me plaira. – Permettez-moy, seigneur, luy respondis-je, de vous dire que vous estes bien mauvais de faire estropier ce cheval qui n'en peut més. – Souvenez-vous, ma fille, reprit-il incontinent, que je vous aime d'une si entiere affection qu'il n'y a rien que je ne fasse pour avoir vos bonnes graces. – Vous vous donnez, luy dis-je, beaucoup de peine pour une chose qui ne le vaut pas ; mais, seigneur, puis que vous avez fait le mal à ce pauvre cheval, je vous supplie ayez-en pitié, et le guerissez. Et je dis ces dernieres paroles pour rompre le discours où il alloit entrer. – Vous pensez peut-estre, repliqua-t'il, que j'aye autant de puissance que vous qui pouvez guerir quand il vous plaist les blessures que vous faites. – O seigneur, interrompis-je, nous parlerons de cecy une autrefois, mais cependant parlons de ce pauvre animal qui ne me peut plus porter. – Cette compassion, dit-il, seroit bien mieux employée ailleurs, mais puisque vous l'ordonnez ainsi, je ne veux pas desobeir au moindre de vos commandements. Et lors, se tournant vers Ardilan, il luy commanda de faire venir un mareschal, et parce qu'il en avoit tousjours quantité qui suivoient ses chevaux, il luy en presenta un incontinent : Voy-tu, mon amy, luy dit-il, le pied de ce cheval, il y a un cloud que je vois plus haut que les autres, oste-le luy, car c'est sans doute celuy-là qui l'a blessé. Le mareschal mettant pied à terre cogneut bien que le roy disoit vray, et parce qu'il estoit fort entendu en son mestier, il l'eut bien tost tiré sans le rompre, dequoy le cheval fut tellement soulagé qu'il n'eut pas fait vingt pas qu'il ne s'en sentit presque plus.

Cependant Merindor avoit fait son message, et la gouvernante revenoit avec luy, et me faisoit conduire un autre cheval, dequoy le roy s'estant apperceu : Voicy, me dit-il, la fin de tout le contentement que j'auray d'aujourd'huy. Et poussant son cheval, se mit à courre par le mesme chemin que Merindor venoit, me laissant seule avec ma compagne et deux chevaliers

qui s'arrestèrent avec nous. Luy cependant ayant rencontré Merindor et sa compagnie : Allez, allez, luy dit-il, vous n'aviez pas pris garde que le cheval estoit encloué, vous verrez qu'il est presque guery. Le roy leur dit ces paroles en galoppant et sans s'arrester, pour monstrier qu'il ne s'en soucioit guiere, et passant plus outre atteignit bien tost la chasse, parce que le sanglier avoit donné dans un fort où il se faisoit battre encore.

Or considerez combien les hommes nous sont mortels ennemis, et quelle peine ils prennent à nous ruiner ! Mais, ô dieux ! qu'il est malaisé de se garder de leurs trahisons, et mesme quand on tombe entre les mains d'une personne ruzée et qui a une grande autorité ! J'avois assez de cognoissance de leurs tromperies, et les blessures de leurs perfidies me saignoient encore dans l'ame, je n'avois point faite d'un tres-bon conseil, et la resolution en estoit prise, comme je vous ay dit. Et toutesfois je ne me pouvois empescher d'avoir les flatteries de Gondebaut agreables, et de me plaire aux submissions d'un si grand roy. De sorte que je conseilleray toujours celles qui me voudront croire de se deffendre de tels ennemis, commes des sirenes en ne les point escoutant.

Soudain que je fus arrivée, je ne manquay point de raconter à Clotilde tout ce que Gondebaut m'avoit dit, et ce que je luy avois respondu, et elle jugea que j'avois fait fort prudemment. Mais lors que je luy dis sa ruzé, d'enclouer mon cheval pour parler à moy : O Dieu ! me dit-elle, Dorinde, voyez avec quel artifice il vous recherche, je crains en cecy quelque grand malheur, et je vous diray librement que s'il ne s'en retire quand vous luy aurez fait entendre vostre resolution, je suis d'opinion que l'on vous marie. – Madame, luy respondis-je, je m'y conduiray en sorte que j'espere que vous n'en aurez jamais que du contentement, mais pour me marier, je vous supplie tres-humblement que ce soit le dernier remede. Je hay tellement tous les hommes, que je ne croy pas pouvoir vivre avec un mary, que comme la plus miserable fille de la terre.

A ce mot nous fusmes interrompues, parce qu'on la vint advertir que les tables estoient couvertes. Clotilde dés le soir mesme en advertit Sigismond, qui voyant la franchise de mes discours, cogneut bien que je n'avois point encore de bonne volonte pour le roy. Mais craignant que je ne changeasse et desirant de le prevenir : Ma sœur, luy dit-il, j'ay envie de parler à elle, je cognoistray mieux que vous son intention, car il faut que vous sçachiez que si elle a cette recherche desagreable, le roy y travaillera longuement en vain ; que si, au contraire, elle s'y plaist, toute la peine que nous y prendrons sera inutile, et vous vous mettez en grand danger. – Je ne la croy pas si fine, respondit Clotilde, qu'elle se pust bien cacher à moy ; toutesfois essayez ce que vous dites, je m'assure qu'elle ira bien plus retenue avec vous qu'avec moy. Remettez-vous en sur moy, dit-il, et vous verrez que dans deux ou trois fois je vous en diray des nouvelles.

Le roy d'autre costé fit entendre le soir mesme à Ardilan tout ce que je luy avois dit, et à l'heure mesme ils resolurent qu'il estoit necessaire que Darinée fust advertie de l'affection que le roy me portoit, parce que le fin Ardilan l'ayant entierement gagnée, fust par les dons, fust par les promesses de mariage qu'il luy faisoit, il n'y avoit pas apparence qu'elle ne fist tout ce qu'il luy ordonneroit. Mais pour rendre l'entremise un peu plus honorable, ils furent d'avis de faire semblant que le roy me vouloit espouser, pensant non seulement de tromper sous cette proposition Darinée, mais aussi de m'attirer sous cette esperance à tout ce qu'ils desireroient. Le lendemain Ardilan ne manqua point de trouver la commodité de parler à Darinée, et apres quelques discours de son affection, et luy avoir fait de nouvelles assurances de mariage, il luy dit : Mais, Darinée, pour vous faire entierement cognoistre combien je veux estre inseparablement à vous, je vous veux remettre entre les mains un secret qui est de telle importance pour moy que, s'il estoit sceu, mon entiere ruine s'en ensuivroit, et je veux bien me

lier de telle sorte à vous par cette franchise, que vous ne puissiez jamais penser qu'il y ait quelque chose qui m'en separe. Sçachez donc, Darinée, que le roy est tellement amoureux de Dorinde qu'il n'a contentement ny repos que quand il la void, et toutesfois il en use avec tant de discretion que je ne pense pas que personne s'en soit encore pris garde. – Sans mentir, respondit Darinée avec beaucoup d'admiration, vous m'estonnez de me dire que le roy aime ma maistresse, puis qu'il est bien malaisé que telles personnes puissent avoir de l'amour sans qu'on s'en apperçoive bien tost, mais elle, comment l'a-t'elle receu ? – Je ne sçay, luy respondit-il, elle ne luy en a point encore fait de response. Elle seroit bien malavisée si elle rejettoit une fortune tant avantageuse. – Advantageuse, respondit incontinent Darinée, et comment l'entendez-vous ? – Advantageuse sans doute, repliqua-t'il, et peut-estre de telle sorte que vous vous en estonnerez plus encore que vous n'avez fait ; car il est certain que si elle fait envers luy ce qu'elle doit, le roy est resolu de l'espouser. – Le roy, interrompit-elle en joignant les mains dans son giron, est resolu d'espouser Dorinde, et par ainsi ma maistresse seroit reyne des Bourguignons ? – Elle la sera sans doute, luy dit-il, si elle sçait bien mesnager cette fortune. – O Ardilan ! luy dit-elle, en luy mettant un bras au col, tu te mocques de me dire ces choses. – Je vous proteste, adjousta-t'il, sur la foy que je dois au roy mon maistre, je ne me mocque point, et que vous en verrez les effects tels que je dis, si elle est bien conseillée. Et comment le trouvez-vous tant estrange ou tant impossible, si vous vous souvenez de l'affection qu'il a portée à Cryseide, lors qu'il la voulut espouser, et vous semble-t'il que cette estrangere fust de meilleure maison, ou eust plus de merite que Dorinde ? Non, Darinée, croyez-moy, je ne vous ments point, le roy y est resolu, il me l'a dit plusieurs fois avec de telles paroles que je sçay bien que c'est son intention. Mais je vous diray la verité, je crains que vostre maistresse ne soit mal conseillée, et qu'au lieu d'estre reyne des Bourguignons, elle ne se rende la plus malheureuse fille de ce royaume ; car si elle en fait semblant à Clotilde, c'est une chose assurée qu'elle la conseillera mal, pour plusieurs raisons, mais principalement parce qu'elle ne supportera jamais qu'avec un desplaisir extreme, qu'une personne qui luy est de tant inferieure, devienne sa dame et maistresse, et qu'il faille qu'elle obeysse à celle qui luy obeyt maintenant.

Et de plus il faut que vous sçachiez, mais cecy, ma chere Darinée, il faut que vous n'en fassiez point de semblant, il faut, dis-je, que vous sçachiez qu'elle veut un mal de mort au roy, et que cette hayne est irreconciliable, car Chilperic son pere ayant voulu ravir la couronne des Bourguignons à Gondebaut son frere aîné, il prit si mal ses mesures qu'il se laissa assieger dans Vienne où, apres avoir esté pris, il perdit la vie par le juste commandement du roy. Et quoy que ce chastiment luy fust donné avec beaucoup de raison, si est-ce que Clotilde en a la blessure bien cuisante dans le profond du cœur ; et je ne crois pas que jamais elle l'oublie, de sorte que non seulement en cette-cy, mais en toutes les autres occasions qu'elle pourra, elle essayera de luy rendre du desplaisir. Et c'est en quoy il est necessaire que vostre maistresse se prenne bien garde de ne luy parler de chose quelconque qui concerne le roy, si elle ne veut ruiner toute cette affaire. – Vrayement, dit Darinée, vous m'avez raconté quelque chose que je suis bien-aise d'avoir entendue, car elle est pleine de grande importance, et puis que vous m'en avez parlé si avant, je voy bien que vous desirez que je m'en mesle, et je vous promets que je le feray, tant parce que ce me sera tousjours un tres-grand contentement de faire chose que vous ayez agreable, que d'autant que le roy, ayant le dessein que vous me dites, fait un honneur à ma maistresse qu'elle seroit tres-mal avisée de refuser. – Dans peu de jours je vous en diray davantage, cependant, prenez garde que cette affaire ne se descouvre devant qu'elle soit entierement resoluë, car cela pourroit y mettre beaucoup d'empeschement.

Tels furent les discours qu'Ardilan tint à Darinée, qui les creut si assurément que depuis je

cognus bien estre vray ce que j'avois si souvent ouy dire à mon pere, je veux dire que, quand un prince en veut tromper quelqu'autre, il faut premierement qu'il abuse l'ambassadeur qu'il luy envoie, parce que cettuy-cy ayant opinion que ce qu'il dit soit vray, il invente des raisons, et les dit avec une assurance toute autre que s'il pensoit mentir.

Darinée aussi qui, par l'esperance de mon mariage qu'elle croyoit assuré, prevoyoit de futures grandeurs et pour moy et pour elle, pardessus tout ce que nous pouvions esperer, mouroit d'impatience de m'en pouvoir parler. Je cognoissois bien qu'elle en alloit cherchant la commodité, mais d'autant que je pensois que ce fust pour quelques affaires domestiques, et que jamais je n'eusse pensé qu'elle eust eu cognoissance de cette affaire, je ne m'en souciay pas beaucoup. Le soir toutesfois que nous nous trouvasmes toutes seules, parce que je l'aymois pour sa fidelité et pour son affection, la voyant si desireuse de m'entretenir : Et bien ! luy dis-je, Darinée, qu'y a-t'il de nouveau ? Elle me respondit en sousriant : Pour vous, madame, il n'y a rien de nouveau à ce que je croy, mais seulement pour moy qui avoue n'avoir eu jamais tant de contentement que quand j'ay appris cette nouvelle. – Et dequoy veux-tu parler ? luy dis-je, car quant à moy, je ne sçay ce que tu veux dire. – Vous estes bien, me repliqua-t'elle, la plus dissimulée du monde quand vous parlez de cette sorte, mais pensez-vous qu'il y ait quelqu'un sous le ciel qui vous ayme plus que moy ? Je proteste, madame, que je ne le cede pas mesme à l'amitié que vous vous portez et toutefois vous avez bien le courage de vous cacher à Darinée, Darinée, dis-je, qui ne se soucie ny de pere ny de mere pour vous servir, et qui a mis sous les pieds tous les liens de parentage, et toutes les obligations qu'on y peut avoir, pour n'avoir jamais autre pensée que d'estre aupres de vous ! J'avois bien quelque occasion de me plaindre si je voulois, mais Dieu ne vueille que je fasse cette faute de desappreuver chose quelconque que vous avez agreable ! – Je te jure, luy dis-je, en sousriant, que je ne sçay dequoy tu te plains. – Et je vous jure, me respondit-elle de mesme façon, que vous parlez au plus loin de vostre pensée. Mais pourquoy, madame, vous cachez-vous à moy d'une chose que je desire autant que vous ? Croyez-vous que je ne le sçache pas ? Vous estes bien deceue, car j'en sçay peut-estre plus de particularitez que vous-mesme. – Dy moy pour le moins, luy respondis-je, dequoy tu veux parler ? – Et bien ! dit-elle, puis que vous voulez que ce soit moy qui vous die ce que vous me deviez avoir dit il y a long temps, je le veux bien, à condition qu'une autrefois vous ne vous tiendrez plus si cachée à vostre fidelle Darinée. Avez-vous opinion, madame, continua-t'elle, que je ne sçache que, Dieu mercy ! le roy est amoureux de vous ? – De moy ? interrompis-je, et luy mettant la main sur la bouche, tay-toy, folle, ne parle point de cela, tu ne sçais ce que tu dis. Darinée alors se retirant d'un pas : Je ne sçay ce que je dis ? reprit-elle, si fay, je vous en assure, je le sçay, et je le sçay si bien, que je vous diray encore qu'il ne tiendra qu'à vous, que vous ne soyez reyne des Bourguignons.

A ce mot de reyne je rougis, et mettant une main sur les yeux : Je pense, luy dis-je, que tu n'es pas bien sage, et si quelqu'un t'oyoit tenir ce langage, que penseroit-il de toy et de moy ? – Je vois bien, respondit-elle, que personne ne nous escoute, mais croyez-moy que si j'estois en vostre place, j'aurois bien-tost conclud cette affaire, et vous souvenez que (dittes et faites tout ce que vous voudrez) jamais la fortune ne vous fera plus de grace qu'elle vous en presente. Comment, ma maistresse, pouvoir estre Reyne des Bourguignons et ne la vouloir pas estre ! Vous dites que vous pensez que je sois folle, souvenez-vous que vous la serez bien davantage, si vous ne vous prevalez du bon-heur qui se presente. Elle continua encore ce discours avec de semblables raisons, de sorte que je ne pus m'empescher de sousrire, voyant l'affection dont elle en parloit. Mais lors qu'elle me vid sousrire, moitié en colere, elle bransla la teste en me disant : Et bien, bien ! ma maistresse, vous riez de ce que je vous dis, voulez-vous gager que vous regretterez, les larmes aux yeux, de ne m'avoir pas voulu croire ?

Je ne me pus empescher de rire alors tout à fait, qui fut cause que presque en colere à bon escient, elle s'en voulut aller, jurant que, puis que je me mocquois d'elle, elle ne me parleroit jamais d'affaire quelconque, ny me n'advertiroit jamais de chose qu'elle ouyst dire ; mais je la retins, desiruse de sçavoir au long ce qu'elle disoit, et comme elle l'avoit sceu. Je luy dis donc en la retenant par la robbe : Mais, Darinée, ne veux-tu pas que je rie quand tu me dis quelque chose qui me plaist ? Penses-tu que d'estre reyne, ce soient de si mauvaises nouvelles qu'il en faille pleurer ? Il est vray que tu le dis d'une facon que je ne sçay si tu en parles à bon escient, ou si tu te moques. Dy moy, je te prie, bien au long cette affaire et comme tu la sçais. – Madame, reprit-elle alors avec une affection que je ne sçauois vous représenter, je vous dis que, veritablement, si vous voulez, le roy Gondebaut vous fera reyne des Bourguignons, et qu'il ne tiendra qu'à vous que cela ne soit bien-tost. – Et que faut-il que je fasse ? luy respondis-je. – Il faut seulement, dit-elle, que vous vueilliez espouser le roy qui vous ayme plus que sa vie. – Et comment, adjoustay-je, sçais-tu ce que tu dis ? – Or, respondit-elle incontinent, c'est ce que vous ne sçauerez pas devant que vous m'ayez dit si vous le voulez ou non, car si vous refusiez ce que l'on vous offre, à quoy faire voulez-vous sçavoir qui vous le presente ? – Et peux-tu douter, Darinée, luy dis-je, me je ne reçoive volontiers la couronne des Bourguignons, s'il y a apparence que je la puisse avoir ? Il faudroit bien que j'eusse perdu le sens si je faisois cette faute, mais la difficulté n'est pas en ma volonté, c'est en celle du roy qui peut-estre se mocque de moy. – Le roy, me respondit-elle, ne se mocque point, et si vous voulez vous conduire comme vous devez, je mettray la vie, et l'autre encore que j'attends apres cette-cy, que vous en verrez l'effect plustost peut-estre que vous ne pensez. Cette fille parloit avec tant d'assurance que j'avoue, madame, que je commencay de croire qu'elle en sçavoit plus que moy. Et incontinent apres, l'ambition qui ne s'esloigne guiere des courages genereux, me vint chatouiller de sorte, qu'oubliant tout ce que la sage Clotilde m'avoit commandé, et que je luy avois promis, je fis resolution de suivre le conseil de Darinée, si je voyois qu'il y eust apparence. Et pour ce, apres y avoir pensé quelque temps sans parler et les yeux en terre, en fin je luy respondis : Voy-tu, Darinée, si tu me parles clairement de cette affaire, et que je voye qu'il y ait apparence à ce que tu dis, je te promets que je feray tout ce que tu voudras ; je sçay bien que tu m'aymes et que par ainsi tu desires mon bien et mon advancement. – Soyez-en assurée, madame, me dit-elle, que j'ayme vostre bien et le desire plus que vous-mesme. J'ay esté tousjours nourrie aupres de vous, et s'il plaist à Dieu, je finiray mes jours en vous servant ; et ayant ce dessein, pourriez-vous bien croire que je ne desirasse vostre bien et vostre advancement ? Or, madame, puis que je vous voy resolute de faire en cecy ce que vous devez, sçachez, je vous supplie, que le roy est tellement assotté de vous que, si vous voulez, il vous espousera. Et Ardilan, que vous cognoisez [sic!] bien, me l'est venu dire de sa part il y a desja cinq ou six jours, et par ce que du premier coup je n'en ay rien voulu croire, je ne vous sçauois dire avec quelle instance il m'a pressée. – Mais, Darinée, luy respondis-je, en soupirant, ne sçais-tu pas combien les hommes sont trompeurs ? Et puis qu'est-ce qui peut convier le roy à ce que tu dis ? – Madame, me respondit-elle incontinent, tous ceux qui jusqu'icy vous ont recherchée, ils l'ont tous fait pour leur avantage, parce que ce leur en estoit beaucoup de vous espouser ; mais en la recherche que le roy vous fait, si ce n'estoit l'amour qu'il vous porte, quel avantage en pourroit-il pretendre ? et n'avez-vous pas veu qu'il a bien voulu espouser Cryseide, cette estrangere, pour laquelle il a fait tant d'edits et tant de poursuites, et ne valez-vous pas bien autant qu'elle ? Vostre beauté ne cede point à la sienne, vostre race vaut mieux, et vostre alliance aussi : pour le moins, vous n'estes point estrangere ; vous n'estes point captive, ny n'avez jamais esté, Dieu mercy ! le butin des soldats. Or dittes donc avec moy, madame, si le roy a pris tant de peine pour espouser cette

Cryseide qui vous estoit tant inferieure, pourquoy, puis qu'il le dit, n'espousera-t'il pas Dorinde, et qui a tant d'avantages pardessus cette Cryseide ? – Mais, luy dis-je, posons qu'il soit ainsi, que veut Ardilan que je fasse ? – Il veut, repliqua-t'elle incontinent, en premier lieu, que vous aymiez le roy, et puis que vous preniez bien garde d'en parler à personne, et sur tout à Clotilde, car il faut que vous sçachiez, madame, que cette princesse a beaucoup d'occasion de vouloir mal au roy, parce que Chilperic, qui estoit frere du roy, voulut usurper ce royaume, mais le roy qui est si vaillant, le prit dans Vienne et le fit mourir.

Clotilde qui le sçait, se voyant entre ses mains, n'en ose rien dire, craignant qu'il ne la renferme parmy les Vestales comme sa sœur. Mais soyez assurée que, si elle estoit en liberté, elle luy feroit bien paroistre les effects de sa mauvaise volonté. Tant y a, madame, que vous devez vous cacher plus d'elle que de personne du monde, quand ce ne seroit que d'autant que vous estant à son service, elle mourroit de vous voir eslevée en tel estat qu'il faudroit qu'elle vous obeyst et respectast, autant qu'à cette heure vous luy rendez et de respect et d'obeissance.

Darinée me sceut de telle sorte représenter toutes ces considerations, et elle treuva en moy un esprit si disposé à les recevoir que, devant que nous separer, je luy promis de faire tout ce qu'elle voudroit, pourveu qu'elle s'empeschast bien que nous ne fussions trompées. O combien il est dangereux de mettre des personnes interessées près des jeunes filles ! Dés lors, quelque resolution que j'eusse faite au contraire, ayant oublié tous les sages conseils de Clotilde et les sermens qu'elle avoit receus de moy, je fis dessein de ne luy en parler plus, ou pour le moins de bien voir si le roy ne se mocquoit point, devant que de luy rien découvrir de cette dernière affaire. Darinée transportée de joye me voyant faire cette resolution, me prit la main : Et moy, me dit-elle, madame, je vous baise à ce coup la main, non pas comme à Dorinde, mais comme à la reine des Bourguignons, telle que desja je vous tiens.

Nous nous separasmes ainsi, et dés le lendemain faisant sçavoir à Ardilan qu'elle vouloit parler à luy, elle raconta par le menu tout ce qui s'estoit passé entre nous, dont il fit paroistre tant de contentement que cette sotte fille en demeura encore beaucoup plus abusée.

Le jeune prince Sigismond, par l'advis du prudent Avite, avoit dés long-temps secrettement acquis un des valets de chambre de Gondebaut, par lequel il estoit adverty de tout ce qui se faisoit de plus particulier dans sa chambre, et cela sans nul mauvais dessein, sinon pour remedier quelquefois aux passions trop violentes du roy, lors qu'il se mettoit en colere contre quelqu'un, ainsi qu'il y estoit assez sujet, ou bien pour donner ordre aux affaires de l'Etat, selon qu'il estoit adverty que ce seroit le contentement de Gondebaut. Or de fortune, quoy qu'Ardilan fust bien fin, et qu'il se prist garde de n'estre point ouy de personne, lors qu'il parloit au roy de telle affaire, si est-ce qu'il ne pust si bien faire que ce jeune homme n'entendist toute cette negotiation, parce que cettuy-cy qui n'avoit autre dessein que d'escouter, aussi-tost qu'il voyoit que quelqu'un parloit bas au roy, c'estoit alors qu'il avoit plus de soin de se mettre en lieu où il pust entendre quelque chose. Cette fois donc, d'autant qu'il avoit desja remarqué que depuis quelques jours cet Ardilan traittoit fort particulièrement quelque chose de nouveau, et qu'il n'en avoit encore rien pu découvrir, il se cacha derriere une tapisserie lors qu'il vid Ardilan, se doutant bien que le roy estant seul, il ne failliroit pas de luy en parler. Et il ne fut point deceu, car d'abord qu'il ne vid personne dans la chambre, il s'approcha du roy, et au commencement luy parla assez bas, mais apres, relevant la voix, il commença de nommer Darinée et Dorinde, ce qui luy fit juger que c'estoit d'amour, et peu à peu, se mettant à se promener dans la chambre, il en ouyt tout ce qu'il pouvoit desirer, dequoy il donna incontinent advis au jeune prince qui receut avec un contentement extreme l'advertissement. Non pas qu'il ne luy faschast fort que le roy continuast ma recherche,

cognoissant bien qu'ayant un mesme dessein, il ne pourroit qu'en recevoir beaucoup de peine, mais il estoit bien aise de le sçavoir, afin d'y remedier le mieux qu'il luy seroit possible. Il le remercia donc, et apres luy avoir fait quelque present, et prié de vouloir continuer, avec assurance de faire pour luy de grandes choses, quand l'occasion s'en presenteroit, il luy donna congé.

Et le lendemain au soir que nous estions dans la chambre de Clotilde, et que mes compagnes estoient attentives à divers jeux, et que de fortune j'estois seule à un des bouts de la chambre, il s'approcha de moy, et voyant que je ne prenois pas garde à luy, comme estant entierement toute en mes pensées, il me passa les mains devant les yeux deux ou trois fois, sans qu'au commencement je le visse, tant j'estois distraite ailleurs. – Vrayement, me dit-il, Dorinde, c'est à bon escient que vous entretenez vos pensées. A cette voix je revins à moy, et me frottant les yeux, comme si je fusse sortie d'un profond sommeil, j'allois cherchant quelque mauvaise excuse de la faute que j'avois faite, mais luy, en m'ostant les mains de devant les yeux : Il ne faut point, me dit-il, la belle fille, que vous ayez honte de vous entretenir toute seule, car je seray tousjours l'un de ceux qui soustiendront que vous faites fort bien, puis qu'il est vray que vous ne sçauriez trouver un meilleur ny un plus bel entretien. – Seigneur, luy dis-je, je voudrois bien n'avoir pas tant de raison de vous desdire que j'en ay ; le respect que je vous dois seroit cause que si vous n'aviez parlé que de la bonté, je n'aurois pas la hardiesse de vous contredire, parce que la bonte n'estant pas chose qui se voye, on peut la dire telle que l'on veut, mais ayant mis en avant la beauté de laquelle tous les yeux peuvent juger, vous me permettrez de dire que c'est un excez, ou de courtoisie, ou de flatterie. – Si vous pouviez vous voir, me dit-il, avec les yeux de Sigismond, vous ne parleriez pas ainsi. Mais laissons ce discours qui vous doit estre trop ordinaire, car je m'assure que tous ceux qui parlent à vous, vous en disent autant, et me respondes, je vous supplie, si vous voulez gager avec moy que je devineray ce à quoy vous pensiez quand je suis venu. – Il seroit bien malaisé, luy respondis-je, que vous le puissiez faire, puis qu'à peine le pourrois-je dire moy-mesme, et si j'osois gager avec vous, je le ferois bien sans crainte de perdre. – Vous ne perdrez jamais rien avec moy, me dit-il, que ce que vous voudrez, car je suis tellement vostre que personne ne le sçauroit estre davantage, et si vous vouliez quelque chose de moy, quand ce seroit ma vie, elle ne vous seroit jamais refusée.

Je luy respondis en sousriant : C'est sans doute, seigneur, ce soir que vous avez resolu de vous mocquer de moy, mais vous avez toute puissance, et je recevray tousjours tout ce qui viendra de vous avec le respect que je dois. – Vous auriez bien plus d'occasion, reprit-il incontinent, de faire ce jugement de quelqu'autre que de moy, et celuy de qui je vous parle, c'est celuy en qui vous pensiez quand je suis venu vers vous. – Je ne sçay, repliquay-je, ce que vous voulez entendre, et moins encore quand vous dites que c'estoit en luy que je pensois, car je n'avois ma pensée qu'à dormir. – Vous estes trop dissimulée, adjousta-t'il d'une voix un peu plus basse, car vous repassiez en vous-mesme les discours que le roy vous tint, quand il fist enclouer vostre cheval.

A ce mot veritablement je rougis, et fus si surprise que, luy le recognoissant, il continua : Non, non, ma belle fille, ne rougissez point de ce que je vous dis, car lors que vous sçaurez l'affection que je vous porte, vous ne serez point marrie que je sçache les affaires dont je vous parle, vous offrant de vous y servir avec tant de franchise, que peut-estre ne trouverez-vous jamais personne qui en puisse tesmoigner davantage. Et pour vous monstres par l'effect la verité de mes paroles, je sçay le dessein du roy, et je vous advertis que, si vous n'y prenez garde, il vous trompera. Mais, et ce qui est encore plus à considerer, Ardilan est tellement descrié dans la Cour, qu'aussi-tost que l'on verra l'accez qu'il commence d'avoir avec

Darinée, chacun le jugera à vostre desavantage, et croyez que cet advertissement que je vous donne est le plus salutaire que vous puissiez recevoir de personne. Il adjousta encore quelques paroles à celles-cy qui me firent bien cognoistre qu'il sçavoit tout le dessein du roy, et la menée d'Ardilan. Et parce que je creus que de le luy nier tout à fait, ce seroit luy en faire croire davantage, et qu'aussi il me sembloit que ce qu'il me representoit n'estoit pas sans apparence de raison, je luy respondis : Vous me parlez, seigneur, d'une chose que, si je pensois en vous la celant la pouvoir cacher à moy-mesme, je mourrois plustost que de la vous advouer, mais puis que, quoy que je fasse, je ne puis pour mon malheur en estre ignorante, je confesse que le roy a fait ce que vous m'avez dit, et que depuis j'ay fort bien recognu qu'Ardilan a plus de communication avec Darinée que je ne voudrois. Mais, seigneur, quel remede y a-t'il puis que c'est le roy, sinon de m'en aller si loing de ses Estats, que jamais personne qui me cognoisse maintenant n'entende mon nom ? Car ne croyez pas, continuay-je, que je ne sçache bien que le roy se mocque de moy, mais ce qui m'en fasche, c'est que cependant chacun en jugera ce qui luy plaira. Et puis, seigneur, que vous m'en parlez si avant, et que le tiltre que vous portez de chevalier, outre celui de grand prince, vous oblige d'assister les dames affligées, je vous supplie de me dire ce qu'il vous semble que je doive faire. – Ma belle fille, me respondit-il, croyez que l'affection que je vous porte ne me permettra jamais de vous refuser ny assistance ny conseil que vous vueilliez de moy. J'ay peur que l'on ne prenne garde que nous parlons trop longuement ensemble ; à la premiere fois que je pourray vous entretenir, je vous en diray davantage. Cependant fuyez l'amour du roy, et croyez-moy qu'elle est grandement ruyneuse pour vous, et sur tout gardez-vous d'Ardilan.

Tels furent les premiers discours qu'il me tint, et parce qu'il s'estoit apperceu que Clotilde avoit jetté les yeux deux ou trois fois sur nous, il s'en alla en mesme temps vers elle luy raconter ce qui s'estoit passe entre nous. Mais il se garda bien de luy dire les assurances qu'il m'avoit données de sa bonne volonté, seulement il luy fit entendre ce qu'il m'avoit dit du roy, et qu'Ardilan commençoit de parler à Darinée.

Et voyez s'il estoit fin ! Exprés pour faire qu'elle essayast avec plus de peine de me divertir du roy, il fit semblant d'avoir recogneu que je n'estois pas tant esloignée de cette recherche que je luy faisois paroistre, et qu'Ardilan estoit si fin et si cauteleux, que si l'on n'y prenoit bien garde, il m'y embarqueroit insensiblement. Clotilde qui veritablement ne vouloit point que je fusse trompée, luy promit d'y avoir l'œil de telle sorte que ny elle ny moy ne serions point deceues, mais aussi que de son costé il prist la peine de luy ayder, car il leur seroit bien plus aisé, lors que tous deux y travailleroient, de divertir les desseins du roy, et de recognoistre les finesses de cet homme.

O dieux ! que c'est une cruelle destinée que la nostre, d'estre contraintes de vivre parmy nos ennemis ! car quel ennemy plus cruel pouvons-nous avoir que l'homme, puis que jamais il ne se lasse de nous travailler ? Si ce n'eust esté cet impitoyable naturel qu'ils ont tous, pourquoy le roy, en l'aage où il estoit, ne m'eust-il laissé vivre en repos au service de cette sage princesse ? Pourquoy Ardilan eust-il pris la peine de gagner Darinée avec tant de soing ? Mais pourquoy le jeune Sigismond eust-il laissé tant d'autres bons desseins qu'il pouvoit avoir pour tromper et Clotilde et moy ? Quand j'ay long-temps pensé sur ces choses, il faut en fin que j'advoue estre vray ce que l'on dit, que tout l'univers se maintient par des choses contraires, et que nostre contraire, c'est l'homme, ou pour mieux dire que les dieux ne voulans pas qu'il y eust en terre un parfait contentement pour nous, y ont produit des hommes seulement pour nous tourmenter.

Et voyez, je vous supplie, jusques où passa la finesse et l'artifice de ce jeune prince ! Depuis ce jour, il ne trouva jamais occasion de parler à moy, qu'il ne me fist de nouvelles assurances

de sa bonne volonté, et cependant il faisoit soubsmain que Clotilde me parloit continuellement contre Gondebaut et contre Ardilan, et ils y travaillèrent bien de telle sorte, qu'enfin je commençay d'entrer en doute des promesses du roy, me semblant que les raisons que Sigismond m'alleguoit avec tant d'apparence de bonne volonté n'estoient point mauvaises, mais ce qui m'estonna le plus, ce fut les longueurs et les dilayemens du roy depuis ma response. Et parce que j'avois jusques alors tenu caché à la princesse le dernier discours qu'Ardilan avoit fait à Darinée, je me resolut en fin de le luy declarer, tant parce que j'eus peur que le prince qui en sçavoit quelque chose ne le luy dist, et qu'elle n'en fust offensée contre moy, que pour estre tres-assurée que la princesse m'aymant comme elle me faisoit paroistre, elle se resjouiroit de ma future grandeur, s'il y avoit apparence que la promesse que l'on me faisoit pust avoir effect, ou qu'autrement elle m'ayderoit à me desabuser.

Un soir donc qu'elle estoit dans le lict, et que suivant sa coustume, elle m'appella, je luy dis, non pas sans rougir : Cette bougie, madame, que je tiens en la main, car tant que j'estois à genoux aupres d'elle, j'avois accoustumé d'y en avoir une, vous fera bien voir que j'ay honte de ce que j'ay à vous dire ; mais mon devoir qui est plus puissant, me contraint de vous faire un discours qu'il est necessaire que vous entendiez. Sçachez donc, madame, que ce matin Darinée m'a porté une parole de la part du roy qui est bien gratieuse, (et je feignois que c'estoit le jour mesme, de peur qu'elle ne creust que je le luy eusse voulu celer), mais, madame, je ne sçay si j'auray la hardiesse de la vous dire. Clotilde en sousriant, comme en colere me respondit : Le roy ne se lassera-t'il jamais de m'offenser en vous desobligeant ? J'advoue que c'est trop opiniastrer un meschant dessein. Mais, Dorinde, dites hardiment ce que c'est, et croyez qu'autant que je suis en colere contre luy, autant vous en sçay-je bon gré. N'est-ce pas encore quelque lettre ? – O madame ! luy dis-je, c'est bien autre chose qu'une lettre. – Est-ce point, reprit-elle, quelque present ? – C'est bien, repliquay-je, un present, et des plus grands qu'il puisse faire, mais il n'est qu'en discours. – Si vous vous repaissez de paroles, adjousta-t'elle, je m'assure que vous aurez bien le moyen de vous maintenir en bon poinct, car c'est une viande de laquelle il ne vous laissera jamais avoir faute ! Mais en effet, qu'est-ce que Darinée vous a dit de sa part ? – Je vous supplie, luy dis-je en sousriant, d'en rire donc devant que je vous le die, car je vous assure que ce message le vaut. Sçachez, continuay-je, apres m'estre teue quelque temps, que Darinée toute empressée est venue me trouver dans le lict, pour me dire que le roy me veut espouser. Jugez, madame, si je me suis mocquée d'elle, autant qu'Ardilan a fait de moy, lors qu'il luy est venu porter ces nouvelles. – Le roy, reprit Clotilde, vous veut espouser ? – Ardilan, repliquay-je, l'a juré avec mille serments à Darinée, et luy a donné charge de me le dire. – O ma fille ! s'escria incontinent la princesse, donnez-vous garde de le croire, c'est une pure meschanceté, le poison est caché sous le sucre, ce n'est que pour vous ruyner. Et pour vous le faire paroistre, dittes à Darinée qu'elle fasse response à ce cauteleux, que si le roy a ce dessein si honorable et si avantageux pour vous, il faut seulement qu'il me le die, et que pour certain je n'y contrediray jamais. S'il en fait refus, croyez, qu'il vous veut tromper, car à quelle occasion le roy se voudroit-il marier à cachette, ou encore qu'il le voulust, comment pourroit-il penser qu'une telle action pust demeurer secrette ? Non, Dorinde, soyez assurée que ce n'est pas le dessein du roy, mais celui-là seulement d'Ardilan qui ne se soucie d'engager son maistre, à quelque prix que ce soit, pourveu qu'il obtienne ce qu'il desire. C'est pourquoy je suis d'avis que si vous ne voyez promptement les effects de ces paroles, vous deffendiez si absolument à Darinée de parler à Ardilan qu'il n'ait plus sujet d'esperer de vous pouvoir tromper. Et sur ce discours, continua-t'elle, je m'estonne que Darinée ait eu si peu d'entendement que d'avoir voulu non seulement se charger de le vous dire, mais de l'escouter ; et assurez-vous qu'il faut que cet homme l'ait gagnée, ou par

presens, ou par quelqu'autre artifice. Et si cela est, je suis d'avis que vous vous defassiez d'elle le plustost que vous pourrez, car ce n'est pas fait sagement que de nourrir aupres de soy des personnes de cette humeur. – Madame, luy respondis-je froidement, je ne manqueray point en chose quelconque que vous m'ayez commandée. Et quant à ce qui est de Darinée, c'est la verité que j'en suis demeurée aussi estonnée que vous estes, et n'eust esté que je vous en voulois donner advis, pour sçavoir comme j'avois à m'y conduire, elle ne s'en fust pas allée sans response, mais j'espieray de telle sorte ses actions, que j'en descouvriray la verité.

Quelques jours s'escoulerent devant que j'eusse le courage de rompre entierement avec le roy, car l'esperance d'une telle grandeur de laquelle j'estois chatouillée, me faisoit aller dilayant. Cependant le jeune Sigismond, qui estoit adverty de ce que je vous ay dit, feignant de me vouloir destourner de l'amour du roy, ne perdit pas la moindre occasion de me faire paroistre la sienne, mais toutesfois avec tant de discretion que Clotilde ne s'en pouvoit appercevoir. Au contraire il monstrois de desapprouver de sorte cette façon de vivre, qu'elle eust plustost creu toute autre chose, que non pas Sigismond amoureux ; mais lors qu'il estoit en lieu où personne ne pouvoit ouyr ses discours, il ne cessoit jamais de me donner de nouvelles assurances de sa bonne volonté ; et j'avoue que si j'eusse eu à choisir, l'amour du fils m'eust bien fait quitter celle du pere. Et cela fut cause que je ne dis jamais à Clotilde celle qu'il me portoit, quoy que je cogneusse bien que je le devois faire, mais la crainte, outre cela, que j'eus de mettre contre moy en mesme temps et le pere et le fils, m'empescha de le luy dire.

Un jour que nous estions dans les jardins de l'Athenée, car desja la rigueur de l'hyver estoit passée, et les arbres commençoient de reprendre leur chevelure, Sigismond, qui depuis quelque temps estoit tousjours parmy nous, me prit sous le bras, et m'ayant un peu separée de mes compagnes : Ma belle fille, me dit-il, je m'assure que vous ne pouvez plus douter de l'affection que je vous porte ; et cela estant, est-il possible que vous n'ayez point pitié de moy ? –

Seigneur, luy dis-je, encore que ce que vous me dites soit en vous jouant, si est-ce que je ne laisse pas de vous estre grandement obligée dequoy vous prenez la peine de le dire, de quelque façon que ce soit, et je le reçois de cette sorte du prince Sigismond, avec le respect que je dois.

– Si je pensois, adjousta-t'il, que vous crussiez ce que vous me dites, je jure que je me plaindrois bien fort de vous, mais je sçay que cette response est ordinaire dans la bouche des belles qui vous ressemblent, et c'est pourquoy je vous conjure par la chose du monde que vous estimez le plus, de me dire si vous ne cognoissez pas assurément que le prince Sigismond est amoureux de vous. – Vostre desir, luy dis-je, est trop fort pour ne retirer la verité de mon ame, pour cachée que je l'y voulusse tenir. Sçachez donc, seigneur, qu'il est vray que je croy que vous ne me voulez point de mal, mais comment en voudriez-vous à une personne qui vous honore comme je fay ? – Vous avez raison, ma belle fille, reprit-il incontinent, d'avoir cette creance, car il n'y a rien au monde d'assuré si mon affection ne l'est, et j'eslirois plustost de me hayr moy-mesme, que de ne vous aymer point. – Cette creance, luy dis-je, ne vous peut servir de rien, et me peut estre fort desavantageuse. – Cette creance, reprit-il, est ce qui me peut donner le plus grand contentement que j'espere en toute ma vie, et ne vous peut jamais rapporter aucun desplaisir, et vous en pouvez tirer une assurance infailible, puis que jamais chose qui vous puisse estre ennuyeuse ne me sçauroit plaire. – Je sçay bien que le prince Sigismond, luy respondis-je, est la mesme courtoisie, et qu'il est serviteur de toutes les dames. – Il est vray, reprit-il incontinent, que j'honore toutes celles de vostre sexe, mais pour l'amour de vous. – Mais, seigneur, luy dis-je en l'interrompant, cette peine que vous prenez, si vos paroles sont veritables, ne vous sera-ce pas un travail inutile, et à moy un honneur bien cher vendu si l'on vient à s'en appercevoir, car que pouvez-vous esperer de moy, et quels discours n'en fera-t'on point à mon desavantage, si on le sçait ? – Dorinde, me respondit-il

alors, avec un visage plus serieux, je ne vous diray pas comme le roy, que je vous espouseray, car je ne vous tromperay jamais, mais je vous diray bien par ma foy, que je voudrois vous pouvoir espouser, et je ne croy pas que, quand ce que je dis viendroit à estre sceu de tout le monde, il y eust personne qui vous en pust blasmer ; au contraire, puis que nul homme d'honneur n'a cette envie pour personne qu'il n'honore et n'estime beaucoup, je crois qu'on n'en sçauroit faire de jugement qui ne vous fust avantageux. Quant à l'utilité que j'en pretends, vivez, ma fille, avec cette creance que je vous estime si fort, que je n'en veux autre chose que le contentement de vous aimer, et si avec cette cognoissance vous preniez quelque volonté d'avoir agreable cette affection, je pourrois dire que mon plus grand desir seroit accompli.

Je voulois luy respondre, lors qu'une de mes compagnes me vint dire que Clotilde avoit affaire de moy. Cela fut cause que nostre discours fut interrompu, dequoy je ne fus pas marrie, car je voyois bien que l'affection et la soubmission de ce jeune prince, commençoient de m'embarrasser. Mais, ô dieux ! avec combien de soing celles de nostre aage se doivent-elles garder de semblables rencontres ! Je venois d'estre deceue de trois ou quatre personnes, je n'estois pas encore hors de la tromperie que le pere me brassoit, et je ne sçay comment je me laissois peu à peu prendre aux flatteries du fils ! Et le pis, c'estoit que je le cognoissois et ne m'en pouvois garantir.

Depuis ce jour, ce prince continua de sorte cette recherche, que Clotilde faillit de s'en prendre garde, mais luy, qui estoit et fin et advisé, aussi-tost qu'il s'en appercevoit, demouroit tellement retiré, et avec une telle indifference en ce qui estoit de moy, qu'elle en perdoit incontinent l'opinion, outre que de mon costé j'aydois à cet artifice en tout ce que je pouvois, l'advertissant quand quelquefois il se descouvroit trop, et le conjurant autant qu'il m'estoit possible de vivre avec discretion. Et je ne prenois pas garde que ces advertissemens estoient autant d'assurances que je luy donnois de la bonne volonté que j'avois pour luy, ce qui luy donna tant de hardiesse, qu'il commença de m'escire, et peu apres de me faire de petits presents, qu'au commencement il couvroit par une bien-vueillance qu'il portoit à toutes celles qui servoient Clotilde, ausquelles à mon occasion il en faisoit de mesme, pour avoir la commodité de me donner, sans qu'on le pust soupçonner d'une plus particuliere affection. D'autresfois il jouoit avec moy, et se laissoit perdre à dessein des discretions, et quoy que ses presens ne fussent jamais sans le congé de la princesse, si est-ce que tousjours il les accompagnoit secrettement de quelque lettre ou de quelques vers. Je me souviens qu'il me donna un esventail qui estoit fort beau, et ensemble tels vers.

SONNET

Sur un esventail.

Trop heureux esventail, que je porte d'envie
Quand je me considere, au bon-heur qui t'attend !
Que je serois heureux si j'en avois autant !
Et que j'estimerois la douceur de la vie !
Tu baiseras la main qui m'a l'ame ravie,
Et le feu de ses yeux quelquesfois esventant,
De cent et cent baisers elle t'ira flattant,
Comme pour payement de l'avoir bien servie.

Je te donne, esventail, à celle à qui je suis :
Tu seras auprès d'elle, et moy je ne le puis,
Tant est grand ton bon-heur et mon malheur extreme.
Que le cruel destin se mocque bien de moy
Puis, heureux esventail, que je fay plus pour toy
Qu'il ne m'est pas permis de faire pour moy-mesme

J'eus plusieurs autres semblables vers en diverses occasions, et des lettres aussi, selon le sujet des presens, ou des accidens qui nous arrivoient, mais tousjours avec tant de discretion, que jamais la princesse ne s'en apperçut, ny Gondebaut. Et parce que je sçavois quelle part Ardilan avoit en la confidence de Darinée, je me cachay autant d'elle que de tout autre, car j'advoue que la jeunesse de ce prince et le bon naturel que je cognoissois en luy avoient tant gagné sur moy, que peu à peu je m'estois grandement destachée de Gondebaut, parce qu'outre l'amitié de Sigismond, Clotilde estoit continuellement apres moy à me représenter l'humeur changeante du roy, et combien les affaires de son Estat esloignoient l'effect des esperances qu'il me donnoit. Je disputay longuement en moy-mesme, mais en fin quelque bon Demon m'ouvrit les yeux, et me fit voir que tout ce qu'Ardilan me disoit n'estoit qu'un artifice. Je me resolus donc par le conseil de Clotilde de l'essayer, afin de ne demeurer pas plus longuement en cette tromperie. Un soir que Darinée, par le conseil de ce fin et ruzé Ardilan, me pressoit plus que de coustume : Darinée, luy dis-je, croyez-vous bien qu'Ardilan soit veritable ? – Ah ! madame, me respondit-elle, il mourroit plustost que de me mentir. – M'amie, luy dis-je, que vous estes abusée ! je sçay d'assurance qu'il se mocque de vous et de moy ; et pour vous monstrier que j'en suis fort bien advertie, vous m'avez dit qu'il vous avoit promis de vous espouser. – Il est vray, madame, me respondit-elle, mais avec vostre congé. – C'est bien ainsi que je l'entends. Mais respondes-moy, je vous supplie, s'il n'est point un abuseur, à quoy tient-il qu'il ne le faict ? – Madame, me dit-elle, je ne l'en ay pas pressé, mais je croy bien qu'aussi-tost que je feray semblant de le desirer, il s'y portera encore avec plus d'affection que moy. – Or bien, Darinée, adjoustay-je, des petites choses on vient bien souvent à la cognoissance des plus grandes. N'est-il pas vray que si Ardilan vous trompe en la promesse qu'il vous a faite, il y a apparence qu'il en fasse de mesme en ce qui me touche ? – Je le croy tres-assurément, me respondit-elle. – C'est pourquoy, repris-je, pour cognoistre s'il ne ment point en ce qui est du roy, je suis d'avis que nous en fassions la preuve par luy-mesme. Pressez-le donc de vous espouser, et dittes-luy pour vostre excuse que toutes vos compagnes, et mesme Clotilde, desapprouvent cette estroitte pratique, et qu'il faut qu'il fasse cognoistre à chacun son dessein, en vous tenant la parole qu'il vous a donnée, ou bien qu'il se retire tout à fait de vous. Et je m'assure, adjoustay-je, que vous le verrez bien-tost refroidy. – Je ne sçaurois m'imaginer, dit Darinée, qu'une personne telle qu'il est manque à sa parole, et tout ce qui m'en fasche, c'est qu'il faudra que je m'esloigne de vostre service, qui seroit bien le plus sensible desplaisir que je sçaurois jamais recevoir. Et disant ces dernieres paroles, les larmes luy vindrent aux yeux. Je sousris de voir sa simplicité, et je luy dis : Non, non, m'amie, ne pleurez pas, et vous assurez qu'Ardilan nous empeschera bien toutes deux de nous separer. Or voyez ce qui advint. Darinée ne faillit de parler à Ardilan à la premiere fois qu'elle le vid, comme je luy avois commandé, et quoy que ce cauteleux fust des plus fins et des plus rusez de la Cour, si est-ce qu'il fut surpris, et qu'il demeura long-temps sans luy respondre ; en fin il reprit la parole, et luy demanda qui luy avoit donné ce conseil. – Celuy qui me l'a donné, luy dit-elle, ne veut pas me tromper, et moins encore desire-t'il que l'on parle plus longuement à mon desavantage de nostre pratique ; et ne croyez pas que vous soyez, non plus que moy,

exempt de ce blâme, car outre que l'on dit que vous me voulez abuser, ce que je ne sçauois croire, encore fait-on courre le bruit que la tromperie que vous me faites est seulement pour avoir le moyen de parler ou de faire parler à Dorinde de la part du roy. – O Dieu ! dit incontinent le cauteleux, vous vous estes infailliblement declarée à quelqu'un de ce qui concerne le roy, et par ce moyen vous m'aurez ruiné auprès de mon maistre. Darinée luy respondit : Ne pensez pas que je sois si peu discrete, mais il est vray que je ne pouvois parler à Dorinde des choses que vous me disiez sans luy declarer par quel moyen je les sçavois, et sous quel pretexte vous me les aviez dites. – Et est-ce Dorinde, reprit-il, qui vous a donné le conseil duquel vous parlez ? – Prenez, adjousta Darinée, que ce soit elle ; tant y a que, qui que ce soit, il a raison, car je sçay bien que la plus grande partie de mes compagnes desapreuve nostre estroite pratique. – C'est parce, reprit Ardilan, qu'elles ne sçavent pas nostre dessein. – Et c'est bien pourquoy, adjouta-t'elle, pour n'estre plus long-temps cause qu'elles ayent cette opinion de moy, je vous supplie, si vous avez volonté de m'espouser, de le faire promptement, car pour vous dire la verité, Clotilde s'en offense et ne trouve pas bon, si vous ne vous declarez, que nous continuions de vivre comme nous avons fait.

Il demeura quelque temps sans luy respondre, tenant les yeux arrestez contre terre, ce qui donna sujet à Darinée toute offensée de dire : Et qu'est-ce, Ardilan, qui vous empesche de me respondre ? Sont-ce les mauvaises nouvelles que je vous ay dittes ? Et quoy ? je pensois que, quand je vous ferois ce discours, vous le recevriez à bras ouverts et que vous remerciez le Ciel de vous faire obtenir ce que vous montriez de desirer si fort, et au contraire, je vous voy muet comme si l'on vous avoit coupé la langue ! – Darinée, respondit alors Ardilan, le silence que vous avez remarqué en moy, et qui vous a donné occasion de me soupçonner de peu de bonne volonté envers vous, n'est pas procedé de ce que vous avez pensé, mais d'une difficulté que je vois en cette affaire que vous ne jugerez pas petite. Lors que j'ay fait sçavoir au roy le desir que j'avois de vous espouser, il me dit qu'aussi-tost que je serois marié, je ne me soucierois plus de l'amour qu'il porte à Dorinde ; et parce que je luy juray le contraire, il me repliqua : Je sçay mieux que vous combien la possession de ce que l'on aime occupe l'esprit d'une personne. Que si cela arrivoit, il vaudroit autant que je fusse mort, car de qui me pourrois-je servir en cette affaire ? C'est pourquoy je vous commande sur tout, si vous desirez de me plaire, de ne penser point à ce mariage que je mien ne soit fait. Mais, Darinée, dit-il, la prenant par la main, assurez-vous sur moy que je vous contenteray bien tost.

Alors Darinée, cognoissant presque la tromperie qu'on nous vouloit faire, ne pouvant dissimuler le desplaisir qu'elle en avoit : Et s'il est vray, luy dit-elle, que le roy ait dessein d'espouser Dorinde, à quoy tient-il qu'il ne le fasse ? – O Darinée, luy respondit-il, les affaires des roys ne se gouvernent pas comme celles des particuliers : un grand prince a des considerations pour son Estat et pour le bien de son peuple que nous ne pouvons penetrer. Si vous sçaviez l'affection que le roy porte à Dorinde, vous vous estonneriez, aussi bien que j'ay fait plusieurs fois, comme, mettant en arriere toute autre consideration, il ne court à l'execution de ce mariage. Mais au contraire, il est si sage et si prudent que surmontant cette violente passion, il va temporisant jusqu'à ce qu'il ait mis tel ordre au bien de ses affaires que, sans nul peril, il puisse jouir de ce contentement que sur toute chose il desire. Et croyez que, quand il sera temps, il ne faudra point que personne l'en sollicite, car l'amour qu'il porte à Dorinde l'en fait assez souvenir.

Alors Darinée, cognoissant que l'avis que je luy avois donné n'estoit que trop veritable : Or bien, luy dit-elle, Ardilan, j'entends si peu aux affaires d'Estat que je m'en remets bien à ceux qui les manient. Mais puisque vous ne me pouvez espouser que le roy ne soit marié, et que son mariage ne se peut accomplir que les affaires de son Estat ne le luy permettent, je suis d'avis

que vous ne me voyez plus, ny par mesme moyen vous ne me parliez plus de Dorinde, que la prudence du roy n'ait mis tel ordre à ses affaires, qu'il luy puisse permettre de faire ce qu'il a promis, et vous donner le congé qu'il vous faut pour tenir vostre parole.

Et à ce mot, sans vouloir l'escouter plus long-temps, elle se retira dans ma chambre si en colere contre Ardilan et contre le roy, qu'aussi tost qu'elle me vid elle ne put s'empescher de me raconter tout ce qu'elle luy avoit dit, mais avec tant de passion qu'encore que j'eusse bien du sujet d'estre fasche de cette trahison, toutesfois je ris de sa colere.

Mais voyez, je vous supplie, comme la fortune ne me veut jamais laisser en repos et comme il semble que sans cesse elle attache pour moy un mal à un autre plus grand ! Lors que Darinée s'en alla de cette sorte, encore qu'elle ne voulut tesmoigner le desplaisir qu'elle en recevoit, si ne put-elle empescher que les larmes ne luy en vinsent aux yeux ; et cela fut cause que voulant prendre son mouchoir, elle tira ensemble de sa poche les vers que le prince Sigismond m'avoit envoyez, lors qu'il me donna l'esventail duquel je vous ay parlé, et qu'elle avoit pris sans mon sceu dans ma pochette en nettoyant mes habits.

Et parce que ce papier estoit petit, et qu'elle estoit à moitié hors d'elle-mesme, elle ne prit pas garde lors qu'il tomba, mesme qu'elle s'en alloit le plus viste qu'elle pouvoit pour n'ouyr les excuses d'Ardilan. Ce cauteleux le releva promptement, et le voyant plié fort menu-, comme sont ordinairement semblables escrits, il pensa qu'il y pourroit apprendre quelque chose qui luy feroit descouvrir d'où cette resolution de Darinée procedoit. Il s'en alla donc le plustost qu'il pust en son logis, et là, n'estant veu de personne, il desplia ce petit papier, le leut et releut diverses fois, sans pouvoir juger qui l'avoit escrit, ny à qui il s'adressoit.

Toutesfois il eut bien opinion que ce devoit estrê quelque chose qui s'adressoit ou à elle ou à moy et qu'à laquelle des deux que ce fust, il luy serviroit d'une grande. excuse aupres du roy, en luy disant le changement de sa negotiation; Et pour ne perdre point de temps, s'en alla à l'heure mesme trouver Gondebaut, auquel il ne cacha une seule parole de Darinée. Et apres en avoir longuement discouru ensemble, et que le roy eut monstre de ressentir grandement la perte de l'esperance qu'il avoit conceue, Ardilan continua de cette sorte : Or, Seigneur, je ne me puis imaginer quel malheureux démon a voulu contrarier vdstre contentement, car de penser que ce soit Clotilde, je ne me le puis figurer, quoy que Darinée m'en ait bien dit quelque chose, mais je croy que c'est pour couvrir avec plus d'artifice celuy en qui est la vràye cause. Je tiens Clotilde pour plus avisée qu'elle ne seroit pas si elle avoit commis cette faute, puis que l'obligation qu'elle vous a est si grande et qu'en un moment vous la pouvez traiter de telle façon que son ingratitude et son imprudence seroient extrêmes si elle pensoit à chose qui vous pust. desplaire. Mais ce qui me le fait encore mieux juger, c'est que cette sottie de Darinée en tirant son mouchoir a laissé cheoir ce papier que j'ay relevé sans qu'elle Fait veu, et par luy j'ay appris qu'il y a quelque amant caché, ou d'elle ou de Dorinde, je n'ay pu recognoistre l'écriture. Et s'il vous plaist, dit-il, luy tendant le papier, vous pourrez voir, seigneur, que je dis vray.

Le roy alors le prenant, il n'eut pas plustost jette l'œil dessus, qu'il reconnut l'écriture du prince Sigismond, ce qui luy fist dire en s'escriant : Ah ! Ardilan, il ne faut point aller au devin pour sçavoir qui l'a escrit, ny moins pour juger d'où vient le changement de Dorinde. C'est Sigismond qui l'aime, et qu'elle aime, sans doute ; voilà sa main, et voilà le sujet du discours de Darinée.

A ce mot, jet.tant le papier sur une table, et se pliant les bras l'un dans l'autre, il se mit à marcher à grands pas par la chambre tellement estonné de cet accident qu'il demeura plus d'un quart d'heure sans proférer une seule parole. En fin tout en furie : Je veux, dit-il, que cet outrecuidé et cette malavisée se repentent à bon escient : l'un de la hardiesse qu'il a eue, et

l'autre de son imprudence, et si je ne les chastie tous deux, comme ils méritent, qu'on ne me tienne jamais pour le roy Gondebaut. Et pour commencer, continua-t'il, se tournant vers luy, allez', Ardilan, à cette heure mesme trouver Clotilde, et luy dittes que j'entends que Dorinde luy fait tant de honte par sa façon de vivre, que je veux que ce soir mesme elle la renvoyé chez Arcingentorix, et luy fasse entendre le sujet pour lequel elle ne la veut garder. Et de là allez trouver Sigismond, et luy dittes qu'il se retire dans les Gallo-Ligures, où je le confine jusqu'à ce qu'autrement il sçache ma volonté, et qu'il parte demain de si grand matin que personne ne le voye ; que s'il manque d'obéir à mon commandement, je le mettray en lieu où je luy apprendray son devoir.

Et apres, se remettant à marcher, il frappoit du pied en terre, enfonçoit son chapeau, et faisoit des actions d'une" personne transportée. Ardilan, le voyant en cet estât, fust le plus empesché du monde, car d'aller faire ces messages et à Clotilde et à ce prince, il prevoit bien que ce seroit sa ruine, et qu'il couroit la plus dangereuse fortune qu'il sçauroit avoir par le desplaisir que Sigismond en recevoit, qui desja ne luy vouloit pas beaucoup de bien. De rie faire aussi ce que le roy luy avoit commandé, il le voyoit si transporté de colere, qu'il en craignoit encore quelque chose de pire, si bien qu'il ne fut jamais plus empesché, et se repentit plusieurs fois d'avoir montré ce papier, puis qu'il estoit pour causer tant de maux.

il n'y avoit personne dans la chambre sinon le roy et Ardilan, mais en la garderobbe qui la touchoit, de fortune il s'y rencontra celuy que Sigismond avoit gagné, et qui, oyant nommer le nom de Sigismond, presta l'oreille fort attentivement à ce que disoit le roy. Il entendit donc le rude commandement qu'il avoit fait à Ardilan, dequoy il jugea qu'il falloit à l'heure inesme adrevertir Sigismond, et pour cet effet il sortit promptement par un degré desrobé, et s'en courut vers ce jeune prince qui. estoit alors retiré dans un petit cabinet, et de fortune avoit en ce temps achevé de m'escire ces vers qu'il me donna depuis.

MADRIGAL

Voy, Dorinde, quels sont tes charmes :

La neige se fond au soleil,

Mais mon c œur se fond tout en larmes

Quand je suis loing de ton bel œil.

Seigneur, luy dit-il, je viens le plus diligemment que je puis vous advertir d'une chose à laquelle il faut que vostre prudence pourvoye, autrement je crains qu'il ne vous en arrive quelque grand desplaisir. Il y a quelque temps qu'estant aux escoutes, suivant le commandement que vous m'avez fait, au lieu d'ouyr quelque chose qui vous concernast, j'appris que le roy estoit grandement amoureux de Dorinde, et qu'il se servoit en cette affaire d'Arëilan, comme je vous ay dit, mais aujourd'huy Ardilan a porté au roy des vers que vous avez faits pour Dorinde en luy donnant un esventail. Et d'autant que Darinée fille de chambre de Dorinde a fait une response à Ardilan toute autre que de cous-tume, le roy a creu que cela venoit de Dorinde qui estoit amoureuse de vous. Vous sçavez, seigneur, qu'il n'y a point de passion plus violente en l'amour que la jalousie : le roy est entré en une telle colere contre vous et contre elle, qu'il a commandé à Ardilan de dire de sa part à Clotilde qu'elle la renvoyé incontinent à Arcingentorix, et luy fasse sçavoir que c'est à cause que ses deportements sont si honteux, qu'elle ne veut plus la tenir en sa compagnie. -' Est-il possible, interrompit le jeune prince, que le roy se laisse de telle sorte transporter à sa passion qu'il ne voye pas l'injustice qu'il exerce contre cette sage 4fille ? – o seigneur! reprit-il, cela n'est pas tout, son despit s'est end encore contre vous. – Contre moy ? dit Sigismond. – Contre vous, adjousta-t'il. Mais, seigneur, je ne sçay si je le vous oseray dire. – Dittes, dittes hardiment,

répliqua le prince, ne craignez point qu'il y ait rien qui me puisse fascher davantage, que la honte qu'il prépare à Dorinde. – Seigneur, continua cet homme, il a commandé à Ardilan de vous venir trouver, et de vous dire de sa part que vous partissiez demain de si grand matin que personne ne vous vist pour vous aller confiner dans les Galloligures, jusqu'à ce que vous receussiez autre commandement de luy, ad joutant tant de menaces à ce message, que je ne croy pas qu'il ne soit hors du sens. – Mon amy, dit le prince en sousriant, le roy passera sa colere avec le temps, et il ne nous fera peut-estre pas tout le mal qu'il dit. Cependant je vous remercie de la peine que vous prenez pouf moy, que je vous prie de continuer, et de croire que je mourray jeune, ou que je vous donneray sujet de dire qu'en me servant vous n'avez point servy un prince ingrat ny mesconnoissant. Allez donc pour essayer si vous entendrez quelque nouvelle sur cette affaire, et ne faillez de m'en advertir incontinent, afin que j'y puisse donner quelque remede.

Ils se separerent de cette sorte, et Sigismond me vint trouver, mais en une'si grande colere contre Gondebaut que, si je ne l'eusse retenu, je croy qu'il fust sorty du respect que le fils doit à son pere, et j'advoue que cette action me pleut infiniment en ce jeune prince. – Dorinde, me dit-il, apres m'avoir raconté tout ce que vous avez entendu, je voy bien que tout ce mal vous est procuré par l'affection que je vous porte, et que c'est mon malheur qui vous enveloppe en ma mauvaise fortune, mais si faut-il que je vous die l'opinion que j'ay. Je ne croy pas que le grand courroux du roy precede entierement de l'amour qu'il void que je vous porte, mais beaucoup plus de la bonne volonté qu'il craint que vous ayez pour moy ; que si j'estois si heureux que sa- crainte fust véritable, je vous donnerois le conseil que je suis résolu de prendre. – Vous ne devez point douter, seigneur, luy dis-je, que vostre bonne volonté ne m'ait obligée à vous honorer comme je dois. – De l'honneur, me responait-il, je n'en demande que çie ceux qui me le doivent comme à leur futur seigneur, mais de Dorinde, je ne requiers pas une chose de si peu de valeur ny si commune, je veux d'elle de l'amour, d'autant que la marchandise que je luy vends ne se peut acheter qu'avec cette monnoye. – Si ce mot, repliquay-je, estoit bien séant dans la bouche d'une fille je pense que je le dirois pour vous contenter. – Dorinde, reprit-il incontinent, soyez certaine que l'affection que j'ay pour vous est telle, que j'aimerois mieux la mort, que si j'avois jamais pensé à chose qui vous fust peu honorable. Et puis que vous me rendez ce tes-moignage de la bonne volonté que vous me portez, je m'en contente, et dés icy, je me dis le plus heureux homme qui vive et afin que vous sçachiez quel est le conseil que je prends pour moy, et que je vous veux donner, je suis résolu, ma belle fille, en despit du roy, que je ne veux point nommer mon pere, puis que ses actions sont du plus fier ennemy que j'aye, en despit de luy, dis-je, je vous veux aymer au double de ce que je vous ay aimée jusqu'à cette heure. Et vous, Dorinde, prendrez-vous la mesme resolution que vous voyez en moy ? – Et moy, seigneur, luy respondis-je, je proteste de vous aimer en despit de tout l'univers, autant que mon honneur me le pourra permettre. Je vis alors en ce jeune prince un si grand et si prompt changement, que j'en tiray une certaine cognoissance du contentement que ces paroles luy avoient apporté, mais le discours qu'en mesme temps il me tint, m'en assura bien encore davantage. – Et moy, me dit-il, en me prenant la main, je vous jure et vous promets, Dorinde, par toutes les choses qui me peuvent estre plus saintes et plus sacrées, que je feray tout ce que je pourray pour n'avoir jamais autre femme que vous, et si j'estois en ma puissance absolue dés à cette heure, je vous recevrais pour telle, mais dépendant d'autruy comme je fay, je ne puis, sans vous abuser, vous en dire davantage. Seulement, je vous supplie, continua-t'il, me remettant une bague au doigt, de recevoir et garder cette bague pour gage de ce que je vous ay promis, et de plus, que je ne me marieray jamais que nostre mauvaise fortune ne vous ait contrainte de l'estre auparavant. –

Seigneur, luy dis-je, toute rouge de honte, quand je ne recevrois jamais autre contentement de l'honneur que vous me faites de m'aimer que cettuy-cy, je me dirois toute ma vie la plus heureuse fille qui fust jamais, et pour tesmoignage de l'estime que j'en fay, je reçoay cette bague, avec les mesmes serments qu'elle m'est donnée. Mais, seigneur, continuay-je, l'on prend garde à nos actions, je vous supplie, rompons nos discours. – Ma fille, me dit-il, j'ay maintenant trop d'interest en vous pour ne penser à ce qui vous touche, c'est pourquoy je ne voudrois pas que le roy se laissast emporter par sa passion, à vous rendre le desplaisir duquel en son extrême furie il vous a menacée, car il est certain que je ne le souffrirais pas aisément. Si vous le trouvez bon, je le luy feray dire tout ouvertement, ne me souciant guiere de la colere en laquelle il sera, puis que ce n'est pas en ce pays un crime de leze-majesté que d'aimer une belle fille. Je croy bien qu'au commencement il se fâchera fort, mais en fin il reviendra en soy-mesme, et alors il recognoistra que nous avons eu plus de raison de nous entr'aimer en l'aage où nous, sommes, qu'il n'a pas eu de penser que vostre jeunesse se pust apparier avec son vieil aage, ny que les fleurs de vostre beau visage pussent demeurer avec l'hyver de sa vieillesse. – Mais, mon Dieu ! seigneur, luy dis-je, prenez bien garde que les roys, lors qu'ils sont contrariez, entrent en une plus grande colere. – Ma fille, me respondit-il, nous ferons la guerre à l'œil, et y userons de toute la prudence que nous pourrons, mais c'est la vérité que je souffriray quelque mal qui me puisse advenir, pourveu que Dorinde n'y soit point comprise. Et à ce mot, sans attendre autre response, il s'en alla pour apprendre des nouvelles du roy, qui cependant estoit en grand conseil avec ce traistre Ardilan, car aussi-tost presque que celui qui avoit adverty Sigismond fut party, le roy tournant les yeux, et voyant encore cet homme : Et comment ? luy dit-il, Ardilan, vous n'estes pas encore allé où je vous ay commandé ? – Seigneur, respondit-il, j'attendois pour sçavoir si vous me commanderiez encore quelque autre chose. – Je n'ay, repliqua-t'il, autre chose à vous dire, mais allez promptement exécuter ma volonté.

Ardilan, alors, s'approchant de luy : Mais, Seigneur ! luy dit-il, si le prince me demande pour quel sujet vous luy faites ce commandement, encore faut-il que je luy en sçache dire quelqu'un. – Dittes luy, répliqua Gondebaut, que c'est pour le peu de respect qu'il m'a porté en ce qui concerné Dorinde, et afin qu'il ne le puisse nier, tenez, dit-il, prenant le papier sur la table et le luy tendant, tenez et luy montrez la cognoissance que j'en ay eue. – Seigneur, dit Ardilan en recevant ce papier, je sçay la response qu'il me fera, et si vous me le permettez, je vous la diray. – Et que sçaurait-il respondre, dit le roy, sinon d'avouer sa faute, si ce n'est qu'il vueille mentir ? – Il ne mentira point, seigneur, pardonnez-moy s'il vous plaist, reprit Ardilan, car il dira qu'il n'a jamais creu que Gondebaut aimast Dorinde, et que s'il l'eust pensé ou que quelqu'un le luy eust fait sçavoir, il ne se fust jamais mis à la servir. Et à la vérité il ne se faut pas estonner qu'il ne s'en soit point apperceu, car vous y avez usé d'une si grande prudence que la chose a esté jusqu'icy si secrette, que je ne croy point qu'autre que vous, Dorinde, Darinée et moy en ait rien sceu. Cela estant, il me semble qu'il n'y a pas tant de sa faute qu'au commencement j'avois jugé, et que peut-estre les affaires n'estans point entièrement désespérées, ce ne vous seroit pas chose fort honorable de les divulguer de cette sorte. – Et qu'est-ce donc, adjousta le roy, que vous voudriez que nous fissions ? Et à ce-mot il recommença à marcher, mais d'un pas beaucoup plus posé qu'au commencement.

Ardilan qui se vid avoir gagné quelque chose sur la colere du roy : Seigneur, reprit-il en sousriant, je n'eusse jamais creu que les ^ grands roys sceussent si bien aimer que vous faites, je vous assure que vous n'estes pas peu sensible de ce costé-là, et qu'il ne faut vous y donner gueres grand coup pour vous y faire une grande blessure, pour quelques meschants et malheureux vers qui peut-estre auront esté faits sans dessein, et seulement pour passer le

temps, vous voilà à tout rompre et tout mettre en desordre. Pardonnez-moy, seigneur, vous estes un peu trop prompt. – Vrayement, dit alors le roy en sousriant aussi de son costé, tu n'as pas mauvaise grâce, Ardilan, de m'accuser de la faute que tu as faite, car n'est-ce pas toy qui m'as dit que Sigismond aimoit cette fille, et qu'elle s'estoit retirée de moy pour ce sujet ? – Il est vray, seigneur, je le vous ay dit, mais ce n'a esté que par opinion, et j'ad voue bien quasi je vous eusse creu si aisé à offenser, je ne vous en eusse pas parlé tant à l'estourdie. Mais je suis appris à ce coup pour une autre fois, car voyez, je vous supplie, seigneur, en quelle confusion nous avons failly à mettre toute chose : premièrement, de ruiner tout le contentement que vous pouvez espérer en cecy, et puis d'oster l'honneur à Dorinde et à toute sa famille, mettre une tache en la maison de la princesse Clotilde, et de vous faire peut-estre perdre vostre fils. Or soit à jamais louée vostre bonté, ou plustost vostre prudence, qui enfin a surmonté la violence d'une si forte passion, et nous pouvons marquer ce jour comme l'un des plus heureux de vostre règne, et auquel vous avez obtenu l'une des plus signalées victoires que vous eust es jamais.

Ardilan continua encore longuement ses flatteries, car nous les sceusmes par celuy qui auparavant avoit adverty Sigismond, et en fin il conclud : Or, seigneur, je serois d'advis, si l'affection du prince est tant incompatible avec la vostre, que vous le fissiez advertir de l'amitié que vous portez à Dorinde, et que vous le priassiez de faire deux choses pour l'amour de vous : l'une de tenir cette affaire secrette, et l'autre de s'en vouloir retirer entièrement. Si luy ayant fait cette ouverture, il continue, ce sera alors que vous aurez occasion de vous plaindre de son peu de respect, et toutesfois encore n'aurez-vous point de sujet de vous douloir de Dorinde, devant que de sçavoir assurément si elle l'aime, car bien souvent ceux qui sont amoureux font bien par finesse prendre de semblables escrits, sans que celles qui les reçoivent le sçachent. Je serois donc d'advis que Clotilde de vostre part luy deffendist de plus parler au prince Sigismond, et moins de recevoir chose quelconque qui vinst de sa part, car après cette deffense, il n'y aura plus d'excuse ny pour l'un ny pour l'autre, s'ils continuent à vous rendre du desplaisir.

Tel fust l'advis d'Ardilan qui adjousta encore quelques autres paroles, pour faire entendre son conseil, et le roy qui avoit une grande croyance en luy, après y avoir quelque temps songé, trouva bon tout ce qu'il avoit dit, et en mesme temps luy com- manda d'aller mettre en effect ce qu'il avoit proposé, ce qu'il fit avec plus de contentement qu'il n'eust pas fait le premier commandement. Il alla donc premièrement trouver la princesse à laquelle il fit sçavoir l'opinion que le roy avoit de la recherche de Sigismond envers Dorinde, et pour luy monstrier qu'il ne l'avoit pas fondée sans raison, il luy fit voir les vers que Darinée avoit perdus, dequoy la princesse demeura fort estonnée. Toutesfois, comme sage et prudente, elle respondit que ces vers pouvoient bien estre faits sans aucune mauvaise intention, mais qu'elle ne laisseroit d'obeyr à tout ce que le roy luy commandoit.

De fortune en ce temps Sigismond ne se trouva point dans la ville, estant allé l'apresdinée à la chasse du costé de la forest d'Erieu ^ et c'estoit sa coustume* de venir tousjours descendre à son retour au logis de Clotilde pour l'amitié qu'il luy portoit, et parce qu'il revint tard, Ardilan ne pust parler à luy de tout le soir. Cependant Clotilde qui ne l'aimoit pas moins qu'elle se voyoit . estre aymée de luy, ne manqua après souper de le retirer à part, et de luy raconter le message que Gondebaut luy avoit fait faire par Ardilan. Et en mesme temps : Mon frere, luy dit-elle, en sousriant, je serois bien en colere si vous m'aviez ainsi trompée. – Ma sœur, respondit froidement le prince, vous plaist-il m'obliger en cecy extraordinairement ? – Vous sçavez bien, adjousta-Clo tilde, que je vous rendray tous jours toutes les cognoissances que vous voudrez de ma bonne volonté. – Ayez donc agréable, reprit le jeune

prince, que je responde à ce que vous m'avez dit en la présence mesme de Dorinde. Clotilde qui eut opinion qu'il la vouloit mettre du tout hors de cette doute, parlant franchement devant moy, ne fit point de difficulté de m'appeller. Et nous tirant le plus loing que nous pumes de ceux qui estoient dans la chambre, le prince commença de parler de cette sorte le plus bas qu'il pust, de peur d'estre ouy de quelqu'autre : Ma sœur, je n'ay point voulu respondre à ce que vous m'avez demandé que je ne fusse en la présence de celle qui y a le plus d'interest, afin que la response que je vous feray soit d'autant plus aisément creue qu'elle sera exempte de tout soupçon de dissimulation. Vous m'avez fait entendre que le roy a sceu que j'aimois Dorinde, et qu'elle n'avoit point ma bonne volonté désagréable, et qu'à cette occasion il vouloit que vous fissiez deffense à cette belle fille, non seulement de me plus aimer, mais ny mesme de souffrir que je parle jamais à elle, et il me semble qu'il fonde la cognoissance qu'il a de l'amour que je luy porte sur quelques vers que j'ay escrits et que Darinée a perdus. Il me semble que c'est tout ce que le roy vous a mandé, et à quoy vous avez adjousté la demande que vous me faites, à sçavoir s'il est vray que nous nous entre aymons. A ce qu'il vous plaist de sçavoir de moy et que je vous puis dire, je ne feray point d'autre response sinon que vous regardiez bien Dorinde, et qu'après vous jugiez sans passion s'il est possible de la voir sans l'aimer, et en cela, ma sœur, je ne pense pas vous avoir offensée, puis que s'il y a offense, c'est de vous qu'elle est procedée, qui avez adjousté à la beauté de cette fille tant et tant de perfections par la bonne nourriture que vous luy avez donnée, que de toutes les fautes que Ton fera en aymant une chose si parfaite, avec raison et vous et la nature en devez estre accusées. Mais encore diray-je bien davantage, que l'honneur et le respect que je vous dois, n'ont jamais esté blessez en cette affection, protestant par Hercule, et par tout ce qui punit plus rudement le parjure, que j'eslirois plustost la mort, que de rechercher d'elle autre chose qui puisse contrevénir à son devoir.

Or, ma sœur, voylà donc la première déclaration sur ce que vous m'avez demandé ; maintenant, pour vous respondre à ce que le roy vous a mandé, qui pense par semblables deffenses me divertir de cette affection, je vous déclare et je vous supplie, ma sœur, de le luy dire s'il vous en parle, je vous déclare, dis-je, que tout l'univers ensemble ne me sçauroit empescher d'aimer Dorinde. Qu'elle ne parle point à moy, qu'elle me fuye, qu'elle s'esloigne, cela peut bien me donner de la peine e£ du tourment, mais non pas jamais me divertir de la bonne volonté que je luy» porte. Voilà, ma sœur, la vérité de ce que vous m'avez demandé ; c'est à Dorinde maintenant à résoudre le roy de ce qui la touche.

Le jeune prince parla de cette sorte, et Clotilde en sousriant : Vrayement, mon frere, dit-elle, voicy une plaisante invention pour destourner Dorinde de l'amour du roy. Mais vous, Dorinde, je, dit-elle se tournant vers moy, que respondez-vous sur ce que le prince vient de dire ? – Madame, luy respondis-je en rougissant, que puis-je dire, sinon que je ne mérite pas ce que le prince dit, mais que je voudrois bien le mériter ? – Comment ? reprit Clotilde, vous a ^mez Sigismond, et voulez bien estre aymée de luy ? Et quelle prétention pouvez-vous avoir en cette amitié ? Le jeune prince alors prenant la parole, car il vid bien que la honte me deffendoit de parler : Ma sœur, luy dit-il, il est malaisé que vous puissiez avoir une plus ample déclaration de cette belle fille, mais je la feray pour tous deux, et je m'assure qu'elle m'advouera. Et lors me prenant la main : Voyez-vous, luy dit-il, ma sœur, cette bague que Dorinde porte, je la luy ay donnée pour gage que, si je pouvois Tespouser à cette heure mesme, je le ferois, mais qu'estant sous l'autorité d'un pere, et ne pouvant disposer de moy sans offenser les loix- de Dieu et des hommes, j'attendray que sa volonté y consente, ou que le temps me dispense de ce devoir.

La princesse oyant ce discours demeura si estonnée et si confuse, qu'elle ne fa'isoit que

regarder tantost l'un et tantost l'autre, sans pouvoir dire une seule parole. Enfin estant demeurée quelque temps de cette sorte, revenant à nous, et se tournant au prince : Vrayement, mon frere, luy dit-elle, si l'amitié que je vous porte n'estoit encore plus grande que l'injure que vous m'avez faite, j'aurois une tresgrande occasion de me douloir de vous qui, sans mon sceu, avez lié de telle sorte une fille qui est à mon service. – Ma sœur, reprit incontinent le prince, si je vous ay offensée, je vous en- demande pardon, et sur tout je vous supplie, si vous jugez qu'il y ait de la faute, de la rejeter toute sur moy, sans que cette belle fille y en ait point de part, et si pour l'effacer il faut ou mon sang ou ma vie, me voicy prest à tout ce que vous ordonnerez. Seulement je vous supplie et vous conjure par cette amitié que vous dittes me faire l'honneur de me porter, de n'en sçavoir point de mauvais gré à Dorinde qui n'en peut mes. Bien vous assureray-je, ma sœur, que si en cecy je vous ay offensée, c'a seulement esté en la forme, car en effect, nous avons résolu de vous déclarer librement toute chose et nous remettre entièrement entre vos mains. Mais- ma sœur, continua-t'il, serois-je bien assez malheureux pour vous avoir despieu ? Ce seroit bien en cela que je me dirois infortuné, puis que je jure Tautates n'avoir jamais eu autre dessein que de vous rendre tout honneur et tout respect. – Mais, mon frere, reprit la princesse, si vostre intention estoit telle, pourquoy ne m'en avez-vous advertie dès le commencement ? – Dès le commencement ? reprit le prince, je ne le pouvois, parce que je ne sçavois pas alors si je l'aimerois, et si elle auroit agréable l'affection que je luy porte. – Et depuis, adjousta Clotilde, que vous en avez esté assuré, que ne me l'avez-vous dit ? et elle-mesme qui me parloit si librement de la recherche du roy, pourquoy n'en a-t'elle autant fait de la vostre ? – Ma sœur, répliqua le prince, quand vous aurez de l'amour pour quelqu'un, vous respondrez vous-mesme à la demande que vous nous faites. Sçachez que quand, on vient à aymer, ce n'est pas une œuvre qui se commence avec dessein. Figurez-vous que c'est comme celuy qui marche sur un penchant de glace : pensez-vous qu'on se laisse choir à dessein ? Nullement, c'est une surprise que la polissure de la glace fait à nos pieds, de sorte que l'on est plustost tombé que l'on n'a pas pensé d'estre esbranlé. C'est de mesme l'amour : quand on void une beauté, c'est insensiblement et par surprise que cette beauté nous fait glisser en son amour, et nous sommes plustost amants que nous n'avons pensé de vouloir aimer. Nous vous jurons, ma sœur, et je puis respondre pour cette belle fille aussi bien que pour moy, qu'il n'y a pas deux jours que nous ne pensions point en venir si avant, mais l'advis qui nous a esté donné que le roy vou-loit user d'extrême tyrannie pour séparer nostre bonne volonté, a esté cause que nous avons fait la resolution que nous vous avons dite, mais elle n'a pas esté plustost résolue que nous n'ayons eu dessein de la vous dire, et de suivre en cela et en toute chose vostre sage et prudent advis, bien que nous soyons marris de ne l'avoir pas fait plustost pour vous donner tesmoignage de l'honneur et du respect que nous desirons de vous rendre. Mais, ma sœur, de chose faite, on dit que le conseil en est pris ; que pouvons-nous faire autre chose que de vous demander pardon ?

La princesse alors tournant les yeux vers le prince : Mon frere, luy dit-elle, je demeure grandement satisfaite de deux choses : Tune, de voir la franchise avec laquelle vous vous estes assuré sur mon amitié, me déclarant une affaire qui estant sceue du rby mal à propos, sans doute vous sera dommageable, et l'autre, que vostre affection ait pour but un dessein tant honorable, et en cela je cognois bien qu'il n'y a point de vostre faute, car vous ne me devez que ce qu'il vous plaist. Mais toute l'erreur a esté commise par Dorinde, qui sçavoit bien que c'estoit son devoir de m'en adverter, et au contraire elle me parloit ordinairement de la recherche du roy, et me cachoit la vostre si curieusement, que je ne sçay quand je l'eusse sceue, sans la sottise de Darinée. Toutesfois, mon frere, pour l'amour de vous, non seulement je luy pardonne, mais de plus je vous promets à tous deux, d'en perdre la mémoire, ou que, si

je m'en souviens, ce sera seulement pour vous aider en tout ce que je pourray, prévoyant assez qu'il se prépare un grand combat entre le roy et vous, -l'autorité et le respect, et la puissance et la patience, car ne doutez point que le despit ne fasse des efforts extraordinaires en l'ame de Gondebaut. – Ma sœur, reprit incontinent le prince, si cette belle fille et moy osions nous mettre à vos genoux, nous le ferions sans doute, pour vous remercier et du pardon et des assurances que vous nous donnez. Et quant à ce qui est du roy, nous avons assez de resolution pour résister à tout ce qu'il pourra faire contre nous : nous ne sommes point coupables de leze-majesté. Si le roy sort des termes d'un pere envers son fils, je sortiray de ceux du fils envers le pere, et pourveu que nous vous ayons, et la raison pour nous, nous sommes plus contents que nous ne sçaurions vous représenter.

Le prince, après quelques autres paroles de remerciement, se voulut retirer parce qu'il estoit lassé de la chasse, mais Clotilde le retint : Encore faut-il, luy dit-elle, que nous avisions à ce que j'ay à dire au roy sur le message qu'Ardilan m'a fait de sa part. – Ma sœur, luy respondit-il, vous luy direz, s'il vous plaist, que vous avez commandé à Dorinde ce qu'il vous a mandé, et qu'elle vous a respondu qu'elle n'oseroit demeurer muette quand je parlerois à elle, ny moins me deffendre les paroles, et que, quant à elle, elle ne viendra jamais me chercher, mais aussi qu'elle n'oseroit me fuir, car, ma sœur, je meurs d'envie que le roy m'en parle. – Préparez-vous-y, dit Clotilde, car je suis bien assurée que si ce n'est luy, ce sera Ardilan qui vous viendra trouver de sa part. Et si cela est, je vous supplie, souvenez-vous que Gondebaut est roy, et de plus pere du prince Sigismond. Et à ce mot, après luy avoir donné le bon soir, il se retira pour se reposer, si toutesfois ces nouvelles le luy pouvoient permettre.

Le matin Ardilan fut de si bonne heure au logis de Sigismond, qu'il le trouva encore au lict, luy ayant fait dire qu'il es toit là de la part du roy, il le fit incontinent entrer. Et parce qu'Ardilan ne desiroit pas que personne ouit ce qu'il avoit à luy dire, il le supplia de commander qu'on le laissast seul auprès de luy, ce que le prince fit incontinent. Et lors il reprit la parole de cette sorte : Seigneur, je viens vous trouver de la part du roy vostre pere, pour vous communiquer quelques nouvelles qu'il a eues du roy Alaric, parce qu'y ayant le principal interest, il est nécessaire que vous en soyez adverty.

Ardilan parloit ainsi, parce que Gondebaut, ayant un peu pensé à la harangue qu'il vouloit faire faire au prince, jugea qu'il es toit à propos de commencer à luy en parler de cette sorte. A quoy le prince Sigismond, qui n'aimoit pas beaucoup Ardilan, et qui estoit mesme un peu picqué contre luy, respondit en sous-riant : Je pensois, Ardilan, que la charge dont vous vous mesliez au service du roy, n'estoit que de messenger d'amour, mais à ce que je voy, vous estes devenu homme d'Estat, puis que le roy vous communique les nouvelles des roys estrangers. – Ardilan qui estoit des plus fins hommes de «ce temps, entendit bien ce que le prince Sigismond vouloit dire, mais feignant de n'y prendre pas garde : Encore, seigneur, reprit-il, vous ne vous trompez pas beaucoup, car le message que j'ay à vous faire est véritablement tout d'amour, puis que le roy a eu response des ambassadeurs qu'il a envoyez vers ce roy des Visigots, pour faire alliance ,de sa fille avec vous, et ils luy mandent qu'ils en ont eu fort bonne response, et qu'ils esperent que bien tost ils seront icy avec une heureuse conclusion de cette affaire. Or le roy qui desire, comme il . doit, vostre bien et vostre grandeur, m'a commandé de vous en venir advertir, afin que vous vous tinssiez prest pour faire ce voyage, auquel il veut que vous vous acheminiez avec un équipage digne d'un prince de Bourgogne. Le prince Sigismond qui avoit desja esté adverty de tout cet artifice dès le matin, luy respondit froidement : Et où sont les lettres des ambassadeurs ? – Le roy, répliqua Ardilan, les a gardées, parce, comme je croy, qu'il y doit avoir quelque chose qu'il ne veut pas que je sçache. – Comment ? Ardilan, reprit le prince, le roy a-t'il quelque secret qu'il vous vueille

cache ? Il n'est pas croyable que cela soit, car il me semble qu'à celui à qui il ne cache pas ses propres pensées, il ne doit pas celer quelque autre chose. – A moy, seigneur, dit Ardilan, le roy ne cache pas ses pensées ! et qui vous fait ces comptes ? – Vrayement, adjousta Sigismond, toute la Cour en est pleine : tesmoing le mariage que vous traitez pour luy si secrettement, tesmoing la plainte de ce pauvre cheval que vous enclouastes, et qui n'en pouvoit més, et bref tesmoing les belles remontrances que vous faites faire à la princesse Clotilde pour vous aider en vos desseins. Et maintenant vous me voulez faire à croire que le roy ne se fie pas à vous d'une lettre ? Ah ! Ardilan, je ne suis pas de si loing que je ne sçache bien le crédit que vous avez auprès de luy et que pleust à Dieu que son fils y en eust autant !

Ardilan, oyant ce discours, demeura le plus empesché qu'il fut jamais, mais comme personne qui avoit l'esprit vif et présent, il se remit assez-tost, et pensa qu'il falloit mettre le tout en moquerie, et porter le discours ailleurs : Ah ! seigneur, luy dit-il, ce que vous dites, ce sont des jeux de Bacchanales. Vous sçavez qu'en ce temps-là chacun fait tout ce qu'il peut pour passer son temps, mais maintenant je vous parle à bon escient. Vous sçavez bien, seigneur, que cecy importe à vostre Estat. Vous n'avez point de voisins que vous puissiez redouter que Thierry, Alaric et le roy des Francs : pour Thierry, vous avez desja alliance avec luy par le mariage que vous avez fait ; quant au roy de Francs, il est tellement vostre voisin que l'on peut craindre avec raison que, comme on dit que la commodité fait le larron, aussi ce voisinage ne luy donne et la volonté et les moyens d'entreprendre sur vos Estats. Et vous sçavez que cette considération fust celle qui convia le roy d'envoyer ses ambassadeurs vers le roy des Visigots, la puissance duquel jointe à celle de vostre royaume et des Ostrogots, est telle, qu'elle vous couvrira tous jours des mauvais desseins que l'ambition des Francs pourroit faire contre vous. Maintenant que ce traité est conduit au poinct que vous l'eussiez sceu désirer, il semble qu'au lieu de vous en resjouir, comme de la meilleure nouvelle qui vous pust arriver, au contraire vous la mesprisiez ou au moins qu'elle ne vous touche point. – Ardilan, répondit le prince avec une froideur extrême, j'avoue que vous estes très-grand personnage, et que mon pere auroit tort s'il ne vous faisoit son premier Conseiller d'Estat, mais quant à moy qui n'en sçay pas tant que vous, je ne puis respondre autre chose, sinon qu'il me semble très à propos de rechercher pour le roy le mariage que vous luy procurez, devant que le mien, car il est bien, raisonnable qu'il se marie devant que moy, puis qu'il est mon aîné. Et à ce mot, faisant tirer son rideau, il ne voulut plus parier, à luy, s'estant tourné de l'autre costé.

Ardilan qui craignoit grandement la colere de Sigismond, après avoir demeuré quelque temps en ce lieu, fut contraint de s'en aller sans luy parler de l'amour qu'il me portoit, ny moins aussi de celle du roy, auquel il raconta de mot à mot tout ce que le prince luy avoit dit, et puis adjousta : Seigneur, vous me permettrez bien de vous dire que je croy n'y avoir personne qui puisse remédier à ce desordre que la princesse Clotilde : premièrement elle a toute puissance sur Dorinde, et puis je voy que le prince l'ayme, et croit fort en elle. – Si elle y peut quelque chose, reprit le roy, il ne faut point douter qu'elle ne le fasse, quand je le luy commanderay, car elle n'oseroit me desplaire. Elle sçait bien les obligations qu'elle m'a, et quel bien et quel mal je luy puis faire, mais je crains fort que cette affectée de Dorinde ne se soit laissé prendre à la jeunesse de Sigismond, et si cela est, assurez-vous qu'il n'y a point de remède, sinon de l'esloigner autant de nous que je l'en ay approchée.

Celui qui estoit aux escoutes pour le jeune prince, ne manqua pas de prester l'oreille à tout ce qui se disoit. Et cela fut cause qu'il ouyt la resolution du roy, qui fut que luy-mesme en parleroit à Clotilde, afin de luy commander de destourner Sigismond de l'amitié qu'il me portoit. Aussi-tost que le prince en fut adverty, il alla trouver Clotilde, à laquelle il dit les gracieux discours qu'il avoit eus avec Ardilan, et puis adjousta : Or ma sœur, le roy vous doit

venir trouver pour vous dire que vous ayez à rompre l'amitié qui est entre Dorinde et moy. Vous sçavez comme cela se peut faire ; quant à moy, je proteste que la mort me seroit moins mallisée que cette séparation. Et toutesfois ce cauteleux d'Ardilan qui n'aime guiere ny vous ny moy, luy a fait entendre le pouvoir absolu que vous aviez sur Dorinde, et le respect et l'affection que je vous porte, de sorte qu'il faut bien prendre garde que le roy, vous ayant priée de cette affaire, si elle ne réussit à son contentement, comme dés icy vous pouvez croire qu'elle ne fera pas, ne pense que vous n'y ayez voulu employer tout vostre crédit, et qu'il ne vous en vueille mal. Et le seul remède que j'y vois, c'est que vous le préveniez, je veux dire que, devant que vous ayiez de ses nouvelles, vous envoyiez vers luy le supplier qu'il vous donne quelque heure du jour où vous puissiez l'aller voir, pour luy communiquer une affaire qu'il est nécessaire qu'il sçache. Et lors que vous le verrez, je suis d'opinion que vous fassiez une grande plainte contre moy de l'amour que je porte à Dorinde, que vous le suppliez d'y vouloir remédier avec le plus de prudence qu'il luy sera possible, que, quant à vous, vous n'y pouvez rien, puis que, lors que vous m'en avez parlé, je vous ay dit librement qu'il estoit vray que j'aimois Dorinde et qu'il m'estoit impossible, de m'en séparer, et que le pis que vous y voyez, c'est que vous avez opinion que Dorinde m'aime, et que les choses sont si avancées, que vous craignez qu'il n'y ait quelques promesses entr'elle et moy.

Je ne doute point, continua le prince, que le roy ne se mette en colere contre moy. Mais, ma sœur, de deux maux il faut eslire le moindre : si c'estoit contre vous, ce seroit bien pis, vous sçavez comme il a traitté le roy Chilperic, la cruelle mort de Godomar, les massacres qu'il a faits de leurs enfans masles, la violence de laquelle il a usé contre vostre sœur Mucutune, la renfermant par force parmy les Vestales. Bref, ma sœur, cet esprit tout sanglant de tant de parricides de ceux desquels vous estes descendue, me fait avec raison redouter sa colere pour vous. Mais pour moy, que peut-il faire ? il me chassera de sa présence comme il l'a desja voulu faire. Et je proteste, Clotilde, que j'ay tellement ses violences en horreur que s'il n'estoit mon pere, et que par conséquent je suis obligé de l'honorer et de le servir, il n'y a personne au monde que j'eusse plus à contre-cœur que Gondebaut, ny de qui j'esloignasse plus volontiers la veue, de sorte que la punition qu'il me fera me sera une gratification.

La princesse qui aimoit grandement Sigismond, tant pour l'amitié qu'il luy faisoit parpistre, que pour les bonnes qualitez qui estoient en luy, après l'avoir remercié du soing qu'il avoit d'elle, elle tascha par toutes les raisons qu'elle pust de le retirer de l'affection qu'il me portoit, luy remonstrant à quels inconveniens cela le pouvoit porter, le peu que je valois, et par conséquent la foible, pour ne dire, honteuse alliance qu'il pretendoit, le desplaisir qu'il faisoit au roy, le respect qu'il luy devoit, comme estant son pere, et bref les peines, les soings et les travaux d'esprit que cette affection nous apporteroit à tous deux, avec le peu d'espérance d'en avoir jamais du contentement. Mais à toutes ces considérations : Ma sœur, luy dit-il, J'AYME. Quand vous sçaurez que vaut ce mot, vous cognoistrez que toutes ces raisons sont trop foibles pour me divertir de la resolution que j'ay faite. – Puis que cela est, reprit Clotilde, et que vous le trouvez bon, je parleray au roy comme vous m'avez dit, et je vous en feray sçavoir la response. Et à l'heure mesme elle donna charge à l'un des siens d'aller trouver le roy, ainsi qu'ils avoient résolu. Gondebaut oyant ce message, luy manda qu'aussi il avoit quelque chose à luy communiquer, et que l'apresdinée il l'iroit voir. Le prince sçachant cette response, et ne voulant s'y trouver, monta à cheval feignant d'aller à la chasse, et demeura dehors presque tout le jour.

Durant toutes ces choses il y avoit desja quelques jours que mon pere Arcingentorix, chargé de trop d'âge et d'une fièvre qui l'avoit surpris, s'estoit mis au lict où le mal le pressa de sorte que, n'y ayant plus d'espérance de vie, il fit supplier Clotilde qu'il me pust voir devant que

mourir. Cela fut cause qu'incontinent elle me commanda d'y aller, et de luy dire de sa part qu'elle luy offroit pour sa santé tout ce qu'elle avoit, et mesme me donna quelques curieux remèdes que je luy portay. Mon pauvre pere, lors qu'il me vid, et qu'il ouyt ce que la princesse lui mandoit, monstra un grand contentement et me tendant la main : Je prie Tautates, me dit-il, ma fille, qu'il te pourvoye de quelqu'un qui te puisse assister en la conduite de ta jeunesse, car tu dois faire estât que tu n'as plus de pere ; c'est pourquoy tu diras à la princesse que je la supplie par sa bonté de vouloir avoir pitié de Dorinde comme d'une jeune orpheline qui est délaissée de toute sorte de support et d'assistance sinon de Dieu et d'elle, que je luy prédis que ce bien fait ne sera point perdu, et que le Ciel le luy rendra au double, ainsi que bien-tost elle esprouvera. Depuis ce temps mon pere alla tousjours diminuant si bien que, quelque remède qu'on luy pust donner, il mourut ce jour-là mesme sur le soir.

Le roy d'autre costé ne manqua point d'aller après disner chez la princesse, où après l'avoir tirée à part, il voulut commencer à luy faire ses plaintes contre le prince. Mais elle qui avoit esté bien instruite, le devança, et luy dit qu'elle avoit grandement désiré de parler à luy pour une affaire qui la pressoit infiniment, et à laquelle elle le supplioit tres-humblement de vouloir donner quelque ordre. Et là dessus elle luy raconta que m'ayant tancée des vers que le prince m'avoit escrits, et que j'avois receus sans qu'elle le sceut, elle avoit reconnu, et mesme après s'estre plainte au prince Sigismond d'avoir traicté de cette sorte avec une de ses filles, qu'il y avoit bien encore quelque chose de pire, puis que véritablement nous ne luy avions pu cacher une si grande amour entre nous, mais qu'encore tout cela n'estoit rien au prix de la folie du prince qui, à ce qu'elle jugeoit, l'avoit porté jusqu'à me faire quelque promesse. – O Dieu ! s'escria Gondebaut, Sigismond a fait quelque promesse à Dorinde et seroit-il possible qu'il eust perdu jusques là le jugement ? – Seigneur, dit Clotilde, je ne voudrois pas le vous assurer entièrement, mais les apparences me le font croire, et je m'assure que quand vous le sçavez vous en ferez le mesme jugement. Lors que vous me commandastes de défendre à Dorinde de parler plus au prince, elle me respondit que s'il venoit à elle, elle ne le pouvoit pas chasser, et quand je luy demanday pourquoy elle avoit receu ces vers sans que je le sceusse, elle me respondit que la bonne volonté que le prince luy faisoit l'honneur de luy porter, estoit à telle intention qu'elle ne pouvoit offenser personne. Et quand je la voulus presser de me dire quelle estoit cette intention : Madame, me dit-elle, le prince vous la sçaura mieux dire que moy, s'il vous plaist de la luy demander. Et depuis je ne sceus tirer une seule parole d'elle, quoy que je luy pusse dire. Ces discours me troublèrent grandement, et ce matin qu'il a pris la peine de venir icy, je luy en ay parlé le plus discrettement qu'il m'a esté possible ; mais lors que je l'ay pressé pour en descouvrir la vérité, et que je me suis grandement plainte des discours de Dorinde, il m'a respbndu froidement : Ma sœur, ne m'aimez-vous pas comme si j'estois vostre frere ? Et luy ayant dit qu'ouy : Ô, ma sœur, a-t'il répliqué, si cela est, aimez donc Dorinde comme si elle estoit vostre belle-sœur. Jugez, seigneur, que veulent dire ces paroles ; quant à moy, je suis demeurée muette en les oyant, parce qu'incontinent après il s'en est allé, j'ay pensé devoir vous en advértir pour y mettre tel ordre que vostre prudence advisera.

Ces nouvelles touchèrent si bien le roy, qu'encore qu'il fut homme qui se commandast assez quand il vouloit, et qui faisoit profession de ne se laisser cognoistre qu'à ceux qu'il luy plaisoit, si ne pust-il empescher de donner de très-grandes cognoissances de son desplaisir, car après estre demeuré muet quelque temps, il reprit la parole, et dit avec une voix lente et assez basse : Et quoy ! Sigismond a donc le cœur si bas qu'il veut espouser cette fille, de qui le plus grand honneur seroit de servir celle qu'il devoit espouser ? Donc il a bien eu l'outrecuidance de disposer sans moy de ses nopces, et encore si mal à propos ? Cette faute

est telle que si je n'en avois le ressentiment que je dois, on pourroit avec raison m'en dire coupable avec luy, et cela sera cause que j'en feray de telles démonstrations que, si l'on sçait que le fils du roy Gondebaut a fait cette faute, on ne pourra jamais juger que Gondebaut pour le moins y ait en rien consenty. Et puis se tournant vers Clotilde : Vous m'avez obligé, luy dit-il, de m'en avoir adverty aussi tost que vous l'avez sceu, et je vous tesmoigneray le gré que je vous en sçay par tous les effets de bonne volonté que vous sçauriez désirer de moy. J'avois désiré de parler à vous, ayant esté adverty de la folie de Sigismond, non pas toutesfois que je la creusse estre parvenue à telle extrémité, mais je voy par le discours que vous m'en faites, que vous avez prévenu la prière que je voulois vous faire, vous estant desja efforcée de des tourner cet inconsidéré de ce ruyneux dessein. Si vous continuez à m'obliger de cette sorte, je vous tiendray au lieu de Sigismond, et luy me sera plus indiffèrent que le moindre homme de mes Estats. – Seigneur, respondit Clotilde, en accompagnant le roy qui se retiroit, je ne sçaurois jamais vous rendre les services ausquels vostre bonté m'a obligée, mais je vous supplieray tres-humblement de ne vouloir priver le prince mon frere de l'honneur de vos bonnes grâces pour de petites jeunesses, desquelles. il se retirera sans doute lorsqu'il cognoistra que vous ne les aurez point agréables. Et vous souvenez, seigneur, qu'il est vostre fils, et que c'est aux peres que Dieu donne la prudence pour redresser leurs enfans quand ils se destournent du droict sentier. – Clotilde, reprit Gondebaut, prenant congé d'elle, vous estes trop sage en un aage si tendre, et pleust au Ciel que Sigismond prist exemple à vostre obeysance, ou fust desjà dans le tombeau de mes peres.

Incontinent que le roy fut dans son logis, il se r'enferma dans sa chambre avec Ardilan, et luy raconta tout ce que Clotilde luy avoit dit, où après cent et cent effroyables menaces, tantost contre le prince, et tantost contre moy, en fin il leur fut impossible de prendre une entière resolution pour ce coup, d'autant que l'esprit du roy estant blessé de deux si violentes passions comme estoient l'amour et le despit, il ne luy estoit pas possible de se pouvoir bien résoudre. Cependant la nuict survint, et le roy ne pouvant manger se mit au lict pour y passer son desplaisir esloigné de toute compagnie.

D'autre costé le prince estant revenu de la chasse ne manqua pas d'aller incontinent vers la princesse pour sçavoir ce qui s'estoit passé entre Gondebaut et elle. Et ayant appris tout ce qu'elle en sçavoit, sans s'esmouvoir de tout ce que le roy avoit dit et fait : Je loue Dieu, dit-il, ma sœur, que son fiel se soit espandu sur moy, et que vous en soyez exempte ; j'attendray avec beaucoup de repos d'esprit la resolution qu'il voudra prendre, me semblant, quoy qu'il sçache dire de ma faute, que, quand tout le monde desaprouveroit ce que j'ay fait, luy seul me devoit deffendre puis que ce n'est qu'à son imitation. Et à ce mot, luy ayant demandé où j'estois, et ayant esté adverty de la mort de mon pere : Si j'osois, dit-il, je luy irois aider à plaindre sa perte, mais puis que cela ne me peut estre permis, vous voulez bien pour le moins, ma sœur, que je l'envoyé visiter. – Vous m'obligerez fort, respondit la princesse, d'en user ainsi, et de vivre avec la mesme discrétion que vous avez jusques icy vescu. Et lors le prince luy ayant donné le bon soir se retira en son logis, d'où il m'escrivit incontinent cette lettre.

LETTRE DU PRINCE SIGISMOND A DORINDE

Je sçay bien qu'en la perte d'une personne si proche, la plainte est si naturelle que celuy seroit bien desnaturé qui la voudroit refuser à la belle Dorinde, mais je ne doute pas aussi que si elle doit estre permise, ce ne soit à condition d'estre mesurée et qu'il n'est loisible de se plaindre desmesurément qu'en la perte de celuy que l'on ayme de mesme, non pas en pere, mais en

parfait amant. Attendez donc, ma belle fille, à pleurer de cette sorte que vous en ayez perdu un, ce qui m'advientra jamais que par la mort de Sigismond, qui est le seul qui vous sçayt aymer infiniment [sic!], et qui, pour cette extrême affection, mérite que vous l'aymiez à mesme mesure.

Je receus cette lettre par un jeune homme du prince, et je vous assure, mes compagnes, que j'espreuvay bien estre vray ce que l'on dit, que les remèdes font beaucoup plus d'effet pour la guerison, lors que le malade a bonne opinion du médecin, car la croyance que Sigismond estoit le seul qui m'aymast aussi véritablement qu'il le disoit, ou pour mieux dire, le seul homme qui n'estoit point trompeur, ce peu de mots que je leus dans sa lettre me rapporta plus de soulagement que toutes les consolations que plusieurs autres s'estoient efforcez de me donner, outre qu'il me sembloit que si je ne faisois ce qu'il me mandoit, j'offenserois nostre amitié.

Le Roy cependant qui avoit songé toute la nuict à cette affaire qui le pressoit si fort, dès la pointe du jour appella Ardilan, qui expressément avoit couché cette nuict dans sa chambre, et après s'estre plaint et du prince et de moy, mais de moy beaucoup plus encore que du prince, et qu'il eust juré et protesté que je m'estois rendue tant indigne de l'honneur qu'il m'avoit voulu faire, qu'à cette heure il me haysoit au double de ce qu'il m'avoit aimée, il luy demanda quelle estoit son opinion, et par quelle voye il pourroit se venger de moy, et remettre le prince à son devoir. Il luy respondit : Si je croyois, seigneur, que véritablement vous fussiez bien délivré de l'affection de cette fille, je penserois vous donner un advis tel que vous pourriez en un coup faire les deux effects que vous desirez. – Comment ? reprit Gondebaut, si tu croyois que je fusse délivré de cette fille ? Il faut que tu sçaches que non seulement je ne l'ayme plus, mais que je la hay plus que je ne sçaurois dire. Et c'est le bon qu'autant qu'autresfois je l'ay trouvée belle et agréable, autant me semble-t'elle maintenant et laide et fascheuse, de sorte que je suis tout estonné, quand je me la représente telle que les yeux de mon esprit la voyent à cette heure, comme il est possible que j'aye trouvé quelque chose, en un tel visage digne de mon amitié, si bien que je te jure, Ardilan, que j'ay honte de l'avoir aimée. – Seigneur, adjousta alors Ardilan, je loue Dieu que la vérité en fin ait esté plus forte que vostre passion, et je diray bien maintenant que je me suis estonné diverses foys dequoi vous vous arrestiez à une fille qui n'estoit ny belle ny avisée, car quelque afféterie qu'elle puisse avoir, si ne merite-t'elle pas d'estre nommée belle ; c'estoit sans plus vostre malheur qui vous avoit clos les yeux, il faut à cette heure remercier le démon qui vous les a dessillez. Or, seigneur, puis qu'il est ainsi, oyez un moyen avec lequel vous pouvez faire toutes vos vengeances, et retirer le prince du goulphre d'où vous estes sorty. Il faut contraindre Dorinde de se marier, car si elle ayme le prince, vous ne sçauriez la punir plus rigoureusement, et en mesme temps le prince aussi, qui aura le desplaisir de voir une personne qu'il ayme si ardemment en la possession d'un autre, qui luy oste toute espérance de la pouvoir jamais avoir en la sienne. – Mais, respondit Gondebaut, cette affetée ne voudra jamais consentir à ce mariage que tu dis. – Seigneur, répliqua ce meschant, les roys sont les tuteurs de tous leurs subjects, et comme nous croyons que les dieux sçavent mieux ce qui est nécessaire aux hommes que les hommes mesmes, de mesme aussi les roys qui sont des dieux en terre, sont estimez sçavoir mieux le bien et l'avantage de leurs subjects qu'eux-mesmes. C'est pourquoy, lors que vous direz qu'il faut que Dorinde se marie, qui est-ce qui dira que vous ne luy procurez pas ce qui luy est nécessaire ? puis qu'il semble que les filles ne sont au monde que pour cela. Et si elle ne le veut, qui vous blasmera, seigneur, de la marier par force, puis que le sage médecin fait bien prendre à son malade des breuvages qu'il refuse et qu'il rejette ? Et d'autant plus en serez-vous loué de

chacun que, son pere estant mort, vous pouvez couvrir vostre dessein sous le manteau de la pitié, ne voulant, pour les services que vous avez receus d'Arcingetorix, que cette fille orpheline demeure sans estre logée, outre qu'il y a bien dequoy le luy faire faire sans user de l'autorité royale. Il y a une loy, seigneur, qui des Visigoths est venue jusques à nous, par laquelle il est ordonné que le pere ayant promis sa fille à quelqu'un, s'il vient à mourir sans l'avoir mariée, sa promesse après sa mort soit effectuée. – Mais Clotilde, respondit le roy, m'a dit qu'elle croit y avoir quelque promesse entr'eux desja faite. – Il n'importe, repliqua-t'il, car sçachez, seigneur, qu'il y a encore, une autre loy qui dit que, si la fille dispose d'elle-mesme autrement que le pere avoit fait, et elle et celuy qui l'aura espousée soient remis entre les mains de celuy à qui le pere l'avoit promise, pour estre vendus et traitez tout ainsi qu'il luy plaira. Puis que ces loix sont observées dans vos Estats, et quelle difficulté y peut-il avoir de marier Dorinde ou à Periandre ou à Merindor, puis qu'Arcingetorix la leur a promise, ainsi que chacun sçait ? Je serois donc d'avis qu'au commencement vous fissiez sçavoir à cette fille que vous la voulez loger à son contentement, et que ce soing procède de l'amitié que vous luy avez portée, et à ceux dont elle est issue, et que vous luy donnez le choix de l'un de ces chevaliers que vous luy promettez de luy faire avoir pour mary. Vous le pouvez faire dire aussi à ses parens, afin qu'ils vous soient obligez de cette bonne volonté, car, ce n'est pas une petite prudence à un roy d'obliger plusieurs personnes avec un seul bien-fait. Je m'assure que si elle en fait difficulté, ses parens le luy persuaderont, et que si elle s'opiniastre au contraire, ils seront les premiers qui la blaseront et qui vous loueront lors que vous y userez de force et de violence ; et Dieu sçait ce qu'elle deviendra quand elle ne sera plus supportée de personne ! Car pour la princesse Clotilde, je m'assure qu'ayant reconnu son humeur, elle sera bien aise d'en estre deschargée, outre qu'elle est bien assez avisée pour ne jamais se roidir contre chose qu'elle pensera vous desplaire.

Le roy trouva ce conseil d'autant meilleur que luy-mesme avoit desja eu une semblable opinion. Ce fut donc sur cet avis qu'il s'arresta, et en mesme temps commanda à Ardilan de l'aller dire de sa part à la princesse qui ne pust luy respondre autre chose, sinon qu'elle essayeroit de m'y porter par toutes les voyes qui luy seroient possibles. Et à l'heure mesme, ayant fait sçavoir au prince qu'elle avoit quelque chose à luy dire et qu'il fut venu vers elle, elle le luy fit entendre, afin qu'il vid ce qu'il desiroit qu'elle fist, d'autant qu'encore qu'il y eust beaucoup de danger pour elle, si aymoît-elle mieux en avoir du mal que de faire chose qu'il n'eust pas agréable. Sigismond fut bien eâtonné de ce dessein, et plus encore que celuy qui avoit accoustumé de l'advertir ne l'eust pas fait à ce coup, mais c'estoit d'autant que la resolution avoit esté prise devant que la porte de la chambre fust ouverte, si bien qu'il ne l'avoit pu ouyr, mais il apprit bien au retour d'Ardilan tout ce qu'il avoit fait envers la princesse, et de plus les sermens que sur ceste response le roy avoit faits, de faire marier par force ou de bonne volonté Dorinde. Et que, si pas un des chevaliers qu'il luy proposoit n'y vouloit plus entendre, il en trouveroit bien quelqu'autre, quand mesme ce devoit estre Ardilan.

Le prince ayant sceu ces nouvelles, et voyant que le roy recouroit aux extrêmes remèdes, il creut qu'il n'y avoit aussi que les extrêmes resolutions qui le pussent garantir de ses violences. Il proposa donc à Clotilde de sortir et luy et moy hors des Estats de Gondebaut, et d'effectuer le mariage qu'il m'avoit promis ; mais elle, remettant infiniment cet avis, trouva qu'il valoit mieux que je m'en allasse seule pour éviter l'outrage que l'on me vouloit faire, et qu'il demeurast près du roy, sans faire semblant de s'en esmouvoir, qu'après avec le temps on essayeroit de remédier à ce desordre et de ramener le roy à la raison.

Mais quand la resolution de mon esloignement fut prise, ils demeurèrent long-temps à penser

où je pourrois aller, car de là les Alpes il ne se pouvoit, d'autant qu'ils estoient alliez avec les Ostrogots ; vers les Francs, il y avoit encore moins d'apparence, d'autant qu'ils ne faisoient que de chasser leur roy, et estoient encore tellement en trouble entr'eux pour la nouvelle eslection qu'ils ont faite, que tout y est en desordre, outre que la reyne Methine où j'eusse bien pu me retirer, estoit tant nécessaire d'aide et d'assistance qu'il ne falloit pas penser qu'elle osast me retirer contre la volonté d'un si puissant roy son voisin. Pour les Visigots, le voyage en estoit si long, car il falloit aller en Espagne, outre qu'y traittant le mariage de Sigismond, comme j'ay dit, j'y eusse esté sans doute mal assurée. En fin ils conclurent qu'il m'en falloit venir en Forests vers Amasis, avec laquelle Clotilde avoit beaucoup de correspondance ; et parce qu'ils ne sçavoient si l'autorité de Gondebaut ne luy osteroit point la volonté de me garder auprès d'elle, ils furent d'avis que je me desguisasse des habits où vous me voyez, afin que si la protection d'Amasis me manquoit, celle au moins des solitaires demeures des bergers de Lignon me pust conserver incogne.

Cette resolution prise, la princesse m'envoya quérir, et quoy que la perte que j'avois faite me pust bien dispenser de demeurer un peu plus long-temps sans estre veue de personne de la Cour, si est-ce que je jugeay bien, puis que la princesse me rappelloit, qu'il y avoit quelque grand sujet. Cela fut cause que sur la nuict je me retiray auprès d'elle, où je ne fus pas plustost qu'elle me mena dans son cabinet, où estans toutes seules, et me voyant pieurer : Dorinde, me dit-elle, il n'est plus temps de pleurer ny de plaindre, il faut songer à faire une plus forte et plus généreuse resolution. Mais souvenez-vous, Dorinde, quoy qu'il vous advienne, que jamais le Ciel ne nous envoie plus d'affliction que nous n'avons la force d'en supporter, et par ainsi ne vous perdez point de courage, et vous verrez que vous ne serez délaissée ny de Dieu ny des personnes d'honneur. Le roy, si toutesfois il a encore ce nom pour vous, vous donne le choix de Merindor et de Periandre, mais il veut que vous espousiez l'un des deux, et si vous ne le faictes de bonne volonté, ou si ceux que je vous ay nommez, pour estre chevaliers trop bien nez, ne veulent vous espouser contre vostre gré, il est résolu de vous donner Ardilan pour vostre mary. Voyez, ma fille, à quoy vous vous résolvez. – Comment ? luy respondis-je, madame, devenue plus pasle que la mort, il faut que j'espouse l'un de ces chevaliers, ou ce meschant Ardilan ? Et quelle loy seroit celle-là ? – Celle, me repliqua-t'elle, que le plus fort impose au plus foible. Il veut que Sigismond espouse une princesse, de laquelle il prétend un grand avantage ; et il sçait bien qu'il ne s'y disposera jamais que vous ne soyez mariée ailleurs. C'est pourquoy il vous veut sacrifier à des nopces injustes pour voir celles de son fils, desquelles il attend beaucoup de contentement, et il m'a donné charge de le vous dire pour sçavoir à quoy vous vous résolvez. – A la mort, madame, luy dis-je incontinent, voire à la plus cruelle que jamais tyran comme luy ait pu inventer.

A ce mot le prince Sigismond, qui frappa à la porte du cabinet, nous interrompit, car Clotilde, ne sçachant qui c'estoit, voulut elle-mesme aller ouvrir, et voyant le prince : Venez, dit-elle assez bas, venez, mon frere, et vous verrez une fille bien désolée. Et ayant repoussé la porte, le conduisit où j'estois toute couverte de larmes : Ma fille, dit le prince, consolez-vous. Que celui pour qui vous souffrez ces desplaisirs vous ayde à plaindre vostre ennuy, et qu'autant de larmes que vous versez, il jette des gouttes de sang qui luy sortent du cœur. Mais je jure que ny la puissance du roy ny l'obeyssance qu'on peut devoir à un pere, ne me feront jamais manquer à ce que je vous ay promis. Je voy bien que la résolution de Gondebaut à vous vouloir contraindre à de si injustes nopces, ne procède que de la croyance qu'il a que je ne me marieray jamais que vous ne la soyez, mais il se trompe bien, s'il espere pouvoir venir à bout de ce qu'il a entrepris, puis que je perdray plustost la vie que d'y consentir, et que celui se prépare à la mort, qui sera si hardy que de vous espouser contre vostre volonté, protestant que, sans en

excepter personne, il ne survivra point d'une heure la cognoissance que j'en auray eue.

Il vouloit encore parler, lors que Clotilde l'interrompit en luy disant : Lors que les affaires seront aux termes qu'il faille prendre ces extrêmes et dernières résolutions, peut-estre n'en serez-vous blasmé de personne si vous le faites, mais maintenant que l'on n'y est pas encore parvenu, Dieu mercy ! il vaut mieux avec prudence y pourvoir en sorte que ce mal-heur n'arrive point. Et c'estoit dequoy je parlois à cette pauvre fille, mais d'autant que devant que luy donner quelque bon conseil, il falloit sçavoir quelle estoit sa volonté, je luy demandois à quoy elle se resolvoit. – A la mort, repliquay-je encore un coup, et d'aussi bon cœur que jamais personne s'est résolue à la vie. – La mort, reprit le prince, est le dernier remède, mais devant que vous soyez contrainte de recourir à celui-là, je proteste que la moitié des Bourguignons mourra pour défendre une cause si juste. – Ah ! seigneur, luy respondis-je, je m'estimerois trop infortunée, si j'estois cause d'une guerre entre le pere et le fils, et il vaudroit bien mieux que Dorinde fust morte dans le berceau. – Non, non, reprit alors Clotilde, il ne faut jamais recourir à la mort que quand il n'y a plus de remède, mais il ne faut pas aussi se sousmettre aux injustes violences d'un tyran qu'on peut bien éviter. La prudence nous a esté donnée du Ciel pour nous conserver contre semblables desseins : usons donc de cette prudence comme nous devons, et je m'assure que le Ciel bénira nos intentions.

A ce mot, elle me proposa ce qu'ils avoient desja résolu, Sigismond et elle, et me dit que si je prenois cette volonté, elle pourroit grandement m'y aider, d'autant que la sage Amasis avoit de grandes correspondances avec elle, et que si de fortune quelque considération empeschoit cette princesse de me recevoir, je pourrois me tenir cachée avec les bergers de Forests sur les rives de Lignon près d'Astrée et de Diane, où je ne vivrois que fort heureusement, puis que c'estoient les plus belles, les plus vertueuses et les plus accomplies filles de l'Europe. Et parce que je respondis que, pour fuyr l'injuste violence que l'on me vouloit faire, je n'irois pas seulement en Forests, mais dans le plus profond des Enfers, et que la seule chose que je craignois, c'estoit de n'en pouvoir trouver le chemin, ou que je ne fusse prise par quel qu'un. – A cela, respondit le prince, j'y pourvoiray, car je vous accompagneray si bien, que vous ne rencontrerez personne qui soit assez forte pour vous faire du mal. Et lors se tournant vers la princesse : Ma sœur, luy dit-il, je vous supplie qu'elle puisse s'en retourner en sa maison pour donner ordre à son départ, sans qu'on s'en prenne garde, car si vous le trouvez bon, je suis d'avis qu'elle parte le plustost qu'elle pourra, me semblant que je ne seray jamais en repos qu'elle ne soit hors de ce lieu où l'injustice a tant de puissance.

La princesse qui avoit pitié de mon infortune, et qui desiroit mon bien autant qu'aucun de nous deux, le permit aisément, et en partant elle me dit : Souvenez-vous, Dorinde, d'emporter avec vous ce que vous avez de plus précieux; et qui peut estre facilement caché, parce que la nécessité est un monstre qui n'a point de loy, point de honte, ny point de raison, et une fille sur toute chose doit craindre la rencontre d'une si fiere et dangereuse beste.

Cet advis fut cause que, aussi-tost que je fus en mon logis, je cherchay dans mes cabinets ce qu'il y avoit de meilleur et de plus portatif, dont je fis une petite ceinture avec de la toile que je me ceignis sous ma juppe, afin de l'emporter plus commodément. Et lors que j'estois la plus occupée en ce que je dis, le prince, n'ayant avec luy qu'un jeune homme auquel il se fioit grandement entra dans ma chambre, dequoy je fus tellement surprise, que je faillis de m'enfuir dans une chambre voisine pour m'y enfermer toute seule. Mais en fin me souvenant de l'extrême discrétion dont il avoit tous jours usé, je pensay que cette fuite l'offenseroit, et qu'il ne falloit faire semblant de craindre une chose de laquelle il ne m'avoit jamais donné occasion de prendre le moindre soupçon. Il le reconnut bien toutesfois au trouble que je ne pus entièrement luy dissimuler, et cela fut cause qu'il me dit : Je voy bien, Dorinde, que ma venue

vous met en peine, mais sortez-en, puis qu'elle n'est pour autre sujet que pour vous continuer les assurances que je vous ay données de mon inviolable affection, et pour vous dire que l'amour que je vous porte est telle que je ne veux pas que vous vous bannissiez du lieu de vostre naissance pour moy, sans moy. Je veux dire que je vous veux accompagner par tous les lieux où vous irez, sans que je puisse permettre d'estre séparé de vous que par la seule mort. – Vous voulez, seigneur, luy dis-je, vous en venir avec moy, et que dira le roy, ou bien que ne fera-t'il pas ? – Gondebaut, dit-il, que je ne veux plus, ny pour mon pere, ny pour mon roy, pourra et dire et faire ce qu'il luy plaira, mais de moy il n'en doit faire non plus d'estat que d'une personne qui n'est plus au monde. Je veux qu'il apprenne par moy que les roys sont seigneurs des corps, mais non pas des esprits, et qu'il n'y a rien qu'un bon courage supporte avec plus d'impatience qu'une injuste contrainte, et ne faut point que vous refusiez ma compagnie, car je proteste au grand Tautates que jamais je ne vous rechercheray de chose qui vous puisse importer, que nous ne soyons mariez ensemble, de telle sorte que je ne puisse jamais estre autre que mary de Dorinde, et Dorinde femme de Sigismond. – Seigneur, luy dis-je, les espérances qu'il vous plaist de me donner me rendent si contente et si satisfaite que quand il n'en asriveroit jamais rien de plus à mon avantage, je ne changerois pas mon bonheur à celuy de quelqu'autre fille qui ait jamais esté estimée la plus heureuse. Mais, Seigneur, comment entendez-vous de vous en venir avec moy, et que dira-t'on de ma fuite pour estre avec vous ? – Et dequoy vous devez-vous soucier, me respondit-il, si jamais nous ne reviendrons où l'on nous cognoist, que nous ne soyons mariez ensemble ? – Mais, seigneur, repris-je, que dira le roy quand il vous aura perdu ? – Le roy, repliqua-t'il, s'il vouloit avoir un fils sans courage, en devoit faire un autre qui ne me ressemblast pas, et s'il vouloit qu'il en eust, il devoit le traiter autrement, s'il avoit dessein de le retenir auprès de luy. – Mais, luy dis-je, ia princesse Clotilde est-elle advertie de vostre dessein ? – Nullement, me respondit-il, et si je ne veux point qu'elle le sçache, car je ne doute point que n'ayant pas l'affection que j'ay pour vous, elle ne desaprouvast le dessein que cette affection me fait faire, mais s'il advient jamais, que elle sçache aymer, elle ne m'excusera pas seulement en cette action, mais de plus m'en estimera, et m'en aymera davantage.

Nos discours furent longs sur ce sujet, mais enfin nous résolûmes que le troisieme jour de grand matin nous nous trouverions au temple de Venus, parce que c'estoit par cette porte qu'il falloit sortir, et que le premier qui y arriveroit consulteroit l'oracle pour sçavoir de quel costé nous devons aller, estans très-certains que la déesse, qui est celle qui favorise les amants, ne seroit point avare pour nous de ses bons conseils, et que, de peur que nous ne fussions recognus, il falloit estre désguisez, Darinée et moy, en l'habit où vous me voyez, et que luy-mesme me fit apporter, et luy en berger, et qu'avec luy il n'y auroit que ce jeune homme en qui il avoit tant d'assurance. Et afin de prévoir tout ce qui pourroit advenir, nous promismes de nous attendre au temple jusqu'à cinq heures du matin, mais ce temps là passé, si l'un de nous n'y venoit point, l'autre l'iroit attendre à un petit pont hors de la ville sur le chemin (d'lseron, jusqu'à quatre heures du soir parce qu'en ce lieu-là il y avoit des taillis dans lesquels on se pourroit tenir caché aussi long-temps que l'on voudroit, et que pour sortir plus aysément, nos chevaux nous attendroient dans le taillis auprès du pont.

Cette resolution ainsi prise, et le troisieme jour estant venu je ne manquay point de me lever de si grand matin que le jour ne faisoit que de poindre quand je fis consulter l'oracle de la déesse Venus qui me respondit :

ORACLE

En Forests se trouvera
Ce qui ton mal guérira.

J'avois oublié de vous dire que, devant que partir, j'avois escrit une lettre à la princesse Clotilde pour la descharger de ma fuitte envers ce tyran, et je la laissay sur la table de ma chambre réassurant que l'on ne failliroit pas de la luy porter lors qu'on verroit que je serois partie.

Jusques icy il est certain que le prince Sigismond m'avoit fait croire qu'il se pouvoit trouver quelque homme qui ne fust pas meschant ny traistre, mais à ce coup il me fit bien paroistre que le vice de nature ne se peut jamais si bien corriger, qu'il n'en demeure tousjours quelque tasche. O Dieu ! qu'il est difficile de contraindre longuement une a.me en une chose qui luy est entièrement contraire, mais aussi où estoit mon esprit ou plustost qu'estoit devenu mon jugement après avoir esté tant de fois trompée ? Ne devois-je pas estre assez bien instruite de la perfidie des hommes ? Et si j'ay maintenant occasion de me plaindre que Sigismond m'ait deceue, de qui faut-il que je me plaigne sinon de moy qui, pour quelque belle apparence qui peut-estre estoit en ce jeune prince, ay démenti tant et tant d'expériences que j'avois eues qu'il n'y eut jamais homme qui ne fust trompeur ny jamais personnes trompées que celles qui se sont fiées aux hommes!

Les cinq heures donc frapperent sans que Sigismond parust et voyez combien ses belles paroles m'avoient sceu abuser ! Encore que je visse qu'en effet il ne venoit point, je ne pouvois encore me figurer que je fusse deceue. O Dieu ! que peut la bonne opinion qu'on a conceue de quelqu'un ! Encore que je visse qu'il ne venoit pas, je ne pouvois m'imaginer qu'il ne deust point venir, et j'allois cherchant des occasions de son retardement, telles que, sans Darinée, il est certain que je me fusse arrestée à la porte de ce temple le reste du jour ; mais elle me dit, et je cogneus qu'elle avoit quelque raison, que peut-estre le prince nous attendoit à ce point où nous avons résolu de nous trouver, et que n'ayant osé venir au temple de peur d'estre reconnu, il nous y estoit allé attendre, où peut-estre il nous blasmoit desjà de ce dequoy nous l'accusions. Cet advis fust cause que prenant une rue à main droite, nous allasmes à la porte, non pas sans beaucoup de crainte d'estre reconnues. Toutesfois je jure que la crainte que j'avois pour le prince estoit encore au double plus grande, tant l'affection que je croyois en luy m'obligeoit à luy vouloir du bien.

Quand nous fusmes hors de la ville et des fauxbourgs, car nous en sortismes fort aisément, estans si bien desguisées qu'il estoit impossible que nous fussions reconnues, nous fusmes bien estonnées de nous voir seules parmy ces campagnes, sans sçavoir le chemin ny l'endroit où nous devions aller. Et ce qui nous mettoit plus en peine, c'estoit que le long de ce grand chemin nous trouvions tant de passants que nous avions assez à faire à ne nous laisser point acoster. Enfin, après beaucoup de peine, nous vismes en un fonds ce pont, à ce qu'il nous sembla, car encore que pas un de nous n'y eust esté, si est-ce que nous jugeâmes que c'estoit celui-là pour le taillis et le petit souslas, qui estoit de l'autre costé du ruisseau. Et parce que nous en estions encore assez esloignées, tout ce que nous voyions auprès, nous nous figurions que c'estoit le prince qui nous y attendoit, et cela nous faisoit redoubler le pas encore que nous fussions lassées. Mais quand nous y fusmes, et que nous n'y trouvâmes personne, ce fust bien alors que nous fusmes estonnées, et plus encore quand nous vismes qu'il estoit desja plus de midy, au moins à ce que nous pouvions juger au soleil. Nous jettions la veue le plus loing que nous pouvions le long du chemin d'où nous, estions venues, et toute chose nous sembloit

ce que nous attendions, et puis en fin toute chose nous trompoit.

Le soleil commençoit fort à baisser quand emportée d'impatience je me résolus de m'en retourner à Lyon, et sçavoir à quoy il tenoit que le prince ne venoit point ; mais lors que je me voulois mettre en chemin, je vis venir par le mesme sentier que nous avions tenu, cinq ou six hommes à cheval qui me contraignirent, de peur d'estre veue, de me remettre dans le plus espais du taillis et de m'y tenir cachée jusques à ce qu'ils furent passez. Darinée qui avoit toujours esté de contraire opinion et qui ne vouloit point que je m'en retournasse : Et bien ! me dit-elle, madame, si ces gens vous eussent rencontrée, dites-moy, je vous supplie, en quel terme en eussiez-vous esté ? – Ma mie, luy dis-je, tu as raison, mais que veux-tu que nous fassions en ce lieu ? Ne vaut-il pas mieux que nous soyons recognues que de passer icy la nuict ? – o ! me respondit-elle, les jours sont longs, il ne sera nuict que huict heures ne soient passées, il ne faut encore désespérer de rien. Peut-estre le prince arriveroit par quelque autre chemin à l'heure mesme que vous seriez hors d'icy, mais si l'impatience vous presse si fort, je vous diray ce que je feray : je vay prendre de la fange et je me barbouilleray tout le visage, et puis je m'en iray le long de ce chemin le plus avant que je pourray, et aussitost que je le verray, je m'en reviendray courant vous en advertir. Par ce moyen je ne seray point cogneue, et vous pourrez vous tenir cachée icy sans vous lasser, afin que quand le prince sera venu, vous puissiez supporter le travail du chemin, et aller où il luy plaira cette nuict.

Le désir que j'avois de voir bien tost Sigismond me ferma les yeux, de sorte qu'encore qu'il me faschast fort de demeurer seule ; toutesfois j'y consentis, me semblant qu'elle le feroit haster, et qu'il seroit vers moy tant plustost ; et puis l'assurance que personne ne me pouvoit voir en ce lieu, me donna assez de courage pour y demeurer seule. Darinée donc brouillant de la fange dans ses mains s'en farda si bien le visage, qu'il me fust impossible de m'empescher de rire : Or va, Darinée, luy dis-je, et reviens tost ! Si tu joues aussi bien personnage de la barbouillée que tu en as le visage, il n'y a point de nos mornes qui ne te doive céder. – Si Ardilan, me dit-elle, me voyoit telle que je suis, je m'assure que si autrefois il n'a pu mourir d'amour, il en mourroit maintenant de rire. Et à ce mot, elle me vint embrasser, et s'en alla par où nous estions venues.

Helas ! si j'eusse preveu les desplaisirs que ce despart me de voit rapporter, j'eusse plustost consenty à ma mort qu'à son esloignement ! Mais le Ciel, que je puis dire cruel envers moy, ne se contentant pas de m'avoir fait bannir volontairement du lieu de ma naissance pour un perfide, m'a encore voulu faire ressentir les desplaisirs, ou plustost les desespoirs d'une espouvantable solitude. Et comme j'avois tout abandonné pour ce seul homme, je fus aussi délaissée à son occasion de tout secours humain, et de toute consolation. Tant que je la pus voir, je l'accompagnay de l'œil, mais quand elle fut si esloignée que je ne pouvois plus la voir, ce fut alors que je commençay à recognoistre la faute que j'avois faite. Au commencement, je me mis dans le plus profond du bois pour me tenir cachée, mais l'impatience m'en fit bien tost sortir, craignant quelquefois que Sigismond vinst, et que ne me trouvant point il ne passast outre, et ne s'en retournast. D'autresfois, j'avois peur que quelque loup ne me fist du mal, d'autresfois, je faisois dessein de m'en aller après Darinée, mais deux ou trois fois estant en chemin, j'oyois ou je voyois quelque passant qui me faisoit reculer plus viste que je n'estois pas sortie de ce buisson.

Tous ces commencements n'estoient rien au prix de la frayeur qui me saisit lors que le soleil se coucha, car me voir toute seule en ce lieu champestre, sans ayde ny support de personne, jugez, mes compagnes, en quel estât je pouvois estre et plus encore quand la nuict me ravit entièrement la clarté du jour ! O Dieu ! quels effrois l'horreur du lieu et l'obscurité des ténèbres ne me donnèrent-elles point ! Le moindre vent qui faisoit bransler une feuille me

faisoit fuir en sursaut d'un autre costé, et quelques-fois que quelques ronces prises à ma Juppié m'arrestoient, je me figurois que c'estoient des loups ou quelques autres bestes farouches qui me vouloient dévorer. Quand j'oyois du bruit, ou par le cry de quelque chat-huant, ou de quelque orphraye, j'est ois transie de frayeur ; jamais je n'avois ouy faire compte des larves et fan-tosomes qui se rencontrent la nuict, qui ne me revinst en la mémoire, et qu'il ne me semblast desja de voir de moment à autre. Et d'autant, comme je croy, que c'estoit un grand chemin, j'ouys diverses foyes des gens de cheval qui y passoient, et Dieu sçait avec quel soing je me tenois cachée dans le profond du bois !

Vous pourrois-je redire les pleurs que je jettay, et les plaintes que je fis en détestant la perfidie de Sigismond et le peu d'affection de Darinée que je creus alors s'en estre allée exprès pour m'abandonner en cette extrême nécessité, pour ne vouloir se mettre au hazard dû voyage que j'avois entrepris ? O qu'il est bien vray ! disois-je en moy-mesme, que chacun craint d'estre avec une personne malheureuse ! Il n'est pas jusqu'à Darinée que j'ay nourrie avec tant de démonstration de bonne volonté, qui ne redoute ma compagnie ! o misère des humains qui ne peuvent cognoistre leurs amis qu'aux adversitez, et qui à mesme heure qu'ils les recognoissent sont assurez de les perdre ! Mais figurez-vous qu'il faudroit une nuict aussi longue que me fut celle-là, et un esprit aussi affligé qu'estoit le mien, pour redire et mes justes plaintes et vous représenter mes extrêmes frayeurs !

Tant y a que le jour parut devant que la peur me permist de clorre l'œil pour dormir. Lors que le soleil parut, je me trouvay si lassée du travail que j'avois eu, des frayeurs qui m'avoient tourmentée, du chemin que j'avois fait, et bref de d'avoir point mangé de tout le jour passé, qu'estant un peu rassurée par la venue du jour, je m'endormis si longuement que, devant que je m'esveillasse, il estoit desja bien tard. Alors, voyant que le soleil commençoit de baisser, le souvenir que j'eus des horreurs et des frayeurs de la nuict passée, outre que la faim me pressoit, je me résolus de prendre, ainsi seule que j'estois, quelque sentier, et le suivre jusqu'à ce qu'il m'eust conduite en quelque hameau, où peut-estre je pourrois trouver quelque personne qui par pitié me donneroit l'adresse du chemin que j'avois à tenir.

Ce fut bien alors que mes pleurs se renouvelerent et mes doléances : je m'allay représenter les espérances que peu de jours auparavant j'avois eues d'estre reyne des Bourguignons, et puis princesse, et maintenant je me voyois la plus misérable et la plus désolée fille de tout le royaume ; et sur cette considération vous pouvez penser que la tyrannie de Gondebaut n'y fut pas oubliée. Cette pensée me remit en mémoire les promesses du perfide Sigismond qui, à ce qu'il me sembloit, n'avoit jamais fait semblant de m'aimer que pour estre traistre et meschant. Mais, disois-je en moy-mesme, n'estois-je pas bien sottte, et n'avois-je pas perdu le jugement, quand je creus qti'il pouvoit estre autre que trompeur ? S'il est homme, et si tous les hommes le sont, comment pensois-je que cettuy-cy seul fust différent de tous les autres ? Mais outre cette considération, celle-cy me devoit entièrement empescher d'estre deceue, car je sçavois bien que les pommiers portent des pommes, et que pouvois-je espérer que ce perfide de Gondebaut pust produire autre chose qu'un, desloyal ? Ces tristes ressouvenirs et ces véritables pensées m'entretindrent jusques sur le soir, sans que je prisse bien garde au chemin par lequel je passois.

En fin revenant un peu en moy, et voyant que la nuict s'approchoit, je jettay les yeux pleins de larmes tout à l'entour pour essayer de voir quelque hameau ou quelque cabane ou je pusse recevoir quelque soulagement, et de fortune j'apperceus une petite maison couverte de chaume qui estoit sur ma main gauche, et non point trop esloignée du chemin. Je tournay donc mes pas de ce costé là, avec espérance d'y rencontrer quelque bonne femme, qui auroit peut-estre compassion de moy, car j'avois tant d'horreur des hommes, que j'en redoutois autant la

rencontre que celle de la plus cruelle et farouche beste qui fust dans le bois.

Et voyez si la Fortune ne se mocquoit pas bien de moy ! Lors que je fus à la porte de cette cahutte, je ne vis que six petites filles autour d'un vieil homme qui leur donnoit dans des escuelles de bois quelque laict à manger. La plus aagée de toutes n'avoit pas plus de huict ou neuf ans, à ce qu'il sembloit, mais, comme je vis bien-tost après, si agréables qu'elles sembloient de meilleure naissance, que celle de ce pauvre lieu. D'abord que ces petits enfans me virent, laissans le vieil homme, s'en vindrent autour de moy, les plus jeunes m'offrans à manger de ce qu'elles avoient, et les deux plus aagées me convians d'entrer dans la cabane, mais la crainte que j'avois qu'il n'y eust quelqu'autre homme m'empescha d'y entrer, jusqu'à ce que le vieil homme, qui jusqu'alors estoit demeuré attentif à leur apprester leur petit repas, et qui ne m'avoit point encor apperceue, releva de fortune la teste pour voir où tout son petit peuple estoit allé, et me voyant sur le seuil de la porte, s'en vint incontinent vers moy, et avec tant de courtoisie m'offrit sa demeure et tout ce qui y estoit, que je pensay que le Ciel, ayant pitié de ma mauvaise fortune, avoit touché le cœur à ce vieillard, et qu'encore qu'il fust homme, peut-estre le trouverois-je pitoyable. Et à la vérité je ne fus point deceue, car m'ayant receue avec toute sorte de courtoisie et cognoissant bien à mes yeux et au reste de mon visage que j'estois grandement troublée, il me fit assoir auprès du feu, me présenta du laict et quelques fruicts desquels la nécessité me fit manger, et après, me voyant continuellement pleurer et soupirer : Ma fille, me dit-il, car l'aage que j'ay plus que vous me permet de vous appeller ainsi, la terre n'est pas comme l'on dit ferme et immobile. C'est le Ciel qui l'est, et ce lieu où nous sommes ne demeure jamais un moment en un poinct, pouf nous enseigner que du bien ny du mal qui nous arrive, il n'en faut point estre ny trop eslevé ny trop abbatu. Car, comme vous voyez les rayons d'une roue qui tourne, estre tantost haut et tantost bas; de mesme est-il des hommes, tant qu'ils sont sur cette terre inconstante, de sorte qu'il se faut contenir aux bonheurs, comme en une chose qui passe légèrement, et aux malheurs, comme en ce qui ne peut durer guiere longuement. Vous voyez bien que j'ay assez vescu pour avoir esprouvé diverses fortunes, je n'en ay jamais eu ny de bonnes ny de mauvaises qui n'ayent tous-jours esté moindres que l'appréhension ne me les avoit fait juger ; croyez qu'il est de mesme du mal qui vous presse maintenant, et qu'avec le temps vous cognoistrez que l'expérience me fait parler avec vérité. Mais cependant haussez les yeux au Ciel, et croyez que celuy qui les a faits n'a pas eu la puissance de les faire, qu'il n'ait aussi la prudence de les conduire, et si vous le croyez ainsi, comme véritablement il est, pouvez-vous trouver mauvaise la fortune qu'il vous ordonne, puis que cette souveraine prudence ne sçauroit faillir en chose qu'elle fasse ? Consolez-vous donc et espérez qu'à leur tour vous jouyrez des plaisirs et des contentemens qui vous sont nécessaires, et cependant je vous offre toute assistance que vous voudriez retirer de moy.

Les sages discours de ce vieil homme me touchèrent grandement le cœur, et de telle façon, que je creus que véritablement quelque bon démon m'avoit adressée en ce lieu pour m'empescher de me laisser du tout emporter au desespoir. Cela fust cause qu'après m'estre essuyé les yeux, je luy respondis : Mon pere, tel vous puis-je nommer, puis que les offices que vous me rendez sont tels que ce nom peut faire produire, plust à Dieu que je sceusse aussi bien quelle est la fermeté des Cieux, que par expérience je sçay quelle est l'inconstance et l'instabilité de la terre. Lors qu'il plaira aux dieux que j'aye du contentement, ils m'en donneront à la mesure qu'il leur plaira, car pour cette heure ils ont tellement versé sur moy les torrens de toute sorte d'affliction, que je croy que, sans vostre consolation, je serois assurément noyée et emportée dans le desespoir. – Ma fille, reprit le vieillard, je suis bien aise que le Ciel se soit voulu servir de moy pour r'apporter quelque soulagement à vostre mal, et puis que vous y trouvez quelque

amandement, espérez que bien-tost vous en serez du tout deschargée, car croyez-moy, qui l'ay tousjours expérimenté, comme vous voyez les corps estre sujets à diverses maladies, nos âmes en sont de mesme, car les maladies des corps sont les sensibles que nous esprouvons ordinairement, et celles de l'ame ce sont les passions qui sont esmeues en nous par les bonnes et mauvaises fortunes, et tout ainsi que les maladies du corps ont leur naissance, leurs progrès et leur déclin, de mesme est-il de celles de l'ame. Et j'ay espreuvé, dis-je, que, depuis que le mal, soit du corps, soit de l'ame, commence à décliner, bien tost après il est guéri, parce que le corps reprend ses forces, et chasse la mauvaise humeur qui luy cause son mal, tout ainsi que le plus fort chasse le plus foible de sa maison, et de mesme aussi la raison, reprenant sa force, chasse ces opinions qui troublent l'ame par leurs fausses apparences.

Mais encore faut-il que je vous die une expérience que j'ay faite : jamais un corps n'est entièrement guéri que, par des remèdes ou autrement, il n'ait jette dehors le mal qui le travaille. De mesme le plus souverain remède qu'une ame affligée puisse avoir, c'est de mettre hors de soy-mesme ce mal qui l'afflige, et cela se fait ordinairement en le racontant à quelqu'un qui nous sçache consoler, car alors il est tout certain que l'ame, se descharge de la plus noire humeur qui l'opresse, et qu'après elle est capable de recevoir les consolations qu'un prudent amy luy veut donner. Je sçay bien que je ne suis pas celuy qui vous peut soulager, mais je seray bien, si vous me le voulez confier, ce pitoyable médecin qui essayera de vous adoucir le mal autant qu'il luy sera possible. – Mon pere, luy dis-je, l'offence que j'ay receue de la fortune est encore si fraische que mal-aisément peut-elle recevoir allégement par le discours, mais si vous estes véritablement touché de compassion de mon mal, comme je le croy, le meilleur remède que vous puissiez maintenant me donner, c'est de me faire, conduire au lieu de ma naissance, qui est le Forests, où je sçay bien assurément que si je doibs recevoir quelque consolation, c'est en ce lieu-là que je la trouveray. Et outre le gré que les dieux vous en sçauront, car ils ne laissent jamais un bien fait sans recompense, encore ne suis-je pas née si misérablement que je n'aye les moyens de vous satisfaire de la peine que vous y prendrez. Le vieillard alors, regardant ses enfans avec un œil de compassion : Vous voyez, dit-il, tout ce qui est céans ; il y a quelques mois que ma femme qui estoit toute ma consolation me laissa avec ces petites créatures, chargé d'aage et de pauvreté. Pour la pauvreté, je m'en défends le mieux que je puis avec un grand soing de mon petit mesnage; il est vray que si je le laisse d'un jour, mes petits en pâtissent. De vous donner quelqu'un qui vous conduise, vous voyez que je n'ay personne icy, de mes voisins il n'y en a point à qui je voulusse fier vostre tendre jeunesse, me semblant que je serois coupable envers les dieux qui vous ont envoyée vers moy s'il vous arrivoit du mal, et que je suis obligé de leur en respondre. Que faut-il donc que je fasse ? car de vous manquer d'assistance, les dieux sans doubte me regardent pour voir comme je m'acquitteray pour l'amour d'eux de la charge qu'ils m'ont donnée de vous ; de. délaisser ces petits enfans, je ne sçay ce qui leur pourra advenir. Mais, ma fille, voylà mon lict que je vous laisse, ayez agréable que mes deux plus grandes filles couchent avec vous, et recommandez cette affaire au grand Tautates, j'en feray de mesme de mon costé ; luy qui ne manque à personne ne nous sera pas avare d'un bon conseil.

A ce mot, d'autant qu'il estoit nuict, il alluma une sorte de bois sec duquel il se servoit de chandelle, et l'ayant mis dans une grosse rave qui servoit de chandelier, il le posa sur une petite table, et ayant bien fermé la porte avec un tortis de coudre, il se retira dans un petit entre-deux fait de claye, où il se coucha sur de la paille avec ses autres petits enfans. Quant à moy, me jettant dans son lict toute vestue avec ses deux filles, je dormis avec plus de repos que le misérable estât où je me trouvois ne requeroit, mais le grand travail que j'avois eu, et la foy que j'avois en cet homme, me firent prendre un sommeil assez reposé. Il est vray que je

m'esveillay de grand matin, non toutesfois si tost que le vieillard, qui desja avoit donné ordre à tout ce qui estoit de son petit mesnage, avec, une ferme resolution que la nuict il avoit prise, que, quoy qui luy en pust arriver, il ne m'abandonneroit point que je ne fusse en Forests, espérant, à ce qu'il me dit, que les dieux garderoient sa petite famille mieux qu'il ne sçauroit faire, cependant qu'il useroit envers moy d'une telle charité. Je remerciay le Ciel qui luy avoit touché le cœur de cette sorte et incontinent après qu'il-eut ordonné aux deux plus grandes de ce petit troupeau ce qu'elles avoient à faire, il se mit devant pour me guider avec promesse qu'il leur fit de revenir devant qu'il fut nuict. Parce, me dit-il, qu'il n'y a pas plus de quatre lieues d'icy en Forests, et quoy que je sois fort chargé d'aage, si est-ce que le désir que j'ay de revoir bien-tost mes enfans m'attachera des aisles aux pieds qui me feront marcher aussi viste que quand j'estois en ma plus forte jeunesse.

Nous nous mismes donc en chemin chacun un bas ton en la main pour nous ayder à passer les passages plus incommodes, et parce que je le priay de me conduire par les chemins les moins fréquentez, de peur que avois d'estre rencontrée, il le fit avec tant de soing que, devant qu'il fut midy, sans que nous fussions entrez dans nul grand chemin sinon pour le croiser, il me rendit sur une montagne assés haute où s'estant arrêté, il me montra avec son baston la ville de Feurs assés proche, et un peu plus en là celle de Marcilly, et par conséquent la grande plaine de Forests, me disant que je louasse Dieu de ce que, sans nulle mauvaise rencontre, il avoit permis que je fusse arrivée en lieu où j'esperois de recevoir quelque consolation. Et sur cela, luy ayant demandé où estoit la rivière de Lignon : Voyez-vous, me dit-il, celle-là qui passe auprès de cette ville, que je vous ay nommée Feurs, c'est Loire. Or tournez les yeux un peu à main droite, et voyez comme un peu au-dessous de là, il y a une petite rivière qui entre dans Loire, prenez garde comme elle vient de ces montagnes voisines, et prend son cours, contre la coustume presque de toutes les autres, du couchant au levant : c'est Lignon que vous demandez. Voyez-vous entre ces deux colines, qui sont comme le pied des plus hautes montagnes, une petite ville : elle s'appelle Boen, et c'est contre ses murailles que Lignon passe, vous pouvez remarquer d'icy une partie de son cours qui va serpentant par cette délectable plaine comme le plus beau lieu de l'Europe.

Ce bon vieillard me dit ainsi, et après m'avoir priée de luy donner congé, afin de ne laisser pas plus longuement son petit mesnage, je le fis, me semblant que je trouverois aisément le chemin des lieux qu'il m'avoit enseignez et sortant de mon doigt une bague : Tenez, luy dis-je, mon pere, vous recevrez cecy de moy pour tesmoignâge que je rie pourray jamais faire quelque chose pour vous que je ne m'y employé comme je dois. – Ma fille, dit-il, vous m'ostez un plus grand loyer que j'attendois des dieux ; toutesfois je ne refuse point ce qu'il vous plaist de me donner, afin 'que vous aussi vous fassiez paroistre aux dieux que vous n'estes point ingrate. Et à ce mot il me laissa avant hier, environ une heure après midy, pouvant dire d'avoir jamais trouvé homme de bien que celuy-là seul. Ainsi finit Dorinde, ne pouvant retenir ses pleurs par le souvenir de ses cruelles aventures. Et parce que son discours avoit esté long, et qu'il estoit heure de sortir du lict, elles tascherent de luy donner quelque consolation et puis incontinent, après l'avoir embrassée diverses fois pour tesmoignage de la bonne volonté qu'elles luy portoient, chacune commença de s'habiller.

[Godomar, suivi d'Heraste, se présente devant les portes de la ville de Marcilly.]

BILDUNTERSCHRIFT [Ardilan voulut empêcher Godomar de sortir de la ville « Ah traître, s'écria Godomar en prenant une hache d'armes, vais payer toutes tes perfidies; en mesme temps'il lui fend la teste. »



Après avoir accordé l'hospitalité à Dorinde, un vieillard en haillons s'apprête à la conduire en Forez dont il lui désigne la plaine de la main gauche, à l'arrière-plan, devant leur chaumière, deux de ses six filles.